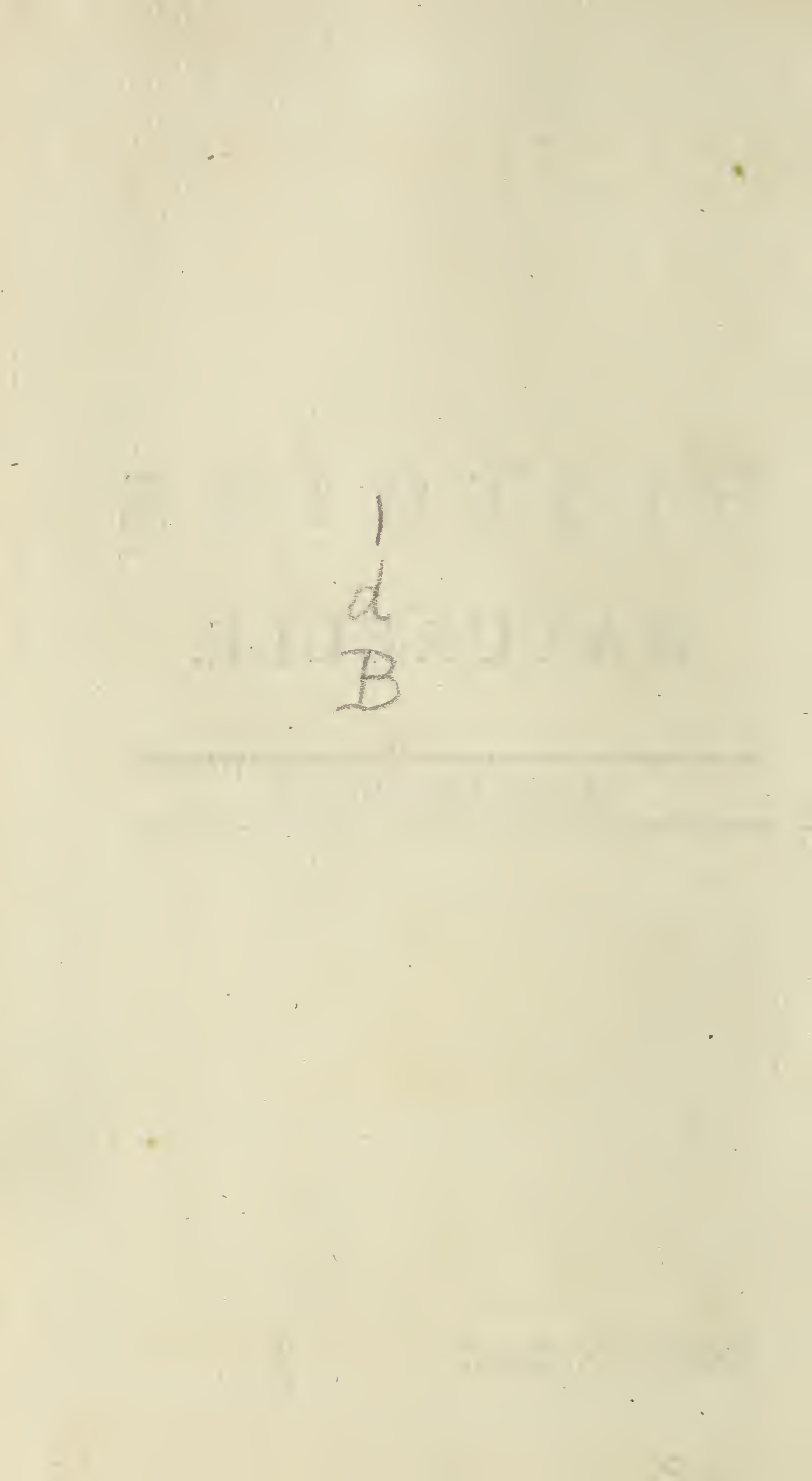


4
d
3

HISTOIRE

NATURELLE.

Quadrupèdes. Tome I.


1
d
B

HISTOIRE NATURELLE, GÉNÉRALE ET PARTICULIERE,

PAR M. LE COMTE DE BUFFON, INTENDANT DU JARDIN DU ROI, DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE ET DE CELLE DES SCIENCES, &c.

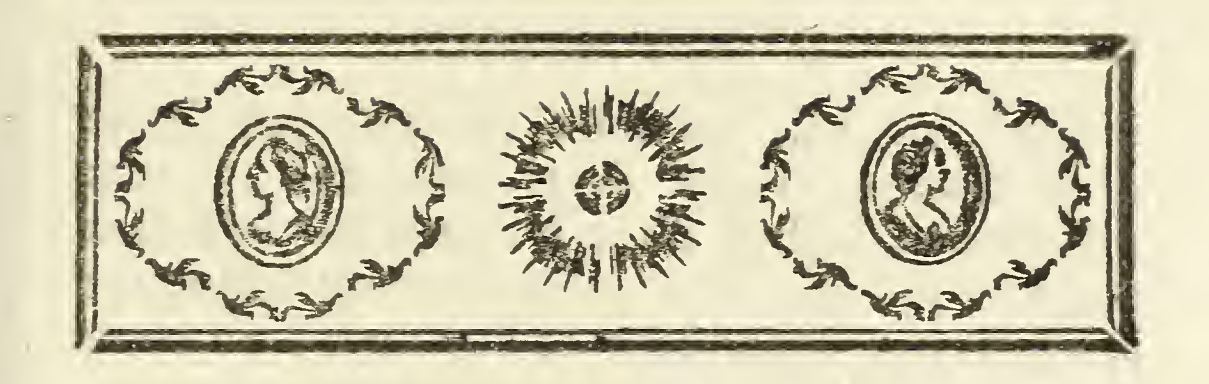
Quadrupèdes. Tome I.





AUX DEUX-PONTS,
CHEZ SANSON & COMPAGNIE.

M. DCC. LXXXVI.



HISTOIRE

NATURELLE.

Les Animaux domeſtiques.

L'HOMME change l'état naturel des animaux en les forçaut à lui obéir, & les faiſant ſervir à ſon uſage : un animal domeſtique eſt un eſclave dont on s'amuſe, dont on ſe ſert, dont on abuſe, qu'on altère, qu'on dépaïſe & que l'on dénature ; tandis que l'animal ſauvage n'obéiſſant qu'à la Nature, ne connoît d'autres loix que celles du beſoin & de ſa liberté. L'hiſtoire d'un animal ſauvage eſt donc bornée à un petit nombre de faits émanés de la ſimple Nature ; au lieu que l'hiſtoire d'un animal domeſtique eſt compliquée de tout ce qui a rapport à l'art que l'on emploie pour l'apprivoiſer ou pour le ſubjuguer ; & comme on ne ſait pas aſſez combien l'exemple, la contrainte, la force de l'habitude, peuvent

influer ſur les animaux & changer leurs mouvemens, leurs déterminations, leurs penchans, le but d'un Naturaliſte doit être de les obſerver aſſez pour pouvoir diſtinguer les faits qui dépendent de l'inſtinct, de ceux qui ne viennent que de l'éducation; reconnoître ce qui leur appartient & ce qu'ils ont emprunté, ſéparer ce qu'ils font de ce qu'on leur fait faire, & ne jamais confondre l'animal avec l'eſclave, la bête de ſomme avec la créature de Dieu.

L'empire de l'homme ſur les animaux eſt un empire légitime qu'aucune révolution ne peut détruire, c'eſt l'empire de l'eſprit ſur la matiere, c'eſt non-ſeulement un droit de nature, un pouvoir fondé ſur des loix inaltérables, mais c'eſt encore un don de Dieu, par lequel l'homme peut reconnoître à tout inſtant l'excellence de ſon être; car ce n'eſt pas parce qu'il eſt le plus parfait, le plus fort ou le plus adroit des animaux qu'il leur commande: s'il n'étoit que le premier du même ordre, les ſeconds ſe réuniroient pour lui diſputer l'empire; mais c'eſt par ſupériorité de nature que l'homme règne & commande, il penſe, & dès-lors il eſt maître des êtres qui ne penſent point.

Il eſt maître des corps bruts, qui ne peuvent oppoſer à ſa volonté qu'une lourde réſiſtance ou qu'une inflexible dureté, que ſa main ſait toujours ſurmonter & vaincre en les faiſant agir les uns contre les autres; il eſt maître des végétaux, que par ſon induſtrie il peut augmenter, diminuer, renouveller, dénaturer, détruire ou multiplier à l'in-

fini ; il eſt maître des animaux, parce que non-ſeulement il a comme eux du mouvement & du ſentiment, mais qu'il a de plus la lumiere de la penſée, qu'il connoît les fins & les moyens, qu'il ſait diriger ſes actions, concerter ſes opérations, meſurer ſes mouvemens, vaincre la force par l'eſprit, & la vîteſſe par l'emploi du temps.

Cependant parmi les animaux les uns paroiſſent être plus ou moins familiers, plus ou moins ſauvages, plus ou moins doux, plus ou moins féroces : que l'on compare la docilité & la ſoumiſſion du chien avec la fierté & la férocité du tigre, l'un paroît être l'ami de l'homme & l'autre ſon ennemi. Son empire ſur les animaux n'eſt dont pas abſolu ; combien d'eſpèces ſavent ſe ſouſtraire à ſa puiſſance par la rapidité de leur vol, par la légèreté de leur courſe, par l'obſcurité de leur retraite, par la diſtance que met entr'eux & l'homme, l'élément qu'ils habitent ? combien d'autres eſpèces lui échappent par leur ſeule petiteſſe ? & enfin combien y en a-t-il qui, bien loin de reconnoître leur ſouverain, l'attaquent à force ouverte, ſans parler de ces inſectes qui ſemblent l'inſulter par leurs piquures, de ces ſerpens dont la morſure porte le poiſon & la mort, & de tant d'autres bêtes immondes, incommodes, inutiles, qui ſemblent n'exiſter que pour former la nuance entre le mal & le bien, & faire ſentir à l'homme combien depuis ſa chûte, il eſt peu reſpecté !

C'eſt qu'il faut diſtinguer l'empire de Dieu du domaine de l'homme : Dieu créateur de êtres

est seul maître de la Nature, l'homme ne peut rien sur le produit de la création, il ne peut rien sur les mouvemens des corps célestes, sur les révolutions de ce globe qu'il habite, il ne peut rien sur les animaux, les végétaux, les minéraux en général, il ne peut rien sur les espèces, il ne peut que sur les individus; car les espèces en général & la matiere en bloc appartiennent à la Nature, ou plutôt la constituent : tout se passe, se suit, se succède, se renouvelle & se meut par une puissance irrésistible; l'homme entraîné lui-même par le torrent des temps, ne peut rien pour sa propre durée; lié par son corps à la matiere enveloppé dans le tourbillon des êtres, il est forcé de subir la loi commune : il obéit à la même Puissance, & comme tout le reste, il naît, croît & périt.

Mais le rayon divin dont l'homme est animé, l'ennoblit & l'éleve au-dessus de tous les êtres matériels; cette substance spirituelle, loin d'être sujette à la matiere, a le droit de la faire obéir; & quoiqu'elle ne puisse pas commander à la Nature entiere, elle domine sur les êtres particuliers : Dieu, source unique de toute lumiere & de toute intelligence, régit l'Univers & les espèces entieres avec une puissance infinie; l'homme, qui n'a qu'un rayon de cette intelligence, n'a de même qu'une puissance limitée à de petites portions de matiere, & n'est maître que des individus.

C'est donc par les talens de l'esprit, & non par la force & par les autres qualités

de la matiere, que l'homme a ſu ſubjuguer les animaux : dans les premiers temps ils devoient être tous également indépendans ; l'homme, devenu criminel & féroce, étoit peu propre à les apprivoiſer ; il a fallu du temps pour les approcher, pour les reconnoitre, pour les choiſir, pour les dompter ; il a fallu qu'il fût civiliſé lui-même pour ſavoir inſtruire & commander, & l'empire ſur les animaux, comme tous les autres empires, n'a été fondé qu'après la ſociété.

C'eſt d'elle que l'homme tient ſa puiſſance, c'eſt par elle qu'il a perfectionné ſa raiſon, exercé ſon eſprit & réuni ſes forces ; auparavant l'homme étoit peut-être l'animal le plus ſauvage & le moins redoutable de tous : nu, ſans armes & ſans abri, la terre n'étoit pour lui qu'un vaſte déſert peuplé de monſtres, dont ſouvent il devenoit la proie ; & même long-temps après, l'hiſtoire nous dit que les premiers héros n'ont été que des deſtructeurs de bêtes.

Mais lorſqu'avec le temps l'eſpèce humaine s'eſt étendue, multipliée, répandue, & qu'à la faveur des arts & de la ſociété l'homme a pu marcher en force pour conquérir l'Univers, il a fait reculer peu-à-peu les bêtes féroces, il a purgé la terre de ces animaux giganteſques dont nous trouvons encore les oſſemens énormes, il a détruit ou réduit à un petit nombre d'individus les eſpèces voraces & nuiſibles, il a oppoſé les animaux aux animaux ; & ſubjugant les uns par adreſſe, domptant les autres par la force, ou les écartant par le nombre, & les attaquant

tous par des moyens raisonnés, il est parvenu à se mettre en sûreté, & à établir un empire qui n'est borné que par les lieux inaccessibles, les solitudes reculées, les sables brûlans, les montagnes glacées, les cavernes obscures, qui servent de retraites au petit nombre d'espèces d'animaux indomptables.







I Le cheval. 2 L'âne.

LE CHEVAL.

Voyez planche I, fig. 1 de ce Volume.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, eſt celle de ce fier & fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre & la gloire des combats, auſſi intrépide que ſon maître, le cheval voit le péril & l'affronte, il ſe fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche & s'anime de la même ardeur : il partage auſſi ſes plaiſirs, à la chaſſe, aux tournois, à la courſe, il brille, il étincelle ; mais docile autant que courageux, il ne ſe laiſſe point emporter à ſon feu, il ſait réprimer ſes mouvemens ; non-ſeulement il fléchit ſous la main de celui qui le guide, mais il ſemble conſulter ſes deſirs ; & obéiſſant toujours aux impreſſions qu'il en reçoit, il ſe précipite, ſe modere ou s'arrête, & n'agit que pour y ſatisfaire : c'eſt une créature qui renonce à ſon être pour n'exiſter que par la volonté d'un autre, qui ſait même la prévenir, qui, par la promptitude & la préciſion de ſes mouvemens l'exprime & l'exécute, qui ſent autant qu'on le deſire, & ne rend qu'autant qu'on veut, qui ſe livrant ſans réſerve, ne ſe refuſe à rien, ſert de toutes ſes

forces, s'excède & même meurt pour mieux obéir.

Voilà le cheval dont les talens sont développés, dont l'art a perfectionné les qualités naturelles, qui dès le premier âge a été soigné & ensuite exercé, dressé au service de l'homme; c'est par la perte de sa liberté que commence son éducation, & c'est par la contrainte qu'elle s'achève : l'esclavage ou la domesticité de ces animaux est même si universelle, si ancienne, que nous ne les voyons que rarement dans leur état naturel, ils sont toujours couverts de harnois dans leurs travaux : on ne les délivre jamais de tous leurs liens, même dans le temps du repos; & si on les laisse quelquefois errer en liberté dans les pâturages, ils y portent toujours les marques de la servitude, & souvent les empreintes cruelles du travail & de la douleur; la bouche est déformée par les plis que le mors a produits, les flancs sont entamés par des plaies, ou sillonnés de cicatrices faites par l'éperon; la corne des pieds est traversée par des clous, l'attitude du corps est encore gênée par l'impression subsistante des entraves habituelles, on les en délivreroit en vain, ils n'en seroient pas plus libres : ceux même dont l'esclavage est le plus doux, qu'on ne nourrit, qu'on n'entretient que pour le luxe & la magnificence, & dont les chaînes dorées servent moins à leur parure qu'à la vanité de leur maître, sont encore plus deshonorés par l'élégance de leur toupet, par les tresses de leurs crins,

par l'or & la ſoie dont on les couvre, que par les fers qui ſont ſous leurs pieds.

La Nature eſt plus belle que l'art, & dans un être animé la liberté des mouvemens fait la belle Nature : voyez ces chevaux qui ſe ſont multipliés dans les contrées de l'Amérique Eſpagnole, & qui vivent en chevaux libres ; leur démarche, leur courſe, leurs ſauts, ne ſont ni gênés, ni meſurés ; fiers de leur indépendance, ils fuient la préſence de l'homme, ils dédaignent ſes ſoins, ils cherchent & trouvent eux-mêmes la nourriture qui leur convient, ils errent, ils bondiſſent en liberté dans des prairies immenſes, où ils cueillent les productions nouvelles d'un printemps toujours nouveau : ſans habitation fixe, ſans autre abri que celui d'un ciel ſerein, ils reſpirent un air plus pur que celui de ces Palais voûtés où nous les renfermons en preſſant les eſpaces qu'ils doivent occuper ; auſſi ces chevaux ſauvages ſont-ils beaucoup plus forts, plus légers, plus nerveux que la plupart des chevaux domeſtiques, ils ont ce que donne la Nature, la force & la nobleſſe, les autres n'ont que ce que l'art peut donner, l'adreſſe & l'agrément.

Le naturel de ces animaux n'eſt point féroce, ils ſont ſeulement fiers & ſuavages ; quoique ſupérieurs par la force à la plupart des autres animaux, jamais ils ne les attaquent, & s'ils en ſont attaqués, ils les dédaignent, les écartent ou les écraſent : ils vont auſſi par troupes & ſe réuniſſent pour le ſeul plaiſir d'être enſemble ; car ils n'ont

aucune crainte, mais ils prennent de l'attachement les uns pour les autres; comme l'herbe & les végétaux suffisent à leur nourriture, qu'ils ont abondamment de quoi satisfaire leur appétit & qu'ils n'ont aucun goût pour la chair des animaux, ils ne leur font point la guerre, ils ne se la font point entr'eux, ils ne se disputent pas leur subsistance, ils n'ont jamais occasion de ravir une proie ou de s'arracher un bien, sources ordinaires de querelles & de combats parmi les autres animaux carnassiers : ils vivent donc en paix, parce que leurs appétits sont simples & modérés, & qu'ils ont assez pour ne rien envier.

Tout cela peut se remarquer dans les jeunes chevaux qu'on élève ensemble & qu'on mène en troupeaux; ils ont les mœurs douces & les qualités sociales, leur force & leur ardeur ne se marquent ordinairement que par des signes d'émulation; ils cherchent à se dévancer à la course, à se faire & même s'animer au péril en se défiant à traverser une riviere, sauter un fossé; & ceux qui dans ces exercices naturels donnent l'exemple, ceux qui d'eux-mêmes vont les premiers, sont les plus généreux, les meilleurs, & souvent les plus dociles & les plus souples lorsqu'ils sont une fois domptés.

Quelques anciens auteurs parlent des chevaux sauvages, & citent même les lieux où ils se trouvoient. Hérodote dit que sur les bords de l'Hypanis en Scythie, il y avoit des chevaux sauvages qui étoient blancs, & que dans la partie septentrionale de la Thrace

au-delà du Danube, il y en avoit d'autres qui avoient le poil long de cinq doigts par tout le corps; Ariſtote cite la Syrie, Pline les pays du nord, Strabon les Alpes & l'Eſpagne comme des lieux où l'on trouvoit des chevaux ſauvages. Parmi les modernes, Cardan dit la même choſe de l'Ecoſſe & des Orcades (*a*), Olaüs de la Moſcovie, Dapper de l'isle de Chypre, où il y avoit, dit-il (*b*), des chevaux ſauvages qui étoient beaux & qui avoient de la force & de la vîteſſe; Struys (*c*) de l'isle de May au cap Vert, où il y avoit des chevaux ſauvages fort petits; Léon l'Africain (*d*) rapporte auſſi qu'il y avoit des chevaux ſauvages dans les déſerts de l'Afrique & de l'Arabie; & il aſſure qu'il a vu lui-même dans les ſolitudes de Numidie, un poulain dont le poil étoit blanc & la crinière crépue. Marmol (*e*) confirme ce fait, en diſant qu'il y en a quelques-uns dans les déſerts de l'Arabie & de la Lybie, qu'ils ſont petits & de couleur cendrée, qu'il y en a auſſi de blanc, qu'ils ont la crinière & les crins fort courts & hériſſés, & que ni les chiens ni les chevaux domeſtiques

---

(*a*) *Vide Aldrovand. de quadrupedib. ſoliped.* lib. I, page 19.

(*b*) Voyez la deſcription des isles de l'Archipel, page 50.

(*c*) Voyez les voyages de Jean Struys. *Rouen*, 1719, tome I, page 11.

(*d*) *De Africæ deſcriptione*, partie II, vol. II, pages 750 & 751.

(*e*) Voyez l'Afrique de Marmol, *Paris*, 1667, tom. I, page 50.

ne peuvent les atteindre à la course ; on trouve aussi dans les Lettres édifiantes (*f*), qu'à la Chine il y a des chevaux sauvages forts petits.

Comme toutes les parties de l'Europe sont aujourd'hui peuplées & presque également habitées, on n'y trouve plus de chevaux sauvages ; & ceux que l'on voit en Amérique sont des chevaux domestiques & Européens d'origine, que les Espagnols y ont transportés, & qui se sont multipliés dans les vastes déserts de ces contrées inhabitées ou dépeuplées ; car cette espèce d'animaux manquoit au nouveau monde. L'étonnement & la frayeur que marquerent les habitans du Mexique & du Pérou à l'aspect des chevaux & des cavaliers, firent assez voir aux Espagnols que ces animaux étoient absolument inconnus dans ces climats ; ils en transporterent donc un grand nombre, tant pour leur service & leur utilité particuliere, que pour en propager l'espèce ; ils en lâcherent dans plusieurs isles & même dans le continent, où ils se sont multipliés comme les autres animaux sauvages. M. de la Salle (*g*) en a vu en 1685 dans l'Amérique septentrionale, près de la baie Saint-Louis ; ces chevaux paissoient dans les

(*f*) Voyez les Lettres édifiantes, Recueil XXVI, page 371.

(g) Voyez les dernieres découvertes dans l'Amérique septentrionale, de M. de la Salle, mises au jour par M. le chevalier Tonti. Paris, 1697, page 250.

prairies,

prairies, & ils étoient si farouches, qu'on ne pouvoit les approcher. L'Auteur (*h*) de l'histoire des aventuriers flibustiers, dit « qu'on voit quelquefois dans l'isle St. Domingue des troupes de plus de cinq cents chevaux qui courent tous ensemble, & que lorsqu'ils apperçoivent un homme ils s'arrêtent tous; que l'un d'eux s'approche à une certaine distance, souffle des naseaux, prend la fuite, & que tous les autres le suivent: » il ajoute qu'il ne sait si ces chevaux ont dégénéré en devenant sauvages, mais qu'il ne les a pas trouvés aussi beaux que ceux d'Espagne, quoiqu'ils soient de cette race, « ils ont, dit-il, la tête fort grosse aussi-bien que les jambes, qui de plus sont raboteuses, ils ont aussi les oreilles & le cou long; les habitans du pays les apprivoisent aisément & les font ensuite travailler, les chasseurs leur font porter leurs cuirs: on se sert pour les prendre de lacs de corde, qu'on tend dans les endroits où ils fréquentent, ils s'y engagent aisément, & s'ils se prennent par le cou ils s'étranglent eux-mêmes, à moins qu'on n'arrive assez tôt pour les secourir; on les arrête par le corps & les jambes, & on les attache à des arbes, où on les laisse pendant deux jours sans boire ni manger; cette épreuve, suffit pour commencer à les rendre dociles, & avec le temps ils le deviennent autant

---

(*h*) Voyez l'histoire des aventuriers Flibustiers, par Oexmelin, Paris, 1686, tome, pages 110 & 111.

que s'ils n'eussent jamais été farouches ; & même, si par quelque hasard ils se retrouvent en liberté, ils ne deviennent pas sauvages une seconde fois, ils reconnoissent leurs maîtres, & se laissent approcher & reprendre aisément (*i*).

Cela prouve que ces animaux sont naturellement doux & très disposés à se familiariser avec l'homme & à s'attacher à lui, aussi n'arrive-t-il jamais qu'aucun d'eux quitte nos maisons pour se retirer dans les forêts ou dans les déserts, ils marquent au contraire beaucoup d'empressement pour revenir au gîte, où cependant ils ne trouvent qu'une nourriture grossiere, & toujours la même, & ordinairement mesurée sur l'éco-

(*i*) M. de Garsault donne un autre moyen d'apprivoiser les chevaux farouches : » Quand on n'a point apprivoisé, dit-il, les poulains dès leur tendre jeunesse, il arrive souvent que l'approche & l'attouchement de l'homme leur causent tant de frayeur, qu'ils s'en défendent à coups de dents & de pieds, de façon qu'il est presque impossible de les panser & de les ferrer ; si la patience & la douceur ne suffisent pas, il faut, pour les apprivoiser, se servir du moyen qu'on emploie en fauconnerie pour priver un oiseau qu'on vient de prendre & qu'on veut dresser au vol, c'est de l'empêcher de dormir jusqu'à ce qu'il tombe de foiblesse ; il faut en user de même à l'égard d'un cheval farouche, & pour cela il faut le tourner à sa place le derriere à la mangeoire, & avoir un homme toute la nuit & tout le jour à sa tête, qui lui donne de temps en temps une poignée de foin & l'empêche de se coucher, on verra avec étonnement comme il sera subitement adouci. Il y a cependant des chevaux qu'il faut veiller ainsi pendant huit jours «. *Voyez le nouveau parfait Maréchal, page 89.*

nomie beaucoup plus que sur leur appétit ; mais la douceur de l'habitude leur tient lieu de ce qu'ils perdent d'ailleurs : après avoir été excédés de fatigue, le lieu du repos est un lieu de délices, ils le sentent de loin, ils savent le reconnoître au milieu des plus grandes villes, & semblent préférer en tout l'esclavage à la liberté ; ils se font même une seconde nature des habitudes auxquelles on les a forcés ou soumis, puisqu'on a vu des chevaux abandonnés dans les bois, hennir continuellement pour se faire entendre, accourir à la voix des hommes, & en même temps maigrir & dépérir en peu de temps, quoiqu'ils eussent abondamment de quoi varier leur nourriture & satisfaire leur appétit.

Leurs mœurs viennent donc presque en entier de leur éducation, & cette éducation suppose des soins & des peines que l'homme ne prend pour aucun autre animal, mais dont il est dédommagé par les services continuels que lui rend celui-ci. Dès le temps du premier âge on a soin de séparer les poulains de leur mere ; on les laisse téter pendant cinq, six ou tout au plus sept mois ; car l'expérience a fait voir que ceux qu'on laisse teter dix ou onze mois, ne valent pas ceux qu'on sèvre plutôt, quoiqu'il prennent ordinairement plus de chair & de corps : après ces six ou sept mois de lait on les sèvre pour leur faire prendre une nourriture plus solide que le lait, on leur donne du son deux fois par jour & un peu de foin, dont on augmente la quantité à mesure qu'ils avancent en âge, & on les garde dans l'écurie

tant qu'ils marquent de l'inquiétude pour retourner à leur mere; mais lorsque cette inquiétude est passée, on les laisse sortir par le beau temps, & on le conduit aux pâturages; seulement il faut prendre garde de les laisser paître à jeun, il faut leur donner le son & les faire boire une heure avant de les mettre à l'herbe, & ne jamais les exposer au grand froid ou à la pluie; ils passent de cette façon le premier hiver: au mois de mai suivant, non-seulement on leur permettra de pâturer tous les jours, mais on les laissera coucher à l'air dans les pâturages pendant tout l'été & jusqu'à la fin d'octobre, en observant seulement de ne leur pas laisser paître les regains; s'ils s'accoutumoient à cette herbe trop fine, ils se dégoûteroient du foin, qui doit cependant faire leur principale nourriture pendant le second hiver avec du son mêlé d'orge ou d'avoine moulus: on les conduit de cette façon en les laissant pâturer le jour pendant l'hiver, & la nuit pendant l'été jusqu'à l'âge de quatre ans, qu'on les retire du pâturage pour les nourrir à l'herbe sèche; ce changement de nourriture demande quelques précautions, on ne leur donnera pendant les premiers huit jours que de la paille, & on fera bien de leur faire prendre quelques breuvages contre les vers, que les mauvaises digestions d'une herbe trop crue peuvent avoir produits. M. de Garsault (*k*), qui recommande cette pratique,

---

[*k*] Voyez le nouveau parfait Maréchal, par M. de Garsault, *Paris*, 1746, pages 84 & 85.

eft fans doute fondé fur l'expérience ; cependant on verra qu'à tout âge & dans tous les temps l'eftomac de tous les cheveaux eft farci d'une fi prodigieufe quantité de vers, qu'ils femblent faire partie de leur conftitution : nous les avons trouvés dans les cheveaux fains comme dans les chevaux malades, dans ceux qui paiffoient l'herbe comme dans ceux qui ne mangeoient que de l'avoine & du foin ; & les ânes, qui de tous les animaux font ceux qui approchent le plus de la nature du cheval, ont auffi cette prodigieufe quantité de vers dans l'eftomac, & n'en font pas plus incommodés : ainfi on ne doit pas regarder les vers, du moins ceux dont nous parlons, comme une maladie accidentelle caufée par les mauvaifes digeftions d'une herbe crue, mais plutôt comme un effet dépendant de la nourriture & de la digeftion ordinaire de ces animaux.

Il faut avoir attention, lorfqu'on sèvre les jeunes poulains, de les mettre dans une écurie propre, qui ne foit pas trop chaude, crainte de les rendre trop délicats & trop fenfibles aux impreffions de l'air ; on leur donnera fouvent de la litiere fraîche, on les tiendra propres en les bouchonnant de temps en temps : mais il ne faudra ni les attacher ni les panfer à la main qu'à l'âge de deux ans & demi ou trois ans, ce frottement trop rude leur cauferoit de la douleur, leur peau eft encore trop délicate pour le fouffrir, & ils dépériroient au lieu de profiter ; il faut auffi avoir foin que le ratelier & la mangeoire ne foient pas trop élevés, la nécef-

ſité de lever la tête trop haut pour prendre leur nourriture pourroit leur donner l'habitude de la porter de cette façon, ce qui leur gâteroit l'encolure. Lorſqu'ils auront un an ou dix-huit mois, on leur tondra la queue, les crins repouſſeront & deviendront plus forts & plus touffus. Dès l'âge de deux ans il faut ſéparer les poulains, mettre les mâles avec les chevaux, & les femelles avec les jumens : ſans cette précaution, les jeunes poulains ſe fatigueroient autour des poulines, & s'énerveroient ſans aucun fruit.

A l'âge de trois ans ou de trois ans & demi, on doit commencer à les dreſſer & à les rendre dociles; on leur mettra d'abord une légere ſelle & aiſée, & on les laiſſera ſellés pendant deux ou trois heures chaque jour; on les accoutumera de même à recevoir un bridon dans la bouche & à ſe laiſſer lever les pieds, ſur leſquels on frappera quelques coups comme pour les ferrer; & ſi ce ſont des chevaux deſtinés au carroſſe ou au trait, on leur mettra un harnois ſur le corps & un bridon : dans les commencemens il ne faut point de bride ni pour les uns ni pour les autres; on les fera trotter enſuite à la longe avec un caveſſon ſur le nez ſur un terrein uni, ſans être montés, & ſeulement avec la ſelle le harnois ſur le corps; & lorſque le cheval de ſelle tournera facilement & viendra volontiers auprès de celui qui tient la longe, on le montera & deſcendra dans la même place, & ſans le faire marcher, juſqu'à ce qu'il ait quatre ans, parce qu'avant cet âge il n'eſt

pas encore aſſez fort pour n'être pas, en marchant, ſurchargé du poids du cavalier; mais à quatre ans on le montera pour le faire marcher au pas ou au trot, & toujours à petites repriſes (*l*) : quand le cheval de carroſſe ſera accoutumé au harnois, on l'attellera avec un autre cheval fait, en lui mettant une bride, & on le conduira avec une longe paſſée dans la bride juſqu'à ce qu'il commence à être ſage au trait; alors le cocher eſſayera de le faire reculer, ayant pour aide un homme devant qui le pouſſera en arriere avec douceur, & même lui donnera de petits coups pour l'obliger à reculer : tout cela doit ſe faire avant que les jeunes chevaux ayent changé de nourriture; car quand une fois ils ſont ce qu'on appelle engrainés, c'eſt-à-dire, lorſqu'ils ſont au grain & à la paille, comme ils ſont plus vigoureux, on a remarqué qu'ils étoient auſſi moins dociles, & plus difficiles à dreſſer (*m*).

Le mors & l'éperon ſont deux moyens qu'on a imaginés pour les obliger à recevoir le commandement, le mors pour la préciſion, & l'éperon pour la promptitude des mouvemens. La bouche ne paroiſſoit pas deſtinée par la nature à recevoir d'autres impreſſions que celles du goût & de l'appétit; cependant elle eſt d'une ſi grande ſenſibilité dans le cheval, que c'eſt à la bouche, par

(*l*) Voyez les Elémens de cavalerie de M. de la Guériniere. *Paris*, 1741, tome I, page 140 & ſuiv.

(*m*) Voyez le nouveau parfait Maréchal, par M. de Garſault, page 86.

préférence à l'œil & à l'oreille, qu'on s'adresse pour transmettre au cheval les signes de la volonté ; le moindre mouvement ou la plus petite pression du mors suffit pour avertir & déterminer l'animal ; & cet organe de sentiment n'a d'autre défaut que celui de sa perfection même, sa trop grande sensibilité veut être ménagée ; car si on en abuse, on gâte la bouche du cheval en la rendant insensible à l'impression du mors : les sens de la vue & de l'ouïe ne seroient pas sujets à une telle altération, & ne pourroient être émoussés de cette façon ; mais apparemment on a trouvé des inconvéniens à commander aux chevaux par ces organes, & il est vrai que les signes transmis par le toucher font beaucoup plus d'effet sur les animaux en général que ceux qui leur sont transmis par l'œil ou par l'oreille ; d'ailleurs, la situation des chevaux par rapport à celui qui les monte ou qui les conduit, rend les yeux presque inutiles à cet effet, puisqu'ils ne voyent que devant eux, & que ce n'est qu'en tournant la tête qu'ils pourroient appercevoir les signes qu'on leur feroit ; & quoique l'oreille soit un sens par lequel on les anime & on les conduit souvent, il paroît qu'on a restreint & laissé aux chevaux grossiers l'usage de cet organe, puisqu'au manège, qui est le lieu de la plus parfaite éducation, l'on ne parle presque point aux chevaux, & qu'il ne faut pas même qu'il paroisse qu'on les conduise : en effet, lorsqu'ils sont bien dressés, la moindre pression des cuisses, le plus léger mouvement du mors suffit pour les diriger,

riger, l'éperon eſt même inutile, ou du moins on ne s'en ſert que pour les forcer à faire des mouvemens violens; & lorſque, par l'inептie du cavalier, il arrive qu'en donnant de l'éperon il retient la bride, le cheval ſe trouvant excité d'un côté & retenu de l'autre, ne peut que ſe cabrer en faiſant un bond ſans ſortir de ſa place.

On donne à la tête du cheval, par le moyen de la bride, un air avantageux & relevé; on la place comme elle doit être, & le plus petit ſigne ou le plus petit mouvement du cavalier ſuffit pour faire prendre au cheval ſes différentes allures; la plus naturelle eſt peut-être le trot; mais le pas & même le galop ſont plus doux pour le cavalier, & ce ſont auſſi les deux allures qu'on s'applique le plus à perfectionner. Lorſque le cheval lève la jambe de devant pour marcher, il faut que ce mouvement ſoit fait avec hardieſſe & facilité, & que le genou ſoit aſſez plié; la jambe levée doit paroître ſoutenue un inſtant, & lorſqu'elle retombe, le pied doit être ferme & appuyer également ſur la terre, ſans que la tête du cheval reçoive aucune impreſſion de ce mouvement; car lorſque la jambe retombe ſubitement, & que la tête baiſſe en même temps, c'eſt ordinairement pour ſoulager promptement l'autre jambe qui n'eſt pas aſſez forte pour ſupporter ſeule tout le poids du corps; ce défaut eſt très grand auſſi-bien que celui de porter le pied en dehors ou en dedans, car il retombe dans cette même direction: l'on doit obſerver auſſi que lorſqu'il appuie ſur le ta-

lon, c'est une marque de foiblesse, & que quand il pose sur la pince, c'est une attitude fatigante & forcée que le cheval ne peut soutenir long-temps.

Le pas, qui est la plus lente de toutes les allures, doit cependant être prompt; il faut qu'il ne soit ni trop alongé ni trop raccourci, & que la démarche du cheval soit légere: cette légéreté dépend beaucoup de la liberté des épaules, & se reconnoît à la maniere dont il porte la tête en marchant; s'il la tient haute & ferme, il est ordinairement vigoureux & léger: lorsque le mouvement des épaules n'est pas assez libre, la jambe ne se lève point assez, & le cheval est sujet à faire des faux pas & à heurter du pied contre les inégalités du terrein; & lorsque les épaules sont encore plus serrées, & que le mouvement des jambes en paroît indépendant, le cheval se fatigue, fait des chûtes, n'est capable d'aucun service: le cheval doit être sur la hanche, c'est-à-dire, hausser les épaules & baisser la hanche en marchant, il doit aussi soutenir sa jambe & la lever assez haut; mais s'il la soutient trop long-temps, s'il la laisse retomber trop lentement, il perd tout l'avantage de la légéreté, il devient dur, & n'est bon que pour l'appareil & pour piaffer.

Il ne suffit pas que les mouvemens du cheval soient légers, il faut encore qu'ils soient égaux & uniformes dans le train du devant & dans celui du derriere; car si la croupe balance tandis que les épaules se soutiennent, le mouvement se fait sentir au

cavalier par secousses, & lui devient incommode; la même chose arrive lorsque le cheval alonge trop de la jambe de derriere, & qu'il la pose au-delà de l'endroit où le pied de devant a porté: les chevaux dont le corps est court sont sujets à ces défauts; ceux dont les jambes se croisent ou s'atteignent n'ont pas la démarche sûre; & en général ceux dont le corps est long sont les plus commodes pour le cavalier, parce qu'il se trouve plus éloigné des deux centres de mouvement, les épaules & les hanches, & qu'il en ressent moins les impressions & les secousses.

Les quadrupèdes marchent ordinairement en portant à la fois en avant une jambe de devant & une jambe de derriere; lorsque la jambe droite de devant part, la jambe gauche de derriere suit & avance en même temps; & ce pas étant fait, la jambe gauche de devant part à son tour conjointement avec la jambe droite de derriere, & ainsi de suite: comme leur corps porte sur quatre points d'appui qui forment un quarré long, la maniere la plus commode de se mouvoir est d'en changer deux à la fois en diagonale, de façon que le centre de gravité du corps de l'animal ne fasse qu'un petit mouvement & reste toujours à-peu-près dans la direction des deux points d'appui qui ne sont pas en mouvement dans les trois allures naturelles du cheval, le pas, le trot & le galop; cette règle de mouvement s'observe toujours, mais avec des différences. Dans le pas il y a quatre temps dans le mouvement; si la

jambe droite de devant part la premiere, la jambe gauche de derriere suit un instant après, ensuite la jambe gauche de devant part à son tour pour être suivie un instant après de la jambe droite de derriere; ainsi le pied droit de devant pose à terre le premier, le pied gauche de derriere pose à terre le second, le pied gauche de devant pose à terre le troisième, & le pied droit de derriere pose à terre le dernier, ce qui fait un mouvement à quatre temps & à trois intervalles, dont le premier & le dernier sont plus courts que celui du milieu. Dans le trot il n'y a que deux temps dans le mouvement; si la jambe droite de devant part, la jambe gauche de derriere part aussi en même temps, & sans qu'il y ait aucun intervalle entre le mouvement de l'une & le mouvement de l'autre, ensuite la jambe gauche de devant part avec la droite de derriere aussi en même temps, de sorte qu'il n'y a dans ce mouvement du trot que deux temps & un intervalle; le pied droit de devant & le pied gauche de derriere posent à terre en même temps, & ensuite le pied gauche de devant & le droit de derriere posent aussi à terre en même temps. Dans le galop il y a ordinairement trois temps; mais comme dans ce mouvement, qui est une espèce de saut, les parties antérieures du cheval ne se meuvent pas d'abord d'elles-mêmes, & qu'elles sont chassées par la force des hanches & des parties postérieures, si des deux jambes de devant la droite doit avancer plus que la gauche, il faut auparavant que le pied gauche

de derriere poſe à terre pour ſervir de point d'appui à ce mouvement d'élancement, ainſi c'eſt le pied gauche de derriere qui fait le premier temps du mouvement & qui poſe à terre le premier, enſuite la jambe droite de derriere ſe lève conjointement avec la gauche de devant, & elles retombent à terre en même temps; & enfin la jambe droite de devant, qui s'eſt levée un inſtant après la gauche de devant & la droite de derriere, ſe poſe à terre la derniere, ce qui fait le troiſième temps; ainſi dans ce mouvement du galop, il y a trois temps & deux intervalles; & dans le premier de ces intervalles, lorſque le mouvement ſe fait avec vîteſſe, il y a un inſtant où les quatre jambes ſont en l'air en même temps, & où l'on voit les quatre fers du cheval à la fois : lorſque le cheval a les hanches & les jarrets ſouples, & qu'il les remue avec vîteſſe & agilité, ce mouvement du galop eſt plus parfait, & la cadence s'en fait à quatre temps : il poſe d'abord le pied gauche de derriere qui marque le premier temps, enſuite le pied droit de derriere retombe le premier & marque le ſecond temps, le pied gauche de devant tombant un inſtant après marque le troiſième temps, & enfin le pied droit de devant qui retombe le dernier marque le quatrième temps.

Les chevaux galopent ordinairement ſur le pied droit, de la même maniere qu'ils partent de la jambe droite de devant pour marcher & pour trotter; ils entament auſſi le chemin en galopant par la jambe droite

de devant qui est plus avancée que la gauche, & de même la jambe droite de derriere, qui suit immédiatement la droite de devant, est aussi plus avancée que la gauche de derriere; & cela constamment tant que le galop dure: de-là il résulte que la jambe gauche, qui porte tout le poids & qui pousse les autres en avant, est la plus fatiguée, en sorte qu'il seroit bon d'exercer les chevaux à galoper alternativement sur le pied gauche aussi-bien que sur le droit, ils suffiroient plus long-temps à ce mouvement violent; & c'est aussi ce que l'on fait au manège, mais peut-être par une autre raison, qui est que comme on les fait souvent changer de main, c'est-à-dire, décrire un cercle dont le centre est tantôt à droite, tantôt à gauche, on les oblige aussi à galoper tantôt sur le pied droit, tantôt sur le gauche.

Dans le pas, les jambes du cheval ne se lèvent qu'à une petite hauteur, & les pieds rasent la terre d'assez près; au trot elles s'élèvent davantage, & les pieds sont entiérement détachés de terre; dans le galop, les jambes s'élèvent encore plus haut, & les pieds semblent bondir sur la terre : le pas, pour être bon, doit être prompt, léger, doux & sûr; le trot doit être ferme, prompt & également soutenu; il faut que le derriere chasse bien le devant, le cheval dans cette allure doit porter la tête haute & avoir les reins droits: car si les hanches haussent & baissent alternativement à chaque temps du trot, si la croupe balance & si le cheval se berce, il trotte mal par foiblesse; s'il

jette en dehors les jambes de devant, c'eſt un autre défaut ; les jambes de devant doivent être ſur la même ligne que celles de derriere, & toujours les effacer. Lorſqu'une des jambes de derriere ſe lance, ſi la jambe de devant du même côté reſte en place un peu trop long-temps, le mouvement devient plus dur par cette réſiſtance ; & c'eſt pour cela que l'intervalle entre les deux temps du trot doit être court : mais quelque court qu'il puiſſe être, cette réſiſtance ſuffit pour rendre cette allure plus dure que le pas & le galop ; parce que dans le pas le mouvement eſt plus liant, plus doux, & la réſiſtance moins forte, & que dans le galop il n'y a preſque point de réſiſtance horizontale, qui eſt la ſeule incommode pour le cavalier, la réaction du mouvement des jambes de devant ſe faiſant preſque toute de bas en haut dans la direction perpendiculaire.

Le reſſort des jarrets contribue autant au mouvement du galop que celui des reins ; tandis que les reins font effort pour élever & pouſſer en avant les parties antérieures, le pli du jarret fait reſſort, rompt le coup & adoucit la ſecouſſe : auſſi plus le reſſort du jarret eſt liant & ſouple, plus le mouvement du galop eſt doux ; il eſt auſſi d'autant plus prompt & plus rapide, que les jarrets ſont plus forts, & d'autant plus ſoutenu, que le cheval porte plus ſur les hanches & que les épaules ſont plus ſoutenues par la force des reins. Au reſte, les chevaux qui dans le galop lèvent bien haut les jambes de devant, ne ſont pas ceux qui galopent le

mieux, ils avancent moins que les autres & se fatiguent davantage, & cela vient ordinairement de ce qu'ils n'ont pas les épaules assez libres.

Le pas, le trot & le galop sont donc les allures naturelles les plus ordinaires ; mais il y a quelques chevaux qui ont naturellement une autre allure qu'on appelle l'*amble*, qui est très différente des trois autres, & qui du premier coup-d'œil paroît contraire aux loix de la mécanique & très fatigante pour l'animal, quoique dans cette allure la vîtesse du mouvement ne soit pas si grande que dans le galop ou dans le grand trot : dans cette allure le pied du cheval rase la terre encore de plus près que dans le pas, & chaque démarche est beaucoup plus alongée : mais ce qu'il y a de singulier, c'est que les deux jambes du même côté, par exemple, celle de devant & celle de derriere du côté droit, partent en même temps pour faire un pas, & qu'ensuite les deux jambes du côté gauche partent aussi en même temps pour en faire un autre, & ainsi de suite; en sorte que les deux côtés du corps manquent alternativement d'appui, & qu'il n'y a point d'équilibre de l'un à l'autre ; ce qui ne peut manquer de fatiguer beaucoup le cheval, qui est obligé de se soutenir dans un balancement forcé, par la rapidité d'un mouvement qui n'est presque pas détaché de terre; car s'il levoit les pieds dans cette allure autant qu'il les lève dans le trot, ou même dans le bon pas, le balancement seroit si grand qu'il ne pourroit manquer de tomber

ſur le côté ; & ce n'eſt que parce qu'il raſe la terre de très près, & par des alternatives promptes de mouvement, qu'il ſe ſoutient dans cette allure, où la jambe de derriere doit, non-ſeulement partir en même temps que la jambe de devant du même côté, mais encore avancer ſur elle & poſer un pied ou un pied & demi au-delà de l'endroit où celle-ci a poſé : plus cet eſpace dont la jambe de derriere avance de plus que la jambe de devant eſt grand, mieux le cheval marche l'amble, & plus le mouvement total eſt rapide. Il n'y a donc dans l'amble, comme dans le trot, que deux temps dans le mouvement, & toute la différence eſt que dans le trot les deux jambes qui vont enſemble ſont oppoſées en diagonale, au lieu que dans l'amble ce ſont les deux jambes du même côté qui vont enſemble : cette allure qui eſt très fatigante pour le cheval, & qu'on ne doit lui laiſſer prendre que dans les terreins unis, eſt fort douce pour le cavalier ; elle n'a pas la dureté du trot, qui vient de la réſiſtance que fait la jambe de devant lorſque celle de derriere ſe lève, parce que dans l'amble cette jambe de devant ſe lève en même temps que celle de derriere du même côté ; au lieu que dans le trot cette jambe de devant du même côté demeure en repos & réſiſte à l'impulſion pendant tout le temps que ſe meut celle de derriere. Les connoiſſeurs aſſurent que les chevaux qui naturellement vont l'amble, ne trottent jamais & qu'ils ſont beaucoup plus foibles que les autres : en effet les poulains prennent aſſez

ſouvent cette allure, ſurtout lorſqu'on les force à aller vîte, & qu'ils ne ſont pas encore aſſez forts pour trotter ou pour galoper; & l'on obſerve auſſi que la plupart des bons chevaux, qui ont été trop fatigués & qui commencent à s'uſer, prennent eux-mêmes cette allure lorſqu'on les force à un mouvement plus rapide que celui du pas (*n*).

L'amble peut donc être regardé comme une allure défectueuſe, puiſqu'elle n'eſt pas ordinaire & qu'elle n'eſt naturelle qu'à un petit nombre de chevaux, que ces chevaux ſont preſque toujours plus foibles que les autres, & que ceux qui paroiſſent les plus forts ſont ruinés en moins de temps que ceux qui trottent & galopent : mais il y a encore deux autres allures, l'entrepas & l'aubin, que les chevaux foibles ou excédés prennent d'eux-mêmes, qui ſont beaucoup plus défectueuſes que l'amble; on a appellé ces mauvaiſes allures des *trains rompus*, déſunis ou compoſés : l'entrepas tient du pas & de l'amble, & l'aubin tient du trot & du galop, l'un & l'autre viennent des excès d'une longue fatigue ou d'une grande foibleſſe de reins; les chevaux de meſſagerie qu'on ſurcharge, commencent à aller l'entrepas au lieu du trot à meſure qu'ils ſe ruinent, & les chevaux de poſte ruinés, qu'on preſſe de galoper, vont l'aubin au lieu du galop.

[*n*] Voyez l'école de cavalerie de M. de la Guériniere. Paris 1751, *in-folio*, page 77.

Le cheval eſt de tous les animaux celui qui, avec une grande taille, a le plus de proportion & d'élégance dans les parties de ſon corps; car en lui comparant les animaux qui ſont immédiatement au-deſſus & au-deſſous, on verra que l'âne eſt mal fait, que le lion a la tête trop groſſe, que le bœuf a les jambes trop minces & trop courtes pour la groſſeur de ſon corps, que le chameau eſt difforme, & que les plus gros animaux, le rhinocéros & l'éléphant, ne ſont, pour ainſi dire, que des maſſes informes. Le grand alongement des mâchoires eſt la principale cauſe de la différence entre la tête des quadrupèdes & celle de l'homme, c'eſt auſſi le caractere le plus ignoble de tous; cependant, quoique les mâchoires du cheval ſoient fort alongées, il n'a pas comme l'âne un air d'imbécillité, ou de ſtupidité comme le bœuf : la régularité des proportions de ſa tête lui donne au contraire un air de légèreté qui eſt bien ſoutenu par la beauté de ſon encolure. Le cheval ſemble vouloir ſe mettre au-deſſus de ſon état de quadrupède en élevant ſa tête ; dans cette noble attitude il regarde l'homme face à face; ſes yeux ſont vifs & bien ouverts, ſes oreilles ſont bien faites & d'une juſte grandeur, ſans être courtes comme celles du taureau ou trop longues comme celles de l'âne; ſa crinière accompagne bien ſa tête, orne ſon cou & lui donne un air de force & de fierté; ſa queue traînante & touffue couvre & termine avantageuſement l'extrémité de ſon corps: bien différente de la courte

queue du cerf, de l'éléphant, &c. & de la queue nue de l'âne, du chameau, du rhinocéros, &c. la queue du cheval est formée par des crins épais & longs qui semblent sortir de la croupe, parce que le tronçon dont ils sortent est fort court; il ne peut relever sa queue comme le lion, mais elle lui sied mieux quoiqu'abaissée; & comme il peut la mouvoir de côté, il s'en sert utilement pour chasser les mouches qui l'incommodent; car quoique sa peau soit très-ferme, & qu'elle soit garnie par-tout d'un poil épais & serré, elle est cependant très sensible.

L'attitude de la tête & du cou contribue plus que celle de toutes les autres parties du corps à donner au cheval un noble maintien; la partie supérieure de l'encolure dont sort la crinière, doit s'élever d'abord en ligne droite en sortant du garrot, & former ensuite, en approchant de la tête, une courbe à-peu-près semblable à celle du cou d'un cygne: la partie inférieure de l'encolure ne doit former aucune courbure, il faut que sa direction soit en ligne droite depuis le poitrail jusqu'à la ganache & un peu penchée en avant; si elle étoit perpendiculaire, l'encolure seroit fausse: il faut aussi que la partie supérieure du cou soit mince, & qu'il y ait peu de chair auprès de la crinière, qui doit être médiocrement garnie de crins longs & déliés; une belle encolure doit être longue & relevée, & cependant proportionnée à la taille du cheval: lorsqu'elle est trop longue & trop menue, les chevaux donnent ordinairement des coups de tête,

& quand elle eſt trop courte & trop charnue, ils ſont peſans à la main; & pour que la tête ſoit le plus avantageuſement placée, il faut que le front ſoit perpendiculaire à l'horizon.

La tête doit être sèche & menue ſans être trop longue, les oreilles peu diſtantes, petites, droites, immobiles, étroites, déliées & bien plantées ſur le haut de la tête, le front étroit & un peu convexe, les ſalieres remplies, les paupieres minces, les yeux clairs, vifs, pleins de feu, aſſez gros & avancés à fleur de tête, la prunelle grande, la ganache décharnée & peu épaiſſe, le nez un peu arqué, les naſeaux bien ouverts & bien fendus, la cloiſon du nez mince, les lèvres déliées, la bouche médiocrement fendue, le garrot élevé & tranchant, les épaules sèches, plates & peu ſerrées, le dos égal, uni, inſenſiblement arqué ſur la longueur, & relevé des deux côtés de l'épine qui doit paroître enfoncée, les flancs pleins & courts, la croupe ronde & bien fournie, la hanche bien garnie, le tronçon de la queue épais & ferme, les bras & les cuiſſes gros & charnus, le genou rond en devant, le jarret ample & évidé, les canons minces ſur le devant & larges ſur les côtés, le nerf bien détaché, le boulet menu, le fanon peu garni, le paturon gros & d'une médiocre longueur, la couronne peu élevée, la corne noire, unie & luiſante, le ſabot haut, les quartiers ronds, les talons larges & médiocrement élevés, la fourchette menue & maigre, & la ſolle épaiſſe & concave.

Mais il y a peu de chevaux dans lesquels on trouve toutes ces perfections rassemblées : les yeux sont sujets à plusieurs défauts qu'il est quelquefois difficile de reconnoître ; dans un œil sain on doit voir à travers la cornée deux ou trois taches couleur de suie au-dessus de la prunelle, car pour voir ces taches il faut que la cornée soit claire, nette & transparente, si elle paroît double ou de mauvaise couleur, l'œil n'est pas bon : la prunelle petite, longue & étroite ou environnée d'un cercle blanc, désigne aussi un mauvais œil ; & lorsqu'elle a une couleur de bleu verdâtre, l'œil est certainement mauvais & la vue trouble.

Je renvoie à l'article des descriptions (*) l'énumération détaillée des défauts du cheval ; & je me contenterai d'ajouter encore quelques remarques par lesquelles, comme par les précédentes, on pourra juger de la plupart des perfections ou des imperfections d'un cheval On juge assez bien du naturel & de l'état actuel de l'animal par le mouvement des oreilles, il doit, lorsqu'il marche, avoir la pointe des oreilles en avant ; un cheval fatigué a les oreilles basses, ceux qui sont coleres & malins portent alternativement l'une des oreilles en avant & l'autre en arriere : tous portent les oreilles du côté où ils entendent quelque bruit ; & lorsqu'on les frappe sur le dos ou sur la croupe,

* Voyez partie II, tome IV, de cette Histoire naturelle de l'édition en trente-un volumes.

ils tournent les oreilles en arriere. Les chevaux qui ont les yeux enfoncés ou un œil plus petit que l'autre, ont ordinairement la vue mauvaise; ceux dont la bouche eſt sèche ne ſont pas d'un auſſi bon tempérament que ceux dont la bouche eſt fraîche & devient écumeuſe ſous la bride. Le cheval de ſelle doit avoir les épaules plates, mobiles & peu chargées; le cheval de trait au contraire doit les avoir groſſes, rondes & charnues : ſi cependant les épaules d'un cheval de ſelle ſont trop sèches, & que les os paroiſſent trop avancer ſous la peau, c'eſt un défaut qui déſigne que les epaules ne ſont pas libres, & que par conſéquent le cheval ne pourra ſupporter la fatigue. Un autre défaut pour le cheval de ſelle eſt d'avoir le poitrail trop avancé & les jambes de devant retirées en arriere, parce qu'alors il eſt ſujet à s'appuyer ſur la main en galopant & même à broncher & à tomber : la longueur des jambes doit être proportionnée à la taille du cheval; lorſque celles du devant ſont trop longues, il n'eſt pas aſſuré ſur ſes pieds; ſi elles ſont trop courtes, il eſt peſant à la main : on a remarqué que les jumens ſont plus ſujettes que les chevaux à être baſſes du devant; & que les chevaux entiers ont le cou plus gros que les jumens & les hongres.

Une des choſes les plus importantes à connoître, c'eſt l'âge du cheval : les vieux chevaux ont ordinairement les ſalieres creuſes; mais cet indice eſt équivoque, puiſque de jeunes chevaux engendrés de vieux étalons, ont auſſi les ſalieres creuſes : c'eſt par les

dents qu'on peut avoir une connoissance plus certaine de l'âge ; le cheval en a quarante, vingt-quatre mâchelieres, quatre canines & douze incisives ; les jumens n'ont pas de dents canines ou les ont fort courtes : les mâchelieres ne servent point à la connoissance de l'âge, c'est par les dents de devant & ensuite par les canines qu'on en juge. Les douze dents de devant commencent à pousser quinze jours après la naissance du poulain ; ces premieres dents sont rondes, courtes, peu solides, & tombent en différens temps pour être remplacées par d'autres : à deux ans & demi, les quatre de devant du milieu tombent les premieres, deux en haut, deux en bas ; un an après il en tombe quatre autres, une de chaque côté des premieres qui sont déjà remplacées ; à quatre ans & demi environ, il en tombe quatre autres, toujours à côté de celles qui sont tombées & remplacées ; ces quatre dernieres dents de lait sont remplacées par quatre autres qui ne croissent pas, à beaucoup près, aussi vite que celles qui ont remplacé les huit premieres ; & ce sont ces quatre dernieres dents, qu'on appelle les *coins*, & qui remplacent les quatre dernieres dents de lait qui marquent l'âge du cheval, elles sont aisées à reconnoître, puisqu'elles sont les troisièmes tant en haut qu'en bas, à les compter depuis le milieu de l'extrémité de la mâchoire ; ces dents sont creuses, & ont une marque noire dans leur concavité : à quatre ans & demi ou cinq ans, elles ne débordent presque pas au-dessus de la gencive,

&

& le creux eſt fort ſenſible ; à ſix ans & demi, il commence à ſe remplir, la marque commence auſſi à diminuer & à ſe retrécir, & toujours de plus en plus juſqu'à ſept ans & demi ou huit ans, que le creux eſt tout-à-fait rempli & la marque noire effacée : après huit ans, comme ces dents ne donnent plus connoiſſance de l'âge, on cherche à en juger par les dents canines ou crochets ; ces quatre dents ſont à côté de celles dont nous venons de parler ; ces dents canines, non plus que les mâchelieres, ne ſont pas précédées par d'autres dents qui tombent ; les deux de la mâchoire inférieure pouſſent ordinairement les premieres à trois ans & demi, & les deux de la mâchoire ſupérieure à quatre ans, & juſqu'à l'âge de ſix ans ces dents ſont fort pointues ; à dix ans celles d'en-haut paroiſſent déjà émouſſées, uſées & longues, parce qu'elles ſont déchauſſées, la gencive ſe retirant avec l'âge, & plus elles le ſont, plus le cheval eſt âgé : de dix juſqu'à treize ou quatorze ans, il y a peu d'indice de l'âge, mais alors quelques poils des ſourcils commencent à devenir blancs ; cet indice eſt cependant auſſi équivoque que celui qu'on tire des ſalieres creuſes, puiſqu'on a remarqué que les chevaux engendrés de vieux étalons & de vieilles jumens, ont des poils blancs au ſourcils dès l'âge de neuf ou dix ans. Il y a des chevaux dont les dents ſont ſi dures qu'elles ne s'uſent point, & ſur leſquelles la marque noire ſubſiſte & ne s'efface jamais ; mais ces chevaux qu'on appelle *béguts*, ſont aiſés à re-

connoître par le creux de la dent qui eſt abſolument rempli, & auſſi par la longueur des dents canines (*o*) : au reſte, on a remarqué qu'il y a plus de jumens que de chevaux béguts. On peut auſſi connoître, quoique moins préciſément, l'âge d'un cheval par les ſillons du palais, qui s'effacent à meſure que le cheval vieillit.

Dès l'âge de deux ans ou de deux ans & demi, le cheval eſt en état d'engendrer, & les jumens, comme toutes les autres femelles, ſont encore plus précoces que les mâles; mais ces jeunes chevaux ne produiſent que des poulains mal conformés ou mal conſtitués : il faut que le cheval ait au moins quatre ans ou quatre ans & demi avant que de lui permettre l'uſage de la jument, & encore ne le permettra-t-on de ſi bonne heure qu'aux chevaux de trait & aux gros chevaux, qui ſont ordinairement formés plutôt que les chevaux fins; car pour ceux-ci il faut attendre juſqu'à ſix ans & même juſqu'à ſept pour les beaux étalons d'Eſpagne; les jumens peuvent avoir un an de moins; elles ſont ordinairement en chaleur au printemps depuis la fin de mars juſqu'à la fin de juin; mais le temps de la plus forte chaleur ne dure guere que quinze jours ou trois ſemaines, & il faut être attentif à profiter de ce temps pour leur donner l'étalon : il doit être bien choiſi, beau, bien fait, relevé du

---

[*o*] Voyez l'école de cavalerie de M. de la Guériniere, page 25 & ſuiv.

devant, vigoureux, ſain par tout le corps, & ſurtout de bonne race & de bon pays. Pour avoir de beaux chevaux de ſelle fins & bien faits, il faut prendre des étalons étrangers; les Arabes, les Turcs, les Barbes & les chevaux d'Andalouſie, ſont ceux qu'on doit préférer à tous les autres; & à leur défaut, on ſe ſervira de beaux chevaux Anglois, parce que ces chevaux viennent des premiers, & qu'ils n'ont pas beaucoup dégénéré, la nourriture étant excellente en Angleterre, où lon a auſſi très grand ſoin de renouveller les races : les étalons d'Italie, ſurtout les Napolitains, ſont auſſi fort bons, & ils ont le double avantage de produire des chevaux fins de monture, lorſqu'on leur donne des jumens fines, & de beaux chevaux de carroſſe avec des jumens étoffées & de bonne taille. On prétend qu'en France, en Angleterre, &c, les chevaux Arabes & Barbes engendrent ordinairement des chevaux plus grands qu'eux, & qu'au contraire les chevaux d'Eſpagne n'en produiſent que de plus petits qu'eux. Pour avoir de beaux chevaux de carroſſe, il faut ſe ſervir d'étalons Napolitains, Danois, ou des chevaux de quelques endroits d'Allémagne ou de Hollande, comme du Holſtein & de Friſe. Les étalons doivent être de belle taille, c'eſt-à-dire, de quatre pieds huit, neuf & dix pouces pour les chevaux de ſelle, & de cinq pieds au moins pour les chevaux de carroſſe : il faut auſſi qu'un étalon ſoit de bon poil, noir comme du jais, beau gris, bai, alezan, iſabelle doré avec la raie de mulet,

les crins & les extrémités noires ; tous les poils qui sont d'une couleur lavée & qui paroissent mal teints, doivent être bannis des haras, aussi-bien que les chevaux qui ont les extrémités blanches. Avec un très bel extérieur, l'étalon doit avoir encore toutes les bonnes qualités intérieures, du courage, de la docilité, de l'ardeur, de l'agilité, de la sensibilité dans la bouche, de la liberté dans les épaules, de la sûreté dans les jambes, de la souplesse dans les hanches, du ressort par tout le corps & surtout dans les jarrets, & même il doit avoir été un peu dressé & exercé au manège ; le cheval est de tous les animaux celui qu'on a le plus observé, & on a remarqué qu'il communique par la génération presque toutes ses bonnes & mauvaises qualités naturelles & acquises : un cheval naturellement hargneux, ombrageux, rétif, &c, produit des poulains qui ont le même naturel ; & comme les défauts de conformation & les vices des humeurs se perpétuent encore plus sûrement que les qualités du naturel, il faut avoir grand soin d'exclure du haras tour cheval difforme, morveux, poussif, lunatique, &c.

Dans ces climats la jument contribue moins que l'étalon à la beauté du poulain, mais elle contribue peut-être plus à son tempérament & à sa taille ; ainsi il faut que les jumens ayent du corps, du ventre, & qu'elles soient bonnes nourrices : pour avoir de beaux chevaux fins on préfere les jumens Espagnoles & Italiennes, & pour des chevaux de carrosse les jumens Angloises & Normandes :

cependant avec de beaux étalons, des jumens de tout pays pourront donner de beaux chevaux, pourvu qu'elles ſoient elles-mêmes bien faites & de bonne race; car ſi elles ont été engendrées d'un mauvais cheval, les poulains qu'elles produiront ſeront ſouvent eux-mêmes de mauvais chevaux : dans cette eſpèce d'animaux, comme dans l'eſpéce humaine, la progéniture reſſemble aſſez ſouvent aux aſcendans paternels ou maternels; ſeulement il ſemble que dans les chevaux la femelle ne contribue pas à la génération tout-à-fait autant que dans l'eſpèce humaine : le fils reſſemble plus ſouvent à ſa mere que le poulain ne reſſemble à la ſienne; & lorſque le poulain reſſemble à la jument qui l'a produit, c'eſt ordinairement par les parties antérieures du corps, & par la tête & l'encolure.

Au reſte, pour bien juger de la reſſemblance des enfans à leurs parens, il ne faudroit pas les comparer dans les premieres années, mais attendre l'âge où, tout étant développé, la comparaiſon ſeroit plus certaine & plus ſenſible : indépendamment du développement dans l'accroiſſement, qui ſouvent altère ou change en bien les formes, les proportions & la couleur des cheveux, il ſe fait dans le temps de la puberté un développement prompt & ſubit qui change ordinairement les traits, la taille, l'attitude des jambes &c. le viſage s'alonge, le nez groſſit & grandit, la mâchoire s'avance ou ſe charge, la taille s'élève ou ſe courbe, les jambes s'alongent & ſouvent deviennent

cagneuses ou effilées, en sorte que la physionomie & le maintien du corps, changent quelquefois si fort, qu'il seroit très possible de méconnoître, au moins du premier coup d'œil, après la puberté, une personne qu'on auroit bien connue avant ce temps, & qu'on n'auroit pas vue depuis. Ce n'est donc qu'après cet âge qu'on doit comparer l'enfant à ses parens, si l'on veut juger exactement de la ressemblance; & alors on trouve dans l'espèce humaine que souvent le fils ressemble à son pere & la fille à sa mere; que plus souvent ils ressemblent à l'un & à l'autre à la fois, & qu'ils tiennent quelque chose de tous deux; qu'assez souvent ils ressemblent aux grand-peres ou aux grand-meres; que quelquefois ils ressemblent aux oncles ou aux tantes; que presque toujours les enfans du même pere & de la même mere se ressemblent plus entr'eux qu'ils ne ressemblent à leurs ascendans, & que tous ont quelque chose de commun & un air de famille. Dans les chevaux, comme le mâle contribue plus à la génération que la femelle, les jumens produisent des poulains qui sont assez souvent semblables en tout à l'etalon, ou qui toujours lui ressemblent plus qu'à la mere, elles en produisent aussi qui ressemblent aux grand-peres; & lorsque la jument mere a été elle-même engendrée d'un mauvais cheval, il arrive assez souvent que, quoiqu'elle ait eu un bel étalon & qu'elle soit belle elle-même, elle ne produit qu'un poulain qui, quoiqu'en apparence beau & bien fait dans sa premiere jeunesse, décline toujours en croissant; tan-

dis qu'une jument qui sort d'une bonne race donne des poulains qui, quoique de mauvaise apparence d'abord, embellissent avec l'âge.

Au reste, ces observations que l'on a faites sur le produit des jumens, & qui semblent concourir toutes à prouver que dans les chevaux le mâle influe beaucoup plus que la femelle sur la progéniture, ne me paroissent pas encore suffisantes pour établir ce fait d'une maniere indubitable & irrévocable; il ne seroit pas impossible que ces observations subsistassent, & qu'en même temps & en général les jumens contribuassent autant que les chevaux au produit de la génération: il ne me paroît pas étonnant que des étalons toujours choisis dans un grand nombre de chevaux, tirés ordinairement de pays chauds, nourris dans l'abondance, entretenus & ménagés avec grand soin, dominent dans la génération sur des jumens communes, nées dans un climat froid, & souvent réduites à travailler; & comme dans les observations tirées des haras il y a toujours plus ou moins de cette supériorité de l'étalon sur la jument, on peut très bien imaginer que ce n'est que par cette raison qu'elles sont vraies & constantes: mais en même temps il pourroit être tout aussi vrai que de très belles jumens des pays chauds, auxquelles on donneroit des chevaux communs, influeroient peut-être beaucoup plus qu'eux sur leur progéniture, & qu'en général dans l'espèce des chevaux comme dans l'espèce humaine, il y eût égalité dans l'influence du mâle & de

la femelle ſur leur progéniture; cela me paroît naturel & d'autant plus probable, qu'on a remarqué, même dans les haras, qu'il naiſſoit à-peu près un nombre égal de poulains & de poulines : ce qui prouve qu'au moins pour le ſexe la femelle influe pour ſa moitié.

Mais ne ſuivons pas plus loin ces conſidérations qui nous éloigneroient de notre ſujet : lorſque l'étalon eſt choiſi & que les jumens qu'on veut lui donner ſont raſſemblées, il faut avoir un autre cheval entier qui ne ſervira qu'à faire connoître les jumens qui ſeront en chaleur, & qui même contribuera par ſes attaques à les y faire entrer; on fait paſſer toutes les jumens l'une après l'autre devant ce cheval entier, qui doit être ardent & hennir fréquemment; il veut les attaquer toutes; celles qui ne ſont point en chaleur ſe défendent, & il n'y a que celles qui y ſont qui ſe laiſſent approcher; mais au lieu de le laiſſer approcher tout-à-fait, on le retire & on lui ſubſtitue le véritable étalon. Cette épreuve eſt utile pour reconnoître le vrai temps de la chaleur des jumens, & ſurtout de celles qui n'ont pas encore produit; car celles qui viennent de pouliner entrent ordinairement en chaleur neuf jours après leur accouchement, ainſi on peut les mener à l'étalon dès ce jour même & les faire couvrir; enſuite eſſayer neuf jours après au moyen de l'épreuve ci-deſſus ſi elles ſont encore en chaleur; & ſi elles le ſont en effet, les faire couvrir une ſeconde fois, & ainſi de ſuite une

fois

fois tous les neuf jours tant que leur chaleur dure ; car lorſqu'elles ſont pleines, la chaleur diminue & ceſſe peu de jours après.

Mais pour que tout cela puiſſe ſe faire aiſément, commodément, avec ſuccès & fruit, il faut beaucoup d'attention, de dépenſe & de précautions ; il faut établir les haras dans un bon terrein & dans un lieu convenable & proportionné à la quantité de jumens & d'étalons qu'on veut employer ; il faut partager ce terrein en pluſieurs parties fermées de palis ou de foſſés avec de bonnes haies, mettre les jumens pleines & celles qui alaitent leurs poulains dans la partie où le pâturage eſt le plus gras, ſéparer celles qui n'ont pas conçu ou qui n'ont pas encore été couvertes, & les mettre avec les jeunes poulines das un autre parquet où le pâturage ſoit moins gras, afin qu'elles n'engraiſſent pas trop, ce qui s'oppoſeroit à la génération ; & enfin il faut mettre les jeunes poulains entiers ou hongres dans la partie du terrein la plus sèche & la plus inégale, pour qu'en montant & en deſcendant les collines ils acquièrent de la liberté dans les jambes & les épaules : ce dernier parquet où l'on met les poulains mâles, doit être ſéparé de ceux des jumens avec grand ſoin, de peur que ces jeunes chevaux ne s'échappent & ne s'énervent avec les jumens. Si le terrein eſt aſſez grand pour qu'on puiſſe partager en deux parties chacun de ces parquets, pour y mettre alternativement des chevaux & des bœufs l'année ſuivante, le fonds du pâturage durera bien plus long-

temps que s'il étoit continuellement mangé par les chevaux ; le bœuf répare le pâturage, & le cheval l'amaigrit : il faut aussi qu'il y ait des mares dans chacun de ces parquets ; les eaux dormantes sont meilleures pour les chevaux que les eaux vives qui leur donnent souvent des tranchées ; & s'il y a quelques arbres dans ce terrein il ne faut pas les détruire, les chevaux sont bien aises de trouver cette ombre dans les grandes chaleurs ; mais s'il y a des troncs, des chicots ou des trous, il faut arracher, combler, applanir, pour prévenir tout accident. Ces pâturages serviront à la nourriture de votre haras pendant l'été ; il faudra pendant l'hiver mettre les jumens à l'écurie & les nourrir avec du foin, aussi-bien que les poulains qu'on ne menera pâturer que dans les beaux jours d'hiver. Les étalons doivent être toujours nourris à l'écurie avec plus de paille que de foin, & entretenus dans un exercice modéré jusqu'au temps de la monte, qui dure ordinairement depuis le commencement d'Avril jusqu'à la fin de Juin ; on ne leur fera faire aucun autre exercice pendant ce temps, & on les nourrira largement, mais avec les mêmes nourritures qu'à l'ordinaire.

Lorsqu'on menera l'étalon à la jument, il faudra le panser auparavant, cela ne fera qu'augmenter son ardeur ; il faut aussi que la jument soit propre & déférée des pieds de derriere, car il y en a qui sont chatouilleuses & qui ruent à l'approche de l'étalon ; un homme tient la jument par le licou, &

deux autres conduisent l'étalon par des longes ; lorsqu'il est en situation, on aide à l'accouplement en le dirigeant & en détournant la queue de la jument ; car un seul crin qui s'opposeroit, pourroit le blesser, même dangereusement. Il arrive quelquefois que dans l'accouplement l'étalon ne consomme pas l'acte de la génération, & qu'il sort de dessus la jument sans lui avoir rien laissé ; il faut donc être attentif à observer si dans les derniers momens de la copulation, le tronçon de la queue de l'étalon n'a pas un mouvement de balancier près de la croupe, car ce mouvement accompagne toujours l'émission de la liqueur séminale : s'il l'a consommé, il ne faut pas lui laisser réitérer l'accouplement, il faut au contraire le ramener tout de suite à l'écurie & le laisser jusqu'au surlendemain ; car quoiqu'un bon étalon puisse suffire à couvrir tous les jours une fois pendant les trois mois que dure le temps de la monte, il vaut mieux les ménager davantage, & ne lui donner une jument que tous les deux jours, il dépensera moins & produira davantage : dans les premiers sept jours on lui donnera donc successivement quatre jumens différentes, & le neuvième jour on lui ramenera la premiere, & ainsi des autres tant qu'elles seront en chaleur ; mais dès qu'il y en aura quelqu'une dont la chaleur sera passée, on lui en substituera une nouvelle pour la faire couvrir à son tour aussi tous les neuf jours ; & comme il y en a plusieurs qui retiennent dès la premiere, seconde ou troisième fois, on

compte qu'un étalon ainsi conduit peut couvrir quinze ou dix-huit jumens, & produire dix ou douze poulains dans les trois mois que dure cet exercice. Dans ces animaux, la quantité de la liqueur séminale est très grande, & dans l'émission ils en répandent fort abondamment : on verra dans les descriptions * la grande capacité des réservoirs qui la contiennent, & les inductions qu'on peut tirer de l'étendue & de la forme de ces réservoirs. Dans les jumens il se fait aussi une émission ou plutôt une stillation de la liqueur séminale pendant tout le temps qu'elles sont en amour ; car elles jettent au dehors une liqueur gluante & blanchâtre qu'on appelle des chaleurs, & dès qu'elles sont pleines ces émissions cessent : c'est cette liqueur que les Grecs ont appellée *l'hippomanès* de la jument, & dont ils prétendent qu'on peut faire des filtres, surtout pour rendre un cheval frénétique d'amour ; cet hippomanès est bien différent de celui qui se trouve dans les enveloppes du poulain, dont M. Daubenton (*p*) a le premier connu & si bien décrit la nature, l'origine & la situation : cette liqueur que la jument jette au dehors est le signe le plus certain de sa chaleur ; mais on le reconnoît encore au gonflement de la partie inferieure de la vulve & aux fréquens

---

* Voyez partie II, tome VII de cette Histoire naturelle de l'Edition en 31 vol.

(p) Voyez les mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1751.

hennissemens de la jument, qui dans ce temps cherche à s'approcher des chevaux : lorsqu'elle a été couverte par l'étalon, il faut simplement la mener au pâturage sans aucune autre précaution. Le premier poulain d'une jument n'est jamais si étoffé que ceux qu'elle produit par la suite ; ainsi on observera de lui donner la premiere fois un étalon plus gros, afin de compenser le défaut de l'accroissement par la grandeur même de la taille : il faut aussi avoir grande attention à la différence ou à la réciprocité des figures du cheval & de la jument, afin de corriger les défauts de l'un par les perfections de l'autre, & surtout ne jamais faire d'accouplemens disproportionnés, comme d'un petit cheval avec une grosse jument, & d'un grand cheval avec une petite jument, parce que le produit de cet accouplement seroit petit ou mal proportionné : pour tâcher d'approcher de la belle Nature, il faut aller par nuances ; donner, par exemple, à une jument un peu trop épaisse un cheval étoffé, mais fin, à une petite jument un cheval un peu plus haut qu'elle, à une jument qui péche par l'avant-main, un cheval qui ait la tête belle & l'encolure noble, &c.

On a remarqué que les haras établis dans des terreins secs & légers produisoient des chevaux sobres, légers & vigoureux, avec la jambe nerveuse & la corne dure ; tandis que dans les lieux humides & dans les pâturages les plus gras, ils ont presque tous la tête grosse & pesante, le corps épais, les jambes chargées, la corne mauvaise & les

pieds plats : ces différences viennent de celle du climat & de la nourriture, ce qui peut s'entendre aisément ; mais ce qui est plus difficile à comprendre, & qui est encore plus essentiel que tout ce que nous venons de dire, c'est la nécessité où l'on est de toujours croiser les races, si l'on veut les empêcher de dégénérer.

Il y a dans la Nature un prototype général dans chaque espèce, sur lequel chaque individu est modelé, mais qui semble, en se réalisant, s'altérer ou se perfectionner par les circonstances ; en sorte que, relativement à de certaines qualités, il y a une variation bizarre en apparence dans la succession des individus, & en même temps une constance qui paroît admirable dans l'espèce entiere : le premier animal le premier cheval, par exemple, a été le modèle extérieur & le moule intérieur sur lequel tous les chevaux qui sont nés, tous ceux qui existent & tous ceux qui naîtront, ont été formés ; mais ce modèle dont nous ne connoissons que les copies, a pu s'altérer ou se perfectionner en communiquant sa forme & se multipliant : l'empreinte originaire subsiste en son entier dans chaque individu ; mais quoiqu'il y en ait des millions, aucun de ces individus n'est cependant semblable en tout à un autre individu, ni par conséquent au modèle dont il porte l'empreinte : cette différence qui prouve combien la Nature est éloignée de rien faire d'absolu, & combien elle sait nuancer ses ouvrages, se trouve dans l'espèce humaine, dans celles de tous les ani-

maux, de tous les végétaux, de tous les êtres en un mot qui se reproduisent; & ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il semble que le modèle du beau & du bon soit dispersé par toute la terre, & que dans chaque climat il n'en réside qu'une portion qui dégénere toujours, à moins qu'on ne la réunisse avec une autre portion prise au loin: en sorte que pour avoir de bon grain, de belles fleurs, &c. il faut en échanger les graines & ne jamais les semer dans le même terrein qui les a produites; & de même, pour avoir de beaux chevaux, de bons chiens, &c. il faut donner aux femelles du pays des mâles étrangers, & réciproquement aux mâles du pays, des femelles étrangeres; sans cela les grains, les fleurs, les animaux, dégénèrent ou plutôt prennent une si forte teinture du climat, que la matiere domine sur la forme & semble l'abâtardir: l'empreinte reste, mais défigurée par tous les traits qui ne lui sont pas essentiels; en mêlant au contraire les races, & sur-tout en les renouvellant toujours par des races étrangeres, la forme semble se perfectionner, & la Nature se relever & donner tout ce qu'elle peut produire de meilleur.

Ce n'est point ici le lieu de donner les raisons générales de ces effets, mais nous pouvons indiquer les conjectures qui se présentent au premier coup-d'œil; on sait par expérience que des animaux ou des végétaux transplantés d'un climat lointain, souvent dégénerent, & quelquefois se perfectionnent en peu de temps, c'est-à-dire, en

un très petit nombre de générations : il est aisé de concevoir que ce qui produit cet effet est la différence du climat & de la nourriture ; l'influence de ces deux causes doit à la longue rendre ces animaux exempts ou susceptibles de certaines affections, de certaines maladies ; leur tempérament doit changer peu-à-peu ; le développement de la forme, qui dépend en partie de la nourriture & de la qualité des humeurs, doit donc changer aussi dans les générations : ce changement est à la vérité presque insensible à la premiere génération, parce que les deux animaux, mâle & femelle, que nous supposons être les souches de cette race, ont pris leur consistance & leur forme avant d'avoir été dépaïsés, & que le nouveau climat & la nourriture nouvelle peuvent à la vérité changer leur tempérament, mais ne peuvent pas influer assez sur les parties solides & organiques pour en altérer la forme, surtout si l'accroissement de leur corps étoit pris en entier ; par conséquent la premiere génération ne sera point altérée, la premiere progéniture de ces animaux ne dégénerera pas, l'empreinte de la forme sera pure, il n'y aura aucun vice de souche au moment de la naissance : mais le jeune animal essuiera, dans un âge tendre & foible, les influences du climat, elles lui feront plus d'impression qu'elles n'en ont pu faire sur le pere & la mere ; celles de la nourriture seront aussi bien plus grandes & pourront agir sur les parties organiques dans le temps de l'accroissement, en altérer un peu la forme origi-

naire, & y produire des germes de défectuosité qui se manifesteront ensuite d'une maniere très sensible dans la seconde génération, où la progéniture a non-seulement ses propres défauts, c'est-à-dire, ceux qui lui viennent de son accroissement, mais encore les vices de la seconde souche, qui ne s'en développeront qu'avec plus d'avantage; & enfin à la troisième génération les vices de la seconde & de la troisième souche, qui proviennent de cette influence du climat & de la nourriture, se trouvant encore combinés avec ceux de l'influence actuelle dans l'accroissement, deviendront si sensibles que les caracteres de la premiere souche en seront effacés: ces animaux de race étrangere n'auront plus rien d'étranger, ils ressembleront en tout à ceux du pays; des chevaux d'Espagne ou de Barbarie, dont on conduit ainsi les générations, deviennent en France des chevaux françois, souvent dès la seconde génération, & toujours à la troisième: on est donc obligé de croiser les races au lieu de les conserver; on renouvelle la race à chaque génération, en faisant venir des chevaux Barbes ou d'Espagne pour les donner aux jumens du pays; & ce qu'il y a de singulier, c'est que ce renouvellement de race qui ne se fait qu'en partie, &, pour ainsi dire, à moitié, produit cependant de bien meilleurs effets que si le renouvellement étoit entier: un cheval & une jument d'Espagne ne produiront pas ensemble d'aussi beaux chevaux en France que ceux qui viendront de ce même cheval d'Espagne

avec une jument du pays; ce qui ſe concevra encore aiſément ſi l'on fait attention à la compenſation néceſſaire des défauts qui doit ſe faire lorſqu'on met enſemble un mâle & une femelle de différens pays : chaque climat, par ſes influences & par celles de la nourriture, donne une certaine conformation qui pèche par quelque excès ou par quelque défaut; mais dans un climat chaud il y aura en excès ce qui ſera en défaut dans un climat froid & réciproquement; de maniere qu'il doit ſe faire une compenſation du tout lorſqu'on joint enſemble des animaux de ces climats oppoſés; & comme ce qui a le plus de perfection dans la nature eſt ce qui a le moins de défauts, & que les formes les plus parfaites ſont ſeulement celles qui ont le moins de difformités, le produit de deux animaux dont les défauts ſe compenſeroient exactement, ſeroient la production la plus parfaite de cette eſpèce ; or ils ſe compenſent d'autant mieux, qu'on met enſemble des animaux de pays plus éloignés, ou plutôt de climats plus oppoſés; le composé qui en réſulte eſt d'autant plus parfait, que les excès ou les défauts de l'habitude du pere ſont plus oppoſés aux défauts ou aux excès de l'habitude de la mere.

Dans le climat tempéré de la France, il faut donc, pour avoir de beaux chevaux, faire venir des étalons de climats plus chauds ou plus froids : les chevaux Arabes, ſi l'on en peut avoir, & les Barbes doivent être préférés, & enſuite les chevaux d'Eſpagne &

du royaume de Naples ; & pour les climats froids ceux de Danemarck, & ensuite ceux du Holstein & de Frise : tous ces chevaux produiront en France, avec les jumens du pays, de très bons chevaux, qui seront d'autant meilleurs & d'autant plus beaux, que la température du climat sera plus éloignée de celle du climat de la France, en sorte que les Arabes feront mieux que les Barbes, les Barbes mieux que ceux d'Espagne, & de même les chevaux tirés de Danemarck produiront de plus beaux chevaux que ceux de Frise. Au défaut de ces chevaux de climats beaucoup plus froids ou plus chauds, il faudra faire venir des étalons Anglois ou Allemands, ou même des provinces méridionales de la France dans les provinces septentrionales : on gagnera toujours à donner aux jumens des chevaux étrangers ; & au contraire on perdra beaucoup à laisser multiplier ensemble dans un haras des chevaux de même race, car ils dégénerent infailliblement & en très peu de temps.

Dans l'espèce humaine, le climat & la nourriture n'ont pas d'aussi grandes influences que dans les animaux, & la raison en est assez simple : l'homme se défend mieux que l'animal de l'intempérie du climat ; il se loge, il se vêtit convenablement aux saisons ; sa nourriture est aussi beaucoup plus variée, & par conséquent elle n'influe pas de la même façon sur tous les individus : les défauts ou les excès qui viennent de ces deux causes, & qui sont si constans & si sensibles dans les animaux, le sont beaucoup

moins dans les hommes; d'ailleurs, comme il y a eu de fréquentes migrations de peuples, que les nations se sont mêlées, & que beaucoup d'hommes voyagent & se répandent de tous côtés, il n'est pas étonnant que les races humaines paroissent être moins sujettes au climat, & qu'il se trouve des hommes forts, bien faits, & même spirituels dans tous les pays. Cependant on peut croire que par une expérience dont on a perdu toute mémoire, les hommes ont autrefois connu le mal qui résultoit des alliances du même sang, puisque chez les nations les moins policées, il a rarement été permis au frere d'épouser sa sœur: cet usage qui est pour nous de droit divin, & qu'on ne rapporte chez les autres peuples qu'à des vues politiques, a peut-être été fondé sur l'observation; la politique ne s'étend pas d'une maniere si générale & si absolue, à moins qu'elle ne tienne au physique: mais si les hommes ont une fois connu par expérience que leur race dégénéroit toutes les fois qu'ils ont voulu la conserver sans mélange dans une même famille, ils auront regardé comme une loi de la nature celle de l'alliance avec des familles étrangeres, & se seront tous accordés à ne pas souffrir de mélange entre leurs enfans. Et en effet, l'analogie peut faire présumer que dans la plupart des climats les hommes dégénéreroient comme les animaux, après un certain nombre de générations.

Une autre influence du climat & de la nourriture est la variété des couleurs dans la robe des animaux; ceux qui sont sauva-

ges & qui vivent dans le même climat ſont d'une même couleur, qui devient ſeulement un peu plus claire ou plus foncée dans les différentes ſaiſons de l'année; ceux au contraire qui vivent ſous des climats différens, ſont de couleurs différentes, & les animaux domeſtiques varient prodigieuſement par les couleurs, en ſorte qu'il y a des chevaux, des chiens, &c. de toute ſorte de poils; au lieu que les cerfs, les lièvres, &c. ſont tous de la même couleur: les injures du climat toujours les mêmes, la nourriture toujours la même, produiſent dans les animaux ſauvages cette uniformité; le ſoin de l'homme, la douceur de l'abri, la variété dans la nourriture, effacent & font varier cette couleur dans les animaux domeſtiques, auſſi-bien que le mélange des races étrangeres lorſqu'on n'a pas ſoin d'aſſortir la couleur du mâle avec celle de la femelle, ce qui produit quelquefois de belles ſingularités, comme on le voit ſur les chevaux pies, où le blanc & le noir ſont appliqués d'une maniere ſi bizarre, & tranchent l'un ſur l'autre ſi ſingulièrement, qu'il ſemble que ce ne ſoit pas l'ouvrage de la nature, mais l'effet du caprice d'un peintre.

Dans l'accouplement des chevaux, on aſſortira donc le poil & la taille, on contraſtera les figures, on croiſera les races en oppoſant les climats, & on ne joindra jamais enſemble les chevaux & les jumens nés dans le même haras; toutes ces conditions ſont eſſentielles, & il y a encore quelques autres attentions qu'il ne faut pas négliger:

par exemple, il ne faut pas dans un haras; de jumens à queue courte, parce que ne pouvant se défendre des mouches, elles en sont beaucoup plus tourmentées que celles qui ont tous leurs crins; & l'agitation continuelle que leur cause la piqûre de ces insectes, fait diminuer la quantité de leur lait, ce qui influe beaucoup sur le tempérament & la taille du poulain qui, toutes choses égales d'ailleurs, sera d'autant plus vigoureux que sa mere sera meilleure nourrice. Il faut tâcher de n'avoir pour son haras que des jumens qui aient toujours pâturé & qui n'aient point fatigué; les jumens qui ont toujours été à l'écurie nourries au sec, & qu'on met ensuite au pâturage, ne produisent pas d'abord; il leur faut du temps pour s'accoutumer à cette nouvelle nourriture.

Quoique la saison ordinaire de la chaleur des jumens soit depuis le commencement d'Avril jusqu'à la fin de Juin, il arrive assez souvent que dans un grand nombre il y en a quelques-unes qui sont en chaleur avant ce temps: on fera bien de laisser passer cette chaleur sans les faire couvrir, parce que le poulain naîtroit en hiver, souffriroit de l'intempérie de la saison, & ne pourroit sucer qu'un mauvais lait; & de même lorsqu'une jument ne vient en chaleur qu'après le mois de Juin, on ne devroit pas la laisser couvrir, parce que le poulain naissant alors en été, n'a pas le temps d'acquérir assez de force pour résister aux injures de l'hiver suivant.

Beaucoup de gens, au lieu de conduire l'étalon à la jument pour la faire couvrir, le lâchent dans le parquet où les jumens sont rassemblées, & l'y laissent en liberté choisir lui-même celles qui ont besoin de lui, & les satisfaire à son gré : cette maniere est bonne pour les jumens, elles produiront même plus sûrement que de l'autre façon; mais l'étalon se ruine plus en six semaines qu'il ne feroit en plusieurs années par un exercice modéré & conduit comme nous l'avons dit.

Lorsque les jumens sont pleines & que leur ventre commence à s'appesantir, il faut les séparer des autres qui ne le sont point, & qui pourroient les blesser; elles portent ordinairement onze mois & quelques jours; elles accouchent debout, au lieu que presque tous les autres quadrupèdes se couchent : on aide celles dont l'accouchement est difficile, on y met la main, on remet le poulain en situation, & quelquefois même, lorsqu'il est mort, on le tire avec des cordes. Le poulain se présene ordinairement la tête la premiere, comme dans toutes les autres espèces d'animaux; il rompt ses enveloppes en sortant de la matrice, & les eaux abondantes qu'elles contiennent s'écoulent; il tombe en même temps un ou plusieurs morceaux solides formés par le sédiment de la liqueur épaissie de l'allantoïde; ce morceau, que les anciens ont appellé l'hippomanès du poulain, n'est pas, comme ils le disent, un morceau de chair attaché à la tête du poulain, il en est au contraire séparé par la

membrane amnios : la jument lèche le poulain après sa naissance, mais elle ne touche pas à l'hippomanès; & les anciens se sont encore trompés lorsqu'ils ont assuré qu'elle le dévoroit à l'instant.

L'usage ordinaire est de faire couvrir une jument neuf jours après qu'elle a pouliné; c'est pour ne point perdre de temps, & pour tirer de son haras tout le produit que l'on peut en attendre; cependant il est sûr que la jument ayant ensemble à nourrir son poulain né & son poulain à naître, ses forces sont partagées, & qu'elle ne peut leur donner autant que si elle n'avoit que l'un ou l'autre à nourrir : il seroit donc mieux, pour avoir d'excellens chevaux, de ne laisser couvrir les jumens que de deux années l'une, elles dureroient plus long-temps, & retiendroient plus sûrement; car dans les haras ordinaires il s'en faut bien que toutes les jumens qui ont été couvertes produisent tous les ans, c'est beaucoup lorsque dans la même année, il s'en trouve la moitié ou les deux tiers qui donnent des poulains.

Les jumens, quoique pleines, peuvent souffrir l'accouplement; & cependant il n'y a jamais de superfétation; elles produisent ordinairement jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans, & les plus vigoureuses ne produisent guere au-delà de dix-huit ans : les chevaux, lorsqu'ils ont été ménagés, peuvent engendrer jusqu'à l'âge de vingt & même au-delà; & l'on a fait sur ces animaux la même remarque que sur les hommes, c'est que ceux qui ont commencé de bonne heure finissent

finiſſent auſſi plus tôt; car les gros chevaux qui ſont plutôt formés que les chevaux fins, & dont on fait des étalons dès l'âge de quatre ans, ne durent pas ſi long-temps, & ſont communément hors d'état d'engendrer avant l'âge de quinze ans (*q*).

La durée de la vie des chevaux eſt, comme dans toutes les autres eſpèces d'animaux, proportionnée à la durée du temps de leur accroiſſement; l'homme qui eſt quatorze ans à croître, peut vivre ſix ou ſept fois autant de temps, c'eſt-à-dire, quatre-vingt-dix ou cent ans: le cheval dont l'accroiſſement ſe fait en quatre ans, peut vivre ſix ou ſept fois autant, c'eſt-à-dire, vingt-cinq ou trente ans. Les exemples qui pourroient être contraires à cette règle ſont ſi rares, qu'on ne doit pas même les regarder comme une exception dont on puiſſe tirer des conſéquences; & comme les gros chevaux prennent leur entier accroiſſement en moins de temps que les chevaux fins, ils vivent auſſi moins de temps, & ſont vieux dès l'âge de quinze ans.

Il paroîtroit au premier coup-d'œil que dans les chevaux & la plupart des autres animaux quadrupèdes, l'accroiſſement des parties poſtérieures eſt d'abord plus grand que celui des parties antérieures, tandis que dans l'homme les parties inférieures croiſſent moins d'abord que les parties ſupérieu-

---

[*q*] Voyez le Nouveau parfait Maréchal de M. de Garſault, page 68 & ſuiv.

res ; car dans l'enfant les cuisses & les jambes sont à proportion du corps, beaucoup moins grandes que dans l'adulte ; dans le poulain au contraire les jambes de derriere sont assez longues pour qu'il puisse atteindre à sa tête avec le pied de derriere, au lieu que le cheval adulte ne peut plus y atteindre : mais cette différence vient moins de l'inégalité de l'accroissement total des parties antérieures & postérieures, que de l'inégalité des pieds de devant & de ceux de derriere, qui est constante dans toute la nature, & plus sensible dans les animaux quadrupèdes ; car dans l'homme les pieds sont plus gros que les mains, & sont aussi plutôt formés ; & dans le cheval, dont une grande partie de la jambe de derriere n'est qu'un pied, puisqu'elle n'est composée que des os relatifs au tarse, au métatarse, &c. il n'est pas étonnant que ce pied soit plus étendu & plutôt développé que la jambe de devant, dont toute la partie inférieure représente la main, puisqu'elle n'est composée que des os du carpe, du métacarpe, &c. Lorsqu'un poulain vient de naître, on remarque aisément cette différence, les jambes de devant comparées à celles de derriere paroissent, & sont en effet beaucoup plus courtes alors qu'elles ne le seront dans la suite ; & d'ailleurs l'épaisseur que le corps acquiert, quoiqu'indépendante des proportions de l'accroissement en longueur, met cependant plus de distance entre les pieds de derriere & la tête, & contribue par conséquent à empêcher le che-

val d'y atteindre lorſqu'il a pris ſon accroiſſement.

Dans tous les animaux, chaque eſpèce eſt variée ſuivant les différens climats; & les réſultats généraux de ces variétés forment & conſtituent les différentes races dont nous ne pouvons ſaiſir que celles qui ſont les plus marquées, c'eſt-à-dire, celles qui diffèrent ſenſiblement les unes des autres, en négligeant toutes les nuances intermédiaires qui ſont ici, comme en tout, infinies; nous en avons même encore augmenté le nombre & la confuſion en favoriſant le mêlange de ces races, & nous avons, pour ainſi dire, bruſqué la nature en amenant en ces climats des chevaux d'Afrique ou d'Aſie, nous avons rendu méconnoiſſables les races primitives de France en y introduiſant des chevaux de tout pays; & il ne nous reſte, pour diſtinguer les chevaux, que quelques légers caracteres produits par l'influence actuelle du climat: ces caracteres ſeroient bien plus marqués, & les différences ſeroient bien plus ſenſibles, ſi les races de chaque climat s'y fuſſent conſervées ſans mêlange; les petites variétés auroient été moins nuancées, moins nombreuſes; mais il y auroit eu un certain nombre de grandes variétés bien caractériſées, que tout le monde auroit aiſément diſtinguées; au lieu qu'il faut de l'habitue, & même une aſſez longue expérience pour connoître les chevaux des différens pays: nous n'avons ſur cela que les lumieres que nous avons pu tirer des livres des voyageurs, des ouvrages des plus habiles écuyers, tels que

Mrs. de Newcaſtle, de Garſault, de la Guériniere, &c. & de quelques remarques que M. de Pignerolles, écuyer du Roi, & chef de l'Académie d'Angers, a eu la bonté de nous communiquer.

Les chevaux Arabes ſont les plus beaux que l'on connoiſſe en Europe ; ils ſont plus grands & plus étoffés que les Barbes, & tout auſſi bien faits ; mais comme il en vient rarement en France, les écuyers n'ont pas d'obſervations détaillées de leurs perfections & de leurs défauts.

Les chevaux Barbes ſont plus communs ; ils ont l'encolure longue, fine, peu chargée de crins & bien ſortie du garrot, la tête belle, petite & aſſez ordinairement moutonnée, l'oreille belle & bien placée, les épaules légeres & plates, le garrot mince & & bien relevé, les reins courts & droits, le flanc & les côtes rondes ſans trop de ventre, les hanches bien effacées, la croupe le plus ſouvent un peu longue & la queue placée un peu haut, la cuiſſe bien formée & rarement plate, les jambes belles, bien faites & ſans poil, le nerf bien détaché, le pied bien fait, mais ſouvent le paturon long ; on en voit de tous poils, mais plus communément de gris : les Barbes ont un peu de négligence dans leur allure, ils ont beſoin d'être recherchés, & on leur trouve beaucoup de vîteſſe & de nerf ; ils ſont fort légers & très propres à la courſe : ces chevaux paroiſſent être les plus propres pour en tirer race ; il ſeroit ſeulement à ſouhaiter qu'ils fuſſent de plus grande taille ; les plus grands

ſont de quatre pieds huit pouces, & il eſt rare d'en trouver qui ayent quatre pieds neuf pouces; il eſt confirmé par expérience qu'en France, en Angleterre, &c. ils engendrent des poulains qui ſont plus grands qu'eux : on prétend que parmi les Barbes, ceux du royaume de Maroc ſont les meilleurs, enſuite les Barbes de Montagne; ceux du reſte de la Mauritanie ſont au-deſſous, auſſi-bien que ceux de Turquie, de Perſe & d'Arménie : tous ces chevaux des pays chauds ont le poil plus ras que les autres. Les chevaux Turcs ne ſont pas ſi bien proportionnés que les Barbes; ils ont pour l'ordinaire l'encolure effilée, le corps long, les jambes trop menues; cependant ils ſont grands travailleurs & de longue haleine : on n'en ſera pas étonné ſi l'on fait attention que dans les pays chauds les os des animaux ſont plus durs que dans les climats froids; & c'eſt par cette raiſon que quoiqu'ils ayent le canon plus menu que ceux de ce pays-ci, ils ont cependant plus de force dans les jambes.

Les chevaux d'Eſpagne, qui tiennent le ſecond rang après les Barbes, ont l'encolure longue, épaiſſe, & beaucoup de crins, la tête un peu groſſe, & quelquefois moutonnée, les oreilles longues, mais bien placées, les yeux pleins de feu, l'air noble & fier, les épaules épaiſſes & le poitrail large, les reins aſſez ſouvent un peu bas, la côte ronde, & ſouvent un peu trop de ventre, la croupe ordinairement ronde & large, quoique quelques-uns l'ayent un peu longue,

les jambes belles & ſans poil, le nerf bien détaché, le paturon quelquefois un peu long, comme les Barbes, le pied un peu alongé comme celui d'un mulet, & ſouvent le talon trop haut : les chevaux d'Eſpagne de belle race ſont épais, bien étoffés, bas de terre; ils ont auſſi beaucoup de mouvement dans leur démarche, beaucoup de ſoupleſſe, de feu & de fierté; leur poil le plus ordinaire eſt noir ou bai-marron, quoiqu'il y en ait quelques-uns de toutes ſortes de poils; ils ont très rarement des jambes blanches & des nez blancs; les Eſpagnols, qui ont de l'averſion pour ces marques, ne tirent point race des chevaux qui les ont, ils ne veulent qu'une étoile au front, ils eſtiment même les chevaux zains autant que nous les mépriſons : l'un & l'autre de ces préjugés, quoique contraires, ſont peut-être tout auſſi mal fondés, puiſqu'il ſe trouve de très bons chevaux avec toutes ſortes de marques, & de même d'excellens chevaux qui ſont zains; cette petite différence dans la robe d'un cheval ne ſemble en aucune façon dépendre de ſon naturel, ou de ſa conſtitution intérieure, puiſqu'elle dépend en effet d'une qualité extérieure & ſi ſuperficielle, que par une légere bleſſure dans la peau on produit une tache blanche : au reſte les chevaux d'Eſpagne, zains au autres, ſont tous marqués à la cuiſſe hors le montoir, de la marque du haras dont ils ſont ſortis : ils ne ſont pas communément de grande taille; cependant on en trouve quelques-uns de quatre

pieds neuf ou dix pouces; ceux de la haute Andalousie passent pour être les meilleurs de tous, quoiqu'ils soient assez sujets à avoir la tête trop longue; mais on leur fait grace de ce défaut en faveur de leurs rares qualités; ils ont du courage, de l'obéissance, de la grace, de la fierté, & plus de souplesse que les Barbes; c'est par tous ces avantages qu'on les préfere à tous les autres chevaux du monde, pour la guerre, pour la pompe & pour le manège.

Les plus beaux chevaux Anglois sont, pour la conformation, assez semblables aux Arabes & aux Barbes, dont ils sortent en effet; ils ont cependant la tête plus grande, mais bien faite & moutonnée, les oreilles plus longues, mais bien placées · par les oreilles seules on pourroit distinguer un cheval Anglois d'un cheval Barbe; mais la grande différence est dans la taille, les Anglois sont bien étoffés & beaucoup plus grands; on en trouve communément de quatre pieds dix pouces, & même de cinq pieds de hauteur: il y en a de tous poils & de toutes marques; ils sont généralement forts, vigoureux, hardis, capables d'une grande fatigue, excellens pour la chasse & la course; mais il leur manque la grace & la souplesse; ils sont durs & ont peu de liberté dans les épaules.

On parle souvent de courses de chevaux en Angleterre; & il y a des gens extrêmement habiles dans cette espèce d'art gymnastique. Pour en donner une idée, je ne puis mieux faire que de rapporter ce qu'un

homme respectable (*r*), que j'ai déjà eu occasion de citer dans le premier volume de cet ouvrage, m'a écrit de Londres le 18 Février 1748. M. Thornhil, maître de poste à Stilton, fit gageure de courir à cheval trois fois de suite le chemin de Stilton à Londres, c'est-à-dire, de faire deux cent quinze milles d'Angleterre (environ soixante-douze lieues de France) en quinze heures. Le 29 Avril 1745, vieux style, il se mit en course, partit de Stilton, fit la premiere course jusqu'à Londres en trois heures cinquante-une minutes, & monta huit différens chevaux dans cette course; il repartit sur le champ, & fit la seconde course, de Londres à Stilton, en trois heures cinquante-deux minutes, & ne monta que six chevaux; il se servit pour la troisième course des mêmes chevaux qui lui avoient déjà servi, dans les quatorze il en monta sept, & il acheva cette derniere course en trois heures quarante-neuf minutes; en sorte que non-seulement il remplit la gageure qui étoit de faire ce chemin en quinze heures, mais il le fit en onze heures trente-deux minutes: je doute que dans les jeux Olympiques il se soit jamais fait une course si rapide que cette course de M. Thornhill.

Les chevaux d'Italie étoient autrefois plus beaux qu'ils ne le sont aujourd'hui, parce que depuis un certain temps on y a négligé les haras; cependant il se trouve encore

---

[r] Milord, comte de Morton.

de

de beaux chevaux Napolitains, ſur-tout pour les attelages, mais en général ils ont la tête groſſe & l'encolure épaiſſe, ils ſont indociles, & par conſéquent difficiles à dreſſer : ces défauts ſont compenſés par la richeſſe de leur taille, par leur fierté & par la beauté de leurs mouvemens ; ils ſont excellens pour l'appareil, & ont beaucoup de diſpoſitions à piaffer.

Les chevaux Danois ſont de ſi belle taille & ſi étoffés, qu'on les préfère à tous les autres pour en faire des attelages ; il y en a de parfaitement bien moulés, mais en petit nombre, car le plus ſouvent ces chevaux n'ont pas une conformation fort réguliere : la plupart ont l'encolure épaiſſe, les épaules groſſes, les reins un peu longs & bas, la croupe trop étroite pour l'epaiſſeur du devant ; mais ils ont tous de beaux mouvemens, & en général ils ſont très bons pour la guerre & pour l'appareil, ils ſont de tous poils ; & même les poils ſinguliers, comme pie & tigre ne ſe trouvent guere que dans les chevaux Danois.

Il y a en Allemagne de fort beaux chevaux, mais en général ils ſont peſans & ont peu d'haleine, quoiqu'ils viennent pour la plupart des chevaux Turcs & Barbes dont on entretient les haras, auſſi bien que de chevaux d'Eſpagne & d'Italie ; ils ſont donc peu propres à la chaſſe & à la courſe de vîteſſe, au lieu que les chevaux Hongrois, Tranſilvains, &c. ſont au contraire légers & bons coureurs : les Houſards & les Hongrois

leur fendent les naseaux, dans la vue, dit-on, de leur donner plus d'haleine, & aussi pour les empêcher de hennir à la guerre: on prétend que les chevaux auxquels on a fendu les naseaux ne peuvent plus hennir: je n'ai pas été à portée de vérifier ce fait, mais il me semble qu'ils doivent seulement hennir plus foiblement; on a remarqué que les chevaux Hongrois, Cravates & Polonois sont sujets à être béguts.

Les chevaux de Hollande sont fort bons pour le carrosse, & ce sont ceux dont on se sert le plus communément en France: les meilleurs viennent de la province de Frise; il y en a aussi de fort bons dans le pays de Bergues & de Juliers. Les chevaux Flamands sont fort au-dessous des chevaux de Hollande, ils ont presque tous la tête grosse, les pieds plats, les jambes sujetes aux eaux, & ces deux derniers défauts sont essentiels dans les chevaux de carrosse.

Il y a en France des chevaux de toute espèce, mais les beaux sont en petit nombre: les meilleurs chevaux de selle viennent du Limosin, ils ressemblent assez aux Barbes, & sont comme eux excellens pour la chasse, mais ils sont tardifs dans leur accroissement; il faut les ménager dans leur jeunesse, & même ne s'en servir qu'à l'âge de huit ans; il y a aussi de très bons bidets en Auvergne, en Poitou, dans le Morvant, en Bourgogne; mais après le Limosin, c'est la Normandie qui fournit les plus beaux chevaux, ils ne sont pas si bons pour la chasse, mail ils sont

meilleurs pour la guerre, ils ſont plus étoffés & plutôt formés. On tire de la baſſe Normandie & du Cotentin de très beaux chevaux de carroſſe, qui ont plus de légèreté & de reſſource que les chevaux de Hollande; la Franche-Comté & le Boulonois fourniſſent de très bons chevaux de tirage; en général les chevaux François pèchent pour avoir de trop groſſes épaules, au lieu que les Barbes pèchent par les avoir trop ſerrées.

Après l'énumération de ces chevaux qui nous ſont les mieux connus, nous rapporterons ce que les voyageurs diſent des chevaux étrangers que nous connoiſſons peu. Il y a de fort bons chevaux dans toutes les isles de l'Archipel; ceux de l'isle de Crête (*s*) étoient en grande réputation chez les anciens pour l'agilité & la vîteſſe; cependant aujourd'hui on s'en ſert peu dans le pays même, à cauſe de la trop grande aſpérité du terrein, qui eſt preſque par-tout fort inégal & fort montueux : les beaux chevaux de ces isles, & même ceux de Barbarie, ſont de race Arabe. Les chevaux naturels du royaume de Maroc ſont beaucoup plus petits que les Arabes, mais très légers & très vigoureux (*t*). M. Shaw prétend (*u*) que les haras

---

(*s*) Voyez la deſcription des iſles de l'Archipel, par Dapper, page 462.

(*t*) Voyez l'Afrique de Marmol. *Paris*, 1667, tome II, page 124.

(*u*) Voyez les voyages de M. Shaw, traduits en François. *La Haie*, 1748, tome I, page 308.

d'Egypte & de Tingitanie l'emportent aujourd'hui sur tous ceux des pays voisins, au lieu qu'on trouvoit, il y a environ un siècle, d'aussi bons chevaux dans tout le reste de la Barbarie : l'excellence de ces chevaux Barbes consiste, dit-il, à ne s'abattre jamais, & à se tenir tranquilles lorsque le cavalier descend ou laisse tomber la bride ; ils ont un grand pas & un galop rapide, mais on ne les laisse point trotter ni marcher l'amble ; les habitans du pays regardent ces allures du cheval comme des mouvemens grossiers & ignobles. Il ajoute que les chevaux d'Egypte sont supérieurs à tout les autres pour la taille & pour la beauté ; mais ces chevaux d'Egypte, aussi-bien que la plupart des chevaux de Barbarie, viennent des chevaux Arabes qui sont sans contredit, les premiers & les plus beaux chevaux du monde

Selon Marmol (*x*), ou plutôt selon Léon l'Africain (*y*), car Marmol l'a ici copié presque mot à mot ; les chevaux Arabes viennent des chevaux sauvages des déserts d'Arabie dont on a fait très anciennement des haras, qui les ont tant multipliés, que toute l'Asie & l'Afrique en sont pleines ; ils sont si légers que quelques-uns d'entr'eux devancent les autruches à la course : les Arabes du désert & les peuples de Libye élèvent une grande quantité de ces chevaux pour la chasse ; ils ne s'en servent

---

(*x*) Voyez l'Afrique de Marmol, tome I, page 50.
(*y*) *Vide Leonis Afric. de Africæ descript. tome II, pag. 750 & 751.*

ni pour voyager ni pour combattre, ils les ſont paître lorſqu'il y a de l'herbe ; & lorſque l'herbe manque, ils ne les nourriſſent que de dattes & de lait de chameau, ce qui les rend nerveux, légers & maigres. Ils tendent des pièges aux chevaux ſauvages, ils en mangent la chair, & diſent que celle des jeunes eſt fort délicate : ces chevaux ſauvages ſont plus petits que les autres, ils ſont communément de couleur cendrée, quoiqu'il y en ait auſſi de blancs, & ils ont le poil de la queue fort court & hériſſé. D'autres voyageurs (z) nous ont donné ſur les chevaux Arabes des relations curieuſes, dont nous ne rapporterons ici que les principaux faits.

Il n'y a point d'Arabe, quelque miſérable qu'il ſoit, qui n'ait des chevaux : ils montent ordinairement les jumens, l'expérience leur ayant appris qu'elles réſiſtent mieux que les chevaux à la fatigue, à la faim & à la ſoif ; elles ſont auſſi moins vicieuſes, plus douces & henniſſent moins fréquemment que les chevaux : ils les accoutument ſi bien à être enſemble, qu'elles demeurent en grand nombre, quelquefois des jours entiers, abandonnées à elles-mêmes ſans ſe frapper les unes les autres, & ſans ſe faire aucun mal. Les Turcs au contraire n'aiment point les jumens, & les Arabes leur vendent les che-

(z) Voyez le voyage de M. de la Roque, fait par ordre de Louis XIV. *Paris*, 1714, page 194 & ſuiv. & auſſi l'Hiſtoire générale des voyages. Paris, 1746, tome II, page 626.

vaux qu'ils ne veulent pas garder pour étalons : ils conservent avec grand soin, & depuis très long-temps, les races de leurs chevaux, ils en connoissent les générations, les alliances & toute la généalogie, ils distinguent les races par des noms différens, & ils en font trois classes ; la premiere est celle des chevaux nobles, de race pure & ancienne des deux côtés ; la seconde est celle des chevaux de race ancienne, mais qui se sont mésalliés, & la troisième est celle des chevaux communs : ceux-ci se vendent à bas prix ; mais ceux de la premiere classe, & même ceux de la seconde, parmi lesquelles il s'en trouve d'aussi bons que ceux de la premiere, sont excessivement chers ; ils ne font jamais couvrir les jumens de cette premiere classe noble, que par des étalons de la même qualité : ils connoissent par une longue expérience toutes les races de leurs chevaux & de ceux de leurs voisins, ils en connoissent en particulier le nom, le surnom, le poil, les marques, &c. Quand ils n'ont pas des étalons nobles, ils en empruntent chez leurs voisins, moyennant quelque argent, pour faire couvrir leurs jumens, ce qui se fait en présence de témoins qui en donnent une attestation signée & scellée par-devant le secrétaire de l'Émir, ou quelqu'autre personne publique ; & dans cette attestation, le nom du cheval & de la jument est cité, & toute leur génération exposée : lorsque la jument a pouliné, l'on appelle encore des témoins, & l'on fait une autre attestation dans laquelle on fait la description du poulain qui

vient de naître, & on marque le jour de ſa naiſſance. Ces billets donnent le prix aux chevaux, & on les remet à ceux qui les achettent. Les moindres jumens de cette premiere claſſe ſont de cinq cents écus, & il y en a beaucoup qui ſe vendent mille écus, & même quatre, cinq & ſix mille livres. Comme les Arabes n'ont qu'une tente pour maiſon, cette tente leur ſert auſſi d'écurie, la jument, le poulain, le mari, la femme & les enfans couchent tous pêle-mêle, les uns avec les autres : on y voit les petits enfans ſur le corps, ſur le cou de la jument & du poulain, ſans que ces animaux les bleſſent ni les incommodent ; on diroit qu'ils n'oſent ſe remuer de peur de leur faire du mal : ces jumens ſont ſi accoutumées à vivre dans cette familiarité, qu'elles ſouffrent toute ſorte de badinage. Les Arabes ne les battent point, ils les traitent doucement, ils parlent & raiſonnent avec elles, ils en prennent un très grand ſoin, ils les laiſſent toujours aller au pas, & ne les piquent jamais ſans néceſſité : mais auſſi dès qu'elles ſe ſentent chatouiller le flanc avec le coin de l'étrier elles partent ſubitement & vont d'une vîteſſe incroyable ; elles ſautent les haies & les foſſés auſſi légèrement que les biches ; & ſi leur cavalier vient à tomber, elles ſont ſi bien dreſſées, qu'elles s'arrêtent tout court, même dans le galop le plus rapide. Tous les chevaux des Arabes ſont d'une taille médiocre, fort dégagés, & plutôt maigres que gras : ils les panſent ſoir & matin fort réguliérement & avec tant

de soin, qu'ils ne leur laissent pas la moindre crasse sur la peau; ils leur lavent les jambes, le crin & la queue qu'ils laissent toute longue & qu'ils peignent rarement pour ne pas rompre le poil; ils ne leur donnent rien à manger tout le jour, ils leur donnent seulement à boire deux ou trois fois, & au coucher du soleil ils leur passent un sac à la tête, dans lequel il y a environ un demi-boisseau d'orge bien net: ces chevaux ne mangent donc que pendant la nuit, & on ne leur ôte le sac que le lendemain matin lorsqu'ils ont tout mangé: on les met au verd au mois de mars, quand l'herbe est grande; c'est dans cette même saison que l'on fait couvrir les jumens, & on a grand soin de leur jetter de l'eau froide sur la croupe, immédiatement après qu'elles ont été couvertes: lorsque la saison du printemps est passée, on retire les chevaux du pâturage, & on ne leur donne ni herbe ni foin de tout le reste de l'année, ni même de paille que très rarement, l'orge est leur unique nourriture. On ne manque pas de couper aussi les crins aux poulains dès qu'ils ont un an ou dix-huit mois, afin qu'ils deviennent plus touffus & plus longs: on les monte dès l'âge de deux ans ou deux ans & demi tout au plus tard, on ne leur met la selle & la bride qu'à cet âge; & tous les jours du matin jusqu'au soir, tous les chevaux des Arabes demeurent sellés & bridés à la porte de la tente.

La race de ces chevaux s'est étendue en Barbarie, chez les Maures & même chez les

Nègres de la rivière de Gambie & du Sénégal; les Seigneurs du pays en ont quelques-uns qui ſont d'une grande beauté; au lieu d'orge ou d'avoine on leur donne du maïs concaſſé ou réduit en farine qu'on mêle avec du lait lorſqu'on veut les engraiſſer; & dans ce climat ſi chaud on ne les laiſſe boire que rarement (*a*). D'un autre côté les chevaux Arabes ont peuplé l'Egypte, la Turquie & peut-être la Perſe, où il y avoit autrefois des haras très conſidérables : Marc Paul (*b*) cite un haras de dix mille jumens blanches, & il dit que dans la province de Balaſcie il y avoit une grande quantité de chevaux grands & légers, avec la corne du pied ſi dure, qu'il étoit inutile de les ferrer.

Tous les chevaux du Levant ont, comme ceux de Perſe & d'Arabie, la corne fort dure; on les ferre cependant, mais avec des fers minces, légers, & qu'on peut clouer par-tout : en Turquie, en Perſe & en Arabie on a auſſi les mêmes uſages pour les ſoigner, nourrir & leur faire de la litière de leur fumier, qu'on fait auparavant ſécher au ſoleil pour ôter l'odeur, & enſuite on le réduit en poudre, & on en fait une couche, dans l'écurie ou dans la tente, d'environ quatre ou cinq pouces d'épaiſſeur; cette litière

(*a*) Voyez l'hiſtoire générale des voyages, tome III, page 297.

(*b*) Voyez la deſcription géogr. de l'Inde, par Marc Paul, Vénitien. Paris, 1566, tome I, page 41, & liv. I, page 21.

dure fort long-temps, car quand elle est infectée de nouveau, on la relève pour la faire sécher au soleil une seconde fois, & cela lui fait perdre entiérement sa mauvaise odeur.

Il y a en Turquie des chevaux Arabes, des chevaux Tartares, des chevaux Hongrois & des chevaux de race du pays; ceux-ci sont beaux & très fins (*c*), ils ont beaucoup de feu, de vîtesse, & même d'agrément; mais ils sont trop délicats; ils ne peuvent supporter la fatigue, ils mangent peu, ils s'échauffent aisément, & ont la peau si sensible qu'ils ne peuvent supporter le frottement de l'étrille; on se contente de les frotter avec l'époussette & de les laver: ces chevaux, quoique beaux, sont, comme l'on voit, fort au-dessous des Arabes, ils sont même au-dessous des chevaux de Perse, qui sont après les Arabes (*d*), les plus beaux & les meilleurs chevaux de l'Orient; les pâturages des plaines de Médie, de Persépolis, d'Ardebil, de Derbent sont admirables, & on y élève, par les ordres du gouvernement, une prodigieuse quantité de chevaux, dont la plupart sont très beaux, & presque tous excellens: Pietro della Valle

(*c*) Voyez les voyages de M. Dumont. *La Haie*, 1699, tome III, page 253 & suiv.

(*d*) Voyez les voyages de Thévenot. *Paris*, 1664, tome II, page 220; de Chardin, *Amsterdam*, 1711, tome II, page 25 & suiv. d'Adam Olearius, *Paris*, 1656, tome I, page 560 & suiv.

(*e*) préfère les chevaux communs de Perſe aux chevaux d'Italie, & même, dit-il, aux plus excellens chevaux du royaume de Naples; communément ils ſont de taille médiocre (*f*), il y en a même de fort petits (*g*), qui n'en ſont pas moins bons ni moins forts; mais il s'en trouve auſſi beaucoup de bonne taille & plus grands que les chevaux de ſelle Anglois (*h*). Ils ont tous la tête légère, l'encolure fine, le poitrail étroit, les oreilles bien faites & bien placées, les jambes menues, la croupe belle & la corne dure; ils ſont dociles, vifs, légers, hardis, courageux & capables de ſupporter une grande fatigue; ils courent d'une très grande vîteſſe, ſans jamais s'abattre ni s'affaiſſer; ils ſont robuſtes & très aiſés à nourrir, on ne leur donne que de l'orge mêlé avec de la paille hachée menu, dans un ſac qu'on leur paſſe à la tête, & on ne les met au verd que pendant ſix ſemaines au printemps : on leur laiſſe la queue longue, on ne ſait ce que c'eſt que de les faire hongres; on leur donne des couvertures pour les défendre des injures de l'air; on les ſoigne avec une attention particuliere, on les conduit avec un ſimple bridon & ſans éperon, & on en tranſ-

---

(*e*) Voyez les voyages de Pietro della Valle. *Rouen*, 1745, in-12, tom. V, page 284 & ſuiv.

(*f*) Voyez les voyages de Tavernier. *Rouen*, 1713, tome II, page 19 & 20.

(*g*) Voyez les voyages de Thévenot, tome II p. 220.

(*h*) Voyez les voyages de Chardin, tome II, page 25 & ſuiv.

porte une très grande quantité en Turquie ; & surtout aux Indes : ces voyageurs, qui font tous l'éloge des chevaux de Perse, s'accordent cependant à dire que les chevaux Arabes sont encore supérieurs pour l'agilité, le courage & la force, & même la beauté, & qu'ils sont beaucoup plus recherchés en Perse même que les plus beaux chevaux du pays.

Les chevaux qui naissent aux Indes ne sont pas bons (*i*), ceux dont se servent les Grands du pays y sont transportés de Perse & d'Arabie ; on leur donne un peu de foin le jour, & le soir on leur fait cuire des pois avec du sucre & du beurre au lieu d'avoine ou d'orge : cette nourriture les soutient & leur donne un peu de force, sans cela ils dépériroient en trés peu de temps, le climat leur étant contraire. Les chevaux naturels du pays sont en général fort petits, il y en a même de si petits, que Tavernier rapporte que le jeune prince du Mogol, âgé de sept ou huit ans, montoit ordinairement un petit cheval très bien fait, dont la taille n'excédoit pas celle d'un grand lévrier (*k*). Il semble que les climats excessivement chauds soient contraires aux chevaux : ceux de la côte d'Or, de celle de Juda, de Guinée,

(*i*) Voyez les voyages de la Boullaye-le-Gouz. *Paris*, 1657, page 259 ; & le Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie des Indes. *Amst.* 1702, tome IV, page 244.

(*k*) Voyez les voyages de Tavernier, tome III, page 334.

&c. ſont, comme ceux des Indes, fort mauvais; ils portent la tête & le cou fort bas, leur marche eſt ſi chancelante, qu'on les croit toujours prêts à tomber; ils ne ſe remueroient pas ſi on ne les frappoit continuellement, & la plupart ſont ſi bas, que les pieds de ceux qui les montent touchent preſque à terre (*l*); ils ſont de plus fort indociles, & propres ſeulement à ſervir de nourriture aux Nègres, qui en aiment la chair autant que celle des chiens (*m*): ce goût pour la chair du cheval eſt donc commun aux Nègres & aux Arabes, il ſe retrouve en Tartarie, & même à la Chine (*n*). Les chevaux Chinois ne valent pas mieux que ceux des Indes (*o*), ils ſont foibles, lâches, mal faits, & fort petits; ceux de la Corée n'ont que trois pieds de hauteur: à la Chine preſque tous les chevaux ſont hongres, & ils ſont ſi timides, qu'on ne peut s'en ſervir à la guerre; auſſi peut-on dire que ce ſont les chevaux Tartares qui ont fait la conquête de la Chine: ces chevaux ſont très propres pour la guer-

---

(*l*) Voyez l'Hiſtoire générale des voyages, tome IV, page 228.

(*m*) *Idem, ibid. page 353.*

(*n*) Voyez le voyage de M. le Gentil. Paris, 1725, tome II, page 24.

(*o*) Voyez les anciennes relations des Indes & de la Chine, traduites de l'Arabe. Paris, 1718, page 204; l'Hiſtoire générale des voyages, tome VI, pages 492 & 535; l'Hiſtoire de la conquête de la Chine, par Palafox. Paris, 1670, page 426.

re, quoique communément ils ne soient que de taille médiocre ; ils sont forts, vigoureux, fiers, ardens, légers & grands coureurs ; ils ont la corne du pied fort dure, mais trop étroite ; la tête fort légere, mais trop petite ; l'encolure longue & roide, les jambes trop hautes ; avec tous ces défauts ils peuvent passer pour de très bons chevaux, ils sont infatigables & courent d'une vîtesse extrême. Les Tartares vivent avec leurs chevaux à-peu-près comme les Arabes, ils les font monter dès l'âge de sept ou huit mois par de jeunes enfans, qui les promènent & les font courir à petites reprises ; ils les dressent ainsi peu-à-peu, & leur font souffrir de grandes diètes, mais ils ne les montent pour aller en course que quand ils ont six ou sept ans ; ils leur font supporter alors des fatigues incroyables (*p*), comme de marcher deux ou trois jours sans s'arrêter, d'en passer quatre ou cinq sans autre nourriture qu'une poignée d'herbe de huit heures en huit heures, & d'être en même-temps vingt-quatre heures sans boire, &c. Ces chevaux, qui paroissent, & qui en effet sont si robustes dans leur pays, dépérissent dès qu'on les transporte à la Chine & aux Indes, mais ils réussissent assez en Perse & en Turquie. Les petits Tartares ont

(*p*) Voyez Palafox, page 427 ; le Recueil des voyages du Nord. Rouen, 1716, tome III, page 156 ; Tavernier, tome I, page 472 & suiv. Histoire générale des voyages, tome VI, page 603, & tome VII, page 214.

aussi une race de petits chevaux dont ils font tant de cas, qu'ils ne se permettent jamais de les vendre à des étrangers : ces chevaux ont toutes les bonnes & mauvaises qualités de ceux de la grande Tartarie, ce qui prouve combien les mêmes mœurs & la même éducation donnent le même naturel & la même habitude à ces animaux. Il y a aussi en Circassie & en Mingrélie beaucoup de chevaux qui sont même plus beaux que les chevaux Tartares ; on trouve encore d'assez beaux chevaux en Ukraine, en Valachie, en Pologne & en Suède, mais nous n'avons pas d'observations particulieres de leurs qualités & de leurs défauts.

Maintenant, si l'on consulte les anciens sur la nature & les qualités des chevaux des différens pays, on trouvera (*q*) que les chevaux de la Grèce, & surtout ceux de la Thessalie & de l'Épire, avoient de la réputation, & étoient très bons pour la guerre ; que ceux de l'Achaïe étoient les plus grands que l'on connût ; que les plus beaux de tous étoient ceux d'Egypte où il y en avoit une très grande quantité, & où Salomon envoyoit en acheter à un très grand prix ; qu'en Ethiopie, les chevaux réussissoient mal à cause de la trop grande chaleur du climat ; que l'Arabie & l'Afrique fournissoient les chevaux les mieux faits, surtout les plus légers & les plus propres à la monture &

(*q*) Voyez Aldrovand. Hist. nat. de soliped. pages 48 --- 63.

à la courſe; que ceux d'Italie, & ſurtout de la Pouille, étoient auſſi très bons; qu'en Sicile, Capadoce, Syrie, Arménie, Médie & Perſe il y avoit d'excellens chevaux, & recommandables par leur vîteſſe & leur légèreté; que ceux de Sardaigne & de Corſe étoient petits, mais vifs & courageux; que ceux d'Eſpagne reſſembloient à ceux des Parthes, & étoient excellens pour la guerre; qu'il y avoit auſſi en Tranſilvanie & en Valachie des chevaux à tête légere, à grands crins pendans juſqu'à terre, & à queue touffue, qui étoient très prompts à la courſe; que les chevaux Danois étoient bien faits & bons ſauteurs; que ceux de Scandinavie étoient petits, mais bien moulés & fort agiles; que les chevaux de Flandre étoient forts; que les Gaulois fourniſſoient aux Romains de bons chevaux pour la monture & pour porter des fardeaux; que les chevaux des Germains étoient mal faits & ſi mauvais, qu'ils ne s'en ſervoient pas; que les Suiſſes en avoient beaucoup & de très bons pour la guerre; que les chevaux de Hongrie étoient auſſi fort bons; & enfin, que les chevaux des Indes étoient fort petits & très foibles.

Il réſulte de tous ces faits, que les chevaux Arabes ont été de tous temps & ſont encore les premiers chevaux du monde, tant pour la beauté que pour la bonté, que c'eſt d'eux que l'on tire, ſoit immédiatement, ſoit médiatement par le moyen des Barbes, les plus beaux chevaux qui ſoient en Europe, en Afrique & en Aſie; que le climat

de

de l'Arabie eſt peut-être le vrai climat des chevaux, & le meilleur de tous les climats, puiſqu'au lieu d'y croiſer les races par des races étrangeres, on a grand ſoin de les conſerver dans toute leur pureté; que ſi ce climat n'eſt pas par lui-même le meilleur climat pour les chevaux, les Arabes l'ont rendu tel par les ſoins particuliers qu'ils ont pris de tous les temps, d'ennoblir les races, en ne mettant enſemble que les individus les mieux faits & de la premiere qualité, que par cette attention ſuivie pendant des ſiècles, ils ont pu perfectionner l'eſpèce au-delà de ce que la Nature auroit fait dans le meilleur climat: on peut encore en conclure que les climats plus chauds que froids, & ſurtout les pays ſecs, ſont ceux qui conviennent le mieux à la nature de ces animaux; qu'en général les petits chevaux ſont meilleurs que les grands; que le ſoin leur eſt auſſi néceſſaire à tous que la nourriture; qu'avec de la familiarité & des careſſes on en tire beaucoup plus que par la force & les châtimens; que les chevaux des pays chauds ont les os, la corne, les muſcles plus durs que ceux de nos climats; que quoique la chaleur convienne mieux que le froid à ces animaux, cependant le chaud exceſſif ne leur convient pas; que le grand froid leur eſt contraire; qu'enfin leur habitude & leur naturel dépendent preſqu'en entier du climat, de la nourriture, des ſoins & de l'éducation.

En Perſe, en Arabie & dans pluſieurs autres lieux de l'Orient, on n'eſt pas dans l'uſage

de hongrer les chevaux, comme on le fait si généralement en Europe & à la Chine : cette opération leur ôte beaucoup de force, de courage, de fierté, &c. mais leur donne de la douceur, de la tranquillité, de la docilité; pour la faire, on leur attache les jambes avec des cordes, on les renverse sur le dos, on ouvre les bourses avec un bistouri, on en tire les testicules, on coupe les vaisseaux qui y aboutissent & les ligamens qui les soutiennent, & après les avoir enlevés on referme la plaie & on a soin de faire baigner le cheval deux fois par jour pendant quinze jours, ou de l'étuver souvent avec de l'eau fraîche, & de le nourrir pendant ce temps avec du son détrempé dans beaucoup d'eau, afin de le rafraîchir : cette opération se doit faire au printemps ou en automne, le grand chaud & le grand froid y étant également contraires. A l'égard de l'âge auquel on doit la faire, il y a des usages différens ; dans certaines provinces on hongre les chevaux dès l'âge d'un an ou dix-huit mois, aussi-tôt que les testicules sont bien apparens au dehors, mais l'usage le plus général & le mieux fondé est de ne les hongrer qu'à deux & même à trois ans, parce qu'en les hongrant tard ils conservent un peu plus des qualités attachées au sexe masculin. Pline (*r*) dit que les dents de lait ne tombent point à un cheval qu'on fait hongre

---

[*r*] Voyez Plin. Hist. nat. in-8°. Paris, 1685, tome II, parag. *LXXIV*, page 558.

avant qu'elles ſoient tombées : j'ai été à portée de vérifier ce fait, & il ne s'eſt pas trouvé vrai ; les dents de lait tombent également aux jeunes chevaux hongres & aux jeunes chevaux entiers ; & il eſt probable que les anciens n'ont haſardé ce fait que parce qu'ils l'ont cru fondé ſur l'analogie de la chûte des cornes du cerf, du chevreuil, &c. qui en effet ne tombent point lorſque l'animal a été coupé. Au reſte un cheval hongre n'a plus la puiſſance d'engendrer, mais il peut encore s'accoupler, & l'on en a vu des exemples.

Les chevaux de quelque poil qu'ils ſoient, muent comme preſque tous les autres animaux couverts de poil, & cette mue ſe fait une fois l'an, ordinairement au printemps, & quelquefois en automne ; ils ſont alors plus foibles que dans les autres temps, il faut les ménager, les ſoigner davantage & les nourrir un peu plus largement. Il y a auſſi des chevaux qui muent de corne, cela arrive ſurtout à ceux qui ont été élevés dans des pays humides & marécageux, comme en Hollande.

Les chevaux hongres & les jumens henniſſent moins fréquemment que les chevaux entiers. Ils ont auſſi la voix moins pleine & moins grave : on peut diſtinguer dans tous cinq ſortes (*s*) de henniſſemens différens relatifs à différentes paſſions ; le henniſſement d'allé-

(*s*) *Vide Cardan. de rerum varietate, lib. VIII, cap.* 32.

greſſe, dans lequel la voix ſe fait entendre aſſez longuement, monte & finit à des ſons plus aigus; le cheval rue en même temps, mais légérement, & ne cherche point à frapper; le henniſſement du deſir ſoit d'amour ſoit d'attachement, dans lequel le cheval ne rue point, & la voix ſe fait entendre longuement & finit par des ſons plus graves; le henniſſement de la colere, pendant lequel le cheval rue & frappe dangereuſement, eſt très court & aigu; celui de la crainte, pendant lequel il rue auſſi, n'eſt guere plus long que celui de la colere, la voix eſt grave, rauque, & ſemble ſortir en entier des naſeaux; ce henniſſement eſt aſſez ſemblable au rugiſſement d'un lion: celui de la douleur eſt moins un henniſſement qu'un gémiſſement ou ronflement d'oppreſſion qui ſe fait à voix grave & ſuit les alternatives de la reſpiration. Au reſte, on a remarqué que les chevaux qui henniſſent le plus ſouvent, ſurtout d'allégreſſe & de deſir, ſont les meilleurs & les plus généreux; les chevaux entiers ont auſſi la voix plus forte que les hongres & les jumens; dès la naiſſance le mâle a la voix plus forte que la femelle; à deux ans ou deux ans & demi, c'eſt-à-dire, à l'âge de puberté la voix des mâles & des femelles devient plus forte & plus grave, comme dans l'homme & dans la plupart des autres animaux. Lorſque le cheval eſt paſſionné d'amour, de deſir, d'appétit, il montre les dents & ſemble rire, il les montre auſſi dans la colere & lorſqu'il veut mordre; il tire quelquefois la langue pour lé-

cher, maîs moins fréquemment que le bœuf qui lèche beaucoup plus que le cheval, & qui cependant eſt moins ſenſible aux careſſes : le cheval ſe ſouvient auſſi beaucoup plus long-temps des mauvais traitemens, & il ſe rebute auſſi plus aiſément que le bœuf; ſon naturel ardent & courageux lui fait donner d'abord tout ce qu'il poſſède de forces, & lorſqu'il ſent qu'on exige encore davantage, il s'indigne & refuſe; au lieu que le bœuf qui de ſa nature eſt lent & pareſſeux, s'excède & ſe rebute moins aiſément.

Le cheval dort beaucoup moins que l'homme; lorſqu'il ſe porte bien il ne demeure guere que deux ou trois heures de ſuite couché, il ſe releve enſuite pour manger; & lorſqu'il a été trop fatigué, il ſe couche une ſeconde fois après avoir mangé, mais en tout il ne dort guere que trois ou quatre heures en vingt-quatre; il y a même des chevaux qui ne ſe couchent jamais & qui dorment toujours debout; ceux qui ſe couchent, dorment auſſi quelquefois ſur leurs pieds : on a remarqué que les hongres dorment plus ſouvent & plus long-temps que les chevaux entiers.

Les quadrupèdes ne boivent pas tous de la même maniere, quoique tous ſoient également obligés d'aller chercher avec la tête la liqueur qu'ils ne peuvent ſaiſir autrement, à l'exception du ſinge, du maki & de quelques autres qui ont des mains, & qui par conſéquent peuvent boire comme l'homme, lorſqu'on leur donne un vaſe qu'ils peuvent tenir; car ils le portent à leur bouche, l'in-

clinent, versent la liqueur, & l'avalent par le simple mouvement de la déglutition : l'homme boit ordinairement de cette maniere, parce que c'est en effet la plus commode ; mais il peut encore boire de plusieurs autres façons, en approchant les lèvres & les contractant pour aspirer la liqueur ou bien en y enfonçant le nez & la bouche assez profondément pour que la langue en soit environnée & n'ait d'autre mouvement à faire que celui qui est nécessaire pour la deglutition, ou encore en mordant, pour ainsi dire, la liqueur avec les lèvres, ou enfin, quoique plus difficilement, en tirant la langue, l'élargissant, & formant une espèce de petit godet qui rapporte un peu d'eau dans la bouche : la plupart des quadrupèdes pourroient aussi chacun boire de plusieurs manieres ; mais ils font comme nous, ils choisissent celle qui leur est la plus commode, & la suivent constamment. Le chien, dont la gueule est fort ouverte & la langue longue & mince, boit en lapant, c'est-à-dire, en léchant la liqueur, & formant avec la langue un gòdet qui se remplit à chaque fois & rapporte une assez grande quantité de liqueur, il préfère cette façon à celle de se mouiller le nez : le cheval, au contraire, qui a la bouche plus petite & la langue trop épaisse & trop courte pour former un grand godet, & qui d'ailleurs boit encore plus avidement qu'il ne mange, enfonce la bouche & le nez brusquement & profondément dans l'eau qu'il avale abondamment par le simple mouvement de la déglutition ; mais

cela même le force à boire tout d'une haleine, au lieu que le chien respire à son aise pendant qu'il boit : aussi doit-on laisser aux chevaux la liberté de boire à plusieurs reprises, surtout après une course, lorsque le mouvement de la respiration est court & pressé : on ne doit pas non plus leur laisser boire de l'eau trop froide, parce qu'indépendamment des coliques que l'au froide cause souvent, il leur arrive aussi, par la nécessité où ils sont d'y tremper les naseaux, qu'ils se refroidissent le nez s'enrhument, & prennent peut-être les germes de cette maladie à laquelle on a donné le nom de *morve*, la plus formidable de toutes pour cette espèce d'animaux : car on sait depuis peu que le siège de la morve est dans la membrane pituitaire (*t*); que c'est par conséquent un vrai rhume qui à la longue cause une inflammation dans cette membrane ; & d'un autre côté les voyageurs qui rapportent dans un assez grand détail les maladies des chevaux dans les pays chauds, comme l'Arabie, la Perse, la Barbarie, ne disent pas que la morve y soit aussi fréquente que dans les climats froids ; ainsi je crois être fondé à conjecturer que l'une des causes de cette maladie, est la froideur de l'eau, parce que ces animaux sont obligés d'y enfoncer & d'y

(*t*) M. de la Fosse, maréchal du Roi, a le premier démontré que le siège de la morve est dans la membrane pituitaire, & il a essayé de guérir des chevaux en les trépanant.

tenir le nez & les naseaux pendant un temps considérable, ce que l'on préviendroit en ne leur donnant jamais d'eau froide, & en leur essuyant toujours les naseaux après qu'ils ont bu. Les ânes qui craignent le froid beaucoup plus que les chevaux, & qui leur ressemblent si fort par la structure intérieure, ne sont pas cependant si sujets à la morve, ce qui ne vient peut-être que de ce qu'ils boivent différemment des chevaux; car au lieu d'enfoncer profondément la bouche & le nez dans l'eau, ils ne font presque que l'atteindre des lèvres.

Je ne parlerai pas des autres maladies des chevaux, ce seroit trop étendre l'Histoire Naturelle que de joindre à l'histoire d'un animal celle de ses maladies : cependant je ne puis terminer l'histoire du cheval sans marquer quelques regrets de ce que la santé de cet animal utile & précieux a été jusqu'à présent abandonnée aux soins & à la pratique souvent aveugles de gens sans connoissance & sans lettres. La médecine que les anciens ont appellée *Médecine vétérinaire*, n'est presque connue que de nom : je suis persuadé que si quelque Médecin tournoit ses vues de ce côté-là, & faisoit de cette étude son principal objet, il en seroit bientôt dédommagé par d'amples succès; que non-seulement il s'enrichiroit, mais même qu'au lieu de se dégrader il s'illustreroit beaucoup, & cette médecine ne seroit pas si conjecturale & si difficile que l'autre : la nourriture, les mœurs, l'influence du sentiment,

timent, toutes les causes, en un mot, étant plus simples dans l'animal que dans l'homme, les maladies doivent aussi être moins compliquées, & par conséquent plus faciles à juger & à traiter avec succès; sans compter la liberté qu'on auroit toute entiere de faire des expériences, de tenter de nouveaux remèdes, & de pouvoir arriver sans crainte & sans reproche à une grande étendue de connoissances en ce genre, dont on pourroit même par analogie tirer des inductions utiles à l'art de guérir les hommes.



L'ÂNE.

Voyez planche I, fig. 2 de ce Volume.

A CONSIDÉRER cet animal, même avec des yeux attentifs & dans un assez grand détail, il paroît n'être qu'un cheval dégénéré : la parfaite similitude de conformation dans le cerveau, les poumons, l'estomac, le conduit intestinal, le cœur, le foie, les autres viscères, & la grande ressemblance du corps, des jambes, des pieds & du squelette en entier, semblent fonder cette opinion ; l'on pourroit attribuer les légeres différences qui se trouvent entre ces deux animaux, à l'influence très ancienne du climat, de la nourriture, & à la succession fortuite de plusieurs générations de petits chevaux sauvages à demi dégénérés, qui peu-à-peu auroient encore dégénéré davantage, se seroient ensuite dégradés autant qu'il est possible, & auroient à la fin produit à nos yeux une espèce nouvelle & constante ou plutôt une succession d'individus semblables, tous constamment viciés de la même façon, & assez differens des chevaux pour pouvoir être regardés comme formant une autre espèce. Ce qui paroît favoriser cette idée, c'est que les chevaux varient beaucoup plus que les

ânes par la couleur de leur poil, qu'ils ſont par conſéquent plus anciennement domeſtiques, puiſque tous les animaux domeſtiques varient par la couleur beaucoup plus que les animaux ſauvages de la même eſpèce; que la plupart des chevaux ſauvages dont parlent les voyageurs, ſont de petite taille, & ont, comme les ânes, le poil gris, la queue nue, hériſſée à l'extrémité, & qu'il y a des chevaux ſauvages, & même des chevaux domeſtiques qui ont la raie noire ſur le dos, & d'autres caracteres qui les rapprochent encore des ânes ſauvages & domeſtiques. D'autre côté, ſi l'on conſidere les différences du tempérament, du naturel, des mœurs, du réſultat, en un mot, de l'organiſation de ces deux animaux, & ſurtout l'impoſſibilité de les mêler pour en faire une eſpèce commune ou même une eſpèce intermédiaire qui puiſſe ſe renouveller, on paroît encore mieux fondé à croire que ces deux animaux ſont chacun d'une eſpèce auſſi ancienne l'une que l'autre & originairement auſſi eſſentiellement différentes qu'elles le ſont aujourd'hui, d'autant plus que l'âne ne laiſſe pas de différer matériellement du cheval par la petiſſe de la taille, la groſſeur de la tête, la longueur des oreilles, la dureté de la peau, la nudité de la queue, la forme de la croupe, & auſſi par les dimenſions des parties qui en ſont voiſines, par la voix, l'appétit, la maniere de boire, &c. L'âne & le cheval viennent-ils donc originairement de la même ſouche? ſont-ils, comme le diſent les nomenclateurs

(*a*), de la même *famille*? ou ne sont-ils pas, & n'ont-ils pas toujours été des animaux différens?

Cette question, dont les Physiciens sentiront bien la généralité, la difficulté, les conséquences, & que nous avons cru devoir ttaiter dans cet article parce qu'elle se présente pour la premiere fois, tient à la production des êtres de plus près qu'aucune autre, & demande, pour être éclaircie, que nous considérions la Nature sous un nouveau point de vue. Si dans l'immense variété que nous présentent tous les êtres animés qui peuplent l'Univers, nous choisissons un animal, ou même le corps de l'homme pour servir de base à nos connoissances, & y rapporter, par la voie de la comparaison, les autres êtres organisés, nous trouverons que, quoique tous ces êtres existent solitairement & que tous varient par des différences graduées à l'infini, il existe en même temps un dessein primitif & général qu'on peut suivre très loin, & dont les dégradations sont bien plus lentes que celles des figures & des autres rapports apparens; car sans parler des organes de la digestion, de la circulation & de la génération, qui appartiennent à tous les animaux, & sans lesquels l'animal cesseroit d'être animal & ne pourroit ni subsister ni se reproduire, il y a dans les parties mêmes qui contribuent le plus à la variété de la forme extérieure,

(*a*) *Equus caudâ undique setosâ*, le cheval. *Equus caudâ extremo setosâ*, l'âne. *Linnæi systema naturæ* Class. I, ord. 4.

une prodigieuſe reſſemblance qui nous rappelle néceſſairement l'idée d'un premier deſſein, ſur lequel tout ſemble avoir été conçu : le corps du cheval, par exemple, qui du premier coup-d'œil paroît ſi différent du corps de l'homme lorſqu'on vient à la comparer en détail & partie par partie, au lieu de ſurprendre par la différence, n'étonne plus que par la reſſemblance ſinguliere & preſque complète qu'on y trouve : en effet, prenez le ſquelette de l'homme, inclinez les os du baſſin, raccourciſſez les os des cuiſſes, des jambes & de bras, alongez ceux des pieds & des mains, ſoudez enſemble les phalanges, alongez les mâchoires en raccourciſſant l'os frontal, & enfin alongez auſſi l'épine du dos, ce ſquelette ceſſera de repréſenter la dépouille d'un homme, & ſera le ſquelette d'un cheval, car on peut aiſément ſuppoſer qu'en alongeant l'épine du dos & les mâchoires, on augmente en même temps le nombre des vertèbres, des côtes & des dents ; & ce n'eſt en effet que par le nombre de ces os, qu'on peut regarder comme acceſſoires, & par l'alongement, le raccourciſſement ou la jonction des autres, que la charpente du corps de cet animal diffère de la charpente du corps humain. On vient de voir dans la deſcription du cheval ces faits trop bien établis pour pouvoir en douter ; mais, pour ſuivre ces rapports encore plus loin, que l'on conſidere ſéparément quelques parties eſſentielles à la forme, les côtes, par exemple, on les trouvera dans tous les quadrupèdes, dans

les oiseaux, dans les poissons, & on en suivra les vestiges jusques dans la tortue, où elles paroissent encore dessinées par les sillons qui sont sous son écaille; que l'on considere, comme l'a remarqué M. Daubenton, que le pied d'un cheval, en apparence si différent de la main de l'homme, est cependant composé des mêmes os, & que nous avons à l'extrémité de chacun de nos doigts, le même osselet en fer-à-cheval qui termine le pied de cet animal; & l'on jugera si cette ressemblance cachée n'est pas plus merveilleuse que les différences apparentes, si cette conformité constante & ce dessein suivi de l'homme aux quadrupèdes, des quadrupèdes aux cétacés, des cétacés aux oiseaux, des oiseaux aux reptiles, des reptiles aux poissons, &c. dans lesquels les parties essentielles, comme le cœur, les intestins, l'épine du dos, les sens, &c. se trouvent toujours, ne semblent pas indiquer qu'en créant les animaux, l'Etre suprême n'a voulu employer qu'une idée, & la varier en même temps de toutes les manieres possibles, afin que l'homme pût admirer également & la magnificence de l'exécution, & la simplicité du dessein.

Dans ce point de vue, non-seulement l'âne & le cheval, mais même l'homme, le singe, les quadrupèdes & tous les animaux, pourroient être regardés comme ne faisant que la même *famille*; mais en doit-on conclure que dans cette grande & nombreuse *famille*, que Dieu seul a conçue & tirée du néant, il y ait d'autres petites familles pro-

jetées par la Nature & produites par le temps, dont les unes ne feroient compofées que de deux individus, comme le cheval & l'âne; d'autres, de plufieurs individus, comme celle de la belette, de la martre, du furet, de la fouine, &c. & de même que dans les végétaux il y ait des *familles* de dix, vingt & trente, &c. plantes ? Si ces *familles* exiftoient en effet, elles n'auroient pu fe former que par le mélange, la variation fucceffive, & la dégénération des efpèces originaires; & fi l'on admet une fois qu'il y ait des *familles* dans les plantes & dans les animaux, que l'âne foit de la *famille* du cheval, & qu'il n'en diffère que parce qu'il a dégénéré, on pourra dire également que le finge eft de la famille de l'homme, que c'eft un homme dégénéré, que l'homme & le finge ont eu une origine commune comme le cheval & l'âne, que chaque *famille*, tant dans les animaux que dans les végétaux, n'a eu qu'une feule fouche; & même que tous les animaux font venus d'un feul animal, qui, dans la fucceffion des temps, a produit, en fe perfectionnant & en dégénérant, toutes les races des autres animaux.

Les Naturaliftes qui établiffent fi légérement des familles dans les animaux & dans les végétaux, ne paroiffent pas avoir affez fenti toute l'étendue de ces conféquences qui réduiroient le produit immédiat de la création à un nombre d'individus auffi petit que l'on voudroit: car s'il étoit une fois prouvé qu'on pût établir ces familles avec raifon, s'il étoit acquis que dans les ani-

maux, & même dans les végétaux, il y eût, je ne dis pas plusieurs espèces, mais une seule qui eût été produite par la dégénération d'une autre espèce; s'il étoit vrai que l'âne ne fût qu'un cheval dégénéré, il n'y auroit plus de bornes à la puissance de la Nature, & l'on n'auroit pas tort de supposer que d'un seul être elle a su tirer, avec le temps, tous les autres êtres organisés.

Mais non, il est certain par la révélation, que tous les animaux ont également participé à la grace de la création, que les deux premiers de chaque espèce & de toutes les espèces, sont sortis tout formés des mains du Créateur, & l'on doit croire qu'ils étoient tels alors à-peu-près qu'ils nous sont aujourd'hui représentés par leurs descendans : d'ailleurs, depuis qu'on a observé la Nature, depuis le temps d'Aristote jusqu'au nôtre, l'on n'a pas vu paroître d'espèce nouvelle, malgré le mouvement rapide qui entraîne, amoncelle ou dissipe les parties de la matiere, malgré le nombre infini de combinaisons qui ont dû se faire pendant ces vingt siècles, malgré les accouplemens fortuits ou forcés des animaux d'espèces éloignées ou voisines, dont il n'a jamais résulté que des individus viciés & stériles, & qui n'ont pu faire souche pour de nouvelles générations. La ressemblance, tant extérieure qu'intérieure, fût-elle dans quelques animaux encore plus grande qu'elle ne l'est dans le cheval & dans l'âne, ne doit donc pas nous porter à confondre ces animaux dans la même *famille*, non plus qu'à leur donner une

commune origine ; car s'ils venoient de la même ſouche, s'ils étoient en effet de la même famille, on pourroit les rapprocher, les allier de nouveau, & défaire avec le temps ce que le temps auroit fait.

Il faut de plus conſidérer que, quoique la marche de la Nature ſe faſſe par nuances & par degrés ſouvent imperceptibles, les intervalles de ces degrés ou de ces nuances ne ſont pas tous égaux à beaucoup près ; que plus les eſpèces ſont élevées, moins elles ſont nombreuſes, & plus les intervalles des nuances qui les ſéparent y ſont grands ; que les petites eſpèces, au contraire ſont très nombreuſes, & en même temps plus voiſines les unes des autres ; en ſorte qu'on eſt d'autant plus tenté de les confondre enſemble dans une même *famille*, qu'elles nous embarraſſent & nous fatiguent davantage par leur multitude & par leurs petites différences, dont nous ſommes obligés de nous charger la mémoire : mais il ne faut pas oublier que ces *familles* ſont notre ouvrage, que nous ne les avons faites que pour le ſoulagement de notre eſprit, que s'il ne peut comprendre la ſuite réelle de tous les êtres, c'eſt notre faute, & non pas celle de la Nature qui ne connoît point ces prétendues *familles*, & ne contient en effet que des individus.

Un individu eſt un être à part, iſolé, détaché, & qui n'a rien de commun avec les autres êtres, ſinon qu'il leur reſſemble ou bien qu'il en diffère : tous les individus ſemblables qui exiſtent ſur la ſurface de la terre,

ſont regardés comme compoſant l'eſpèce de ces individus; cependant ce n'eſt ni le nombre ni la collection des individus ſemblables qui fait l'eſpèce, c'eſt la ſucceſſion conſtante & le renouvellement non-interrompu de ces individus qui la conſtituent; car un être qui dureroit toujours ne feroit pas une eſpèce, non plus qu'un million d'êtres ſemblables qui dureroient auſſi toujours: l'eſpèce eſt donc un mot abſtrait & général, dont la choſe n'exiſte qu'en conſidérant la Nature dans la ſucceſſion des temps, & dans la deſtruction conſtante & le renouvellement tout auſſi conſtant des êtres: c'eſt en comparant la nature d'aujourd'hui à celle des autres temps, & les individus actuels aux individus paſſés, que nous avons pris une idée nette de ce que l'on appelle *eſpèce*; & la comparaiſon du nombre ou de la reſſemblance des individus, n'eſt qu'une idée acceſſoire & ſouvent indépendante de la premiere; car l'âne reſſemble au cheval plus que le barbet au levrier, & cependant le barbet & le levrier ne font qu'une même eſpèce, puiſqu'ils produiſent enſemble des individus qui peuvent eux-mêmes en produire d'autres; au lieu que le cheval & l'âne ſont certainement de différentes eſpèces, puiſqu'ils ne produiſent enſemble que des individus viciés & inféconds.

C'eſt donc dans la diverſité caractériſtique des eſpèces que les intervalles des nuances de la Nature ſont le plus ſenſibles & le mieux marqués; on pourroit même dire que ces intervalles entre les eſpèces, ſont les

plus égaux & les moins variables de tous, puiſqu'on peut toujours tirer une ligne de ſéparation entre deux eſpèces, c'eſt-à-dire, entre deux ſucceſſions d'individus qui ſe reproduiſent & ne peuvent ſe mêler, comme l'on peut auſſi réunir en une ſeule eſpèce deux ſucceſſions d'individus qui ſe reproduiſent en ſe mêlant : ce point eſt le plus fixe que nous ayons en Hiſtoire Naturelle, toutes les autres reſſemblances & toutes les autres différences que l'on pourroit ſaiſir dans la comparaiſon des êtres, ne ſeroient ni ſi conſtantes, ni ſi réelles, ni ſi certaines; ces intervalles ſeront auſſi les ſeules lignes de ſéparation que l'on trouvera dans notre ouvrage, nous ne diviſerons pas les êtres autrement qu'ils le ſont en effet ; chaque eſpéce, chaque ſucceſſion d'individus qui ſe reproduiſent & ne peuvent ſe mêler, ſera conſidérée à part & traitée ſéparément, & nous ne nous ſervirons des *familles*, des genres, des ordres & des claſſes pas plus que ne s'en ſert la Nature.

L'eſpèce n'étant donc autre choſe qu'une ſucceſſion conſtante d'individus ſemblables & qui ſe reproduiſent, il eſt clair que cette dénomination ne doit s'étendre qu'aux animaux & aux végétaux, & que c'eſt par un abus des termes ou des idées que les nomenclateurs l'ont employée pour déſigner les différentes ſortes de minéraux : on ne doit donc pas regarder le fer comme une eſpèce, & le plomb comme une autre eſpèce, mais ſeulement comme deux métaux différens; & l'on verra dans notre diſcours ſur les miné-

raux, que les lignes de séparation que nous employerons dans la division des matieres minérales, seront bien différentes de celles que nous employons pour les animaux & pour les végétaux.

Mais pour en revenir à la dégénération des êtres, & particuliérement à celle des animaux, observons & examinons encore de plus près les mouvemens de la nature dans les variétés qu'elle nous offre; & comme l'espèce humaine nous est la mieux connue, voyons jusqu'où s'étendent ces mouvemens de variation. Les hommes diffèrent du blanc au noir par la couleur, du double au simple par la hauteur de la taille, la grosseur, la légéreté, la force, &c. & du tout au rien pour l'esprit; mais cette derniere qualité n'appartenant point à la matiere, ne doit point être ici considérée: les autres sont les variations ordinaires de la nature qui viennent de l'influence du climat & de la nourriture; mais ces différences de couleur & de dimension dans la taille n'empêchent pas que le Nègre & le Blanc, le Lappon & le Patagon, le géant & le nain, ne produisent ensemble des individus qui peuvent eux-mêmes se reproduire, & que par conséquent ces hommes si différens en apparence, ne soient tous d'une seule & même espèce, puisque cette reproduction constante est ce qui constitue l'espèce. Aprés ces variations générales, il y en a d'autres qui sont plus particulieres & qui ne laissent pas de se perpétuer, comme les énormes jambes des hom-

mes qu'on appelle *de la race de St. Thomas* (*b*) *dans l'isle de Ceylan*, les yeux rouges & les cheveux blancs des Dariens & des Chacrelas; les six doigts (*c*) aux mains & aux pieds dans certaines familles, &c. ces variétés singulieres sont des défauts ou des excès accidentels qui, s'étant d'abord trouvés dans quelques individus, se sont ensuite propagés de race en race, comme les autres vices & maladies héréditaires; mais ces différences, quoique constantes, ne doivent être regardées que comme des variétés individuelles qui ne séparent pas ces individus de leur espèce, puisque les races extraordinaires de ces hommes à grosses jambes ou à six doigts peuvent se mêler avec la race ordinaire, & produire des individus qui se reproduisent eux-mêmes. On doit dire la même chose de toutes les autres difformités ou monstruosités qui se communiquent des peres & meres aux enfans: voilà jusqu'où s'étendent les erreurs de la Nature, voilà les plus grandes limites de ses variétés dans l'homme; & s'il y a des individus qui dégénerent encore davantage, ces individus ne reproduisant rien, n'altèrent ni la constance ni l'unité de l'espèce: ainsi, il n'y a dans l'homme qu'une

(*b*) Voyez le cinquième volume de cette Histoire naturelle, article, *Variétés dans l'espèce hnmaine.*

(*c*) Voyez cette observation curieuse dans les lettres de M. de Maupertuis, où vous trouverez aussi plusieurs idées philosophiques très élevées sur la génération & sur différens autres sujets,

ſeule & même eſpèce; & quoique cette eſpèce ſoit peut-être la plus nombreuſe & la plus abondante en individus, & en même temps la plus inconſéquente & la plus irréguliere dans toutes ſes actions, on ne voit pas que cette prodigieuſe diverſité de mouvemens, de nourriture, de climat, & de tant d'autres combinaiſons que l'on peut ſuppoſer, ait produit des êtres aſſez différens des autres pour faire de nouvelles ſouches, & en même temps aſſez ſemblables à nous pour ne pouvoir nier de leur avoir appartenu.

Si le Nègre & le Blanc ne pouvoient produire enſemble, ſi même leur production demeuroit inféconde, ſi le Mulâtre étoit un vrai mulet, il y auroit alors deux eſpèces bien diſtinctes; le Nègre ſeroit à l'homme ce que l'âne eſt au cheval, ou plutôt, ſi le Blanc étoit homme, le Nègre ne ſeroit plus un homme, ce ſeroit un animal à part, comme le ſinge, & nous ſerions en droit de penſer que le Blanc & le Nègre n'auroient point eu une origine commune; mais cette ſuppoſition même eſt démentie par le fait; & puiſque tous les hommes peuvent communiquer & produire enſemble, tous les hommes viennent de la même ſouche & ſont de la même famille.

Que deux individus ne puiſſent produire enſemble, il ne faut pour cela que quelques légeres diſconvenances dans le tempérament, ou quelque défaut accidentel dans les organes de la génération de l'un ou de l'autre de ces deux individus; que deux individus

de différentes eſpèces, & que l'on joint enſemble, produiſent d'autres individus qui ne reſſemblant ni à l'un ni à l'autre, ne reſſemblent à rien de fixe, & ne peuvent par conſéquent rien produire de ſemblable à eux, il ne faut pour cela qu'un certain degré de convenance entre la forme du corps & les organes de la génération de ces animaux différens; mais quel nombre immenſe & peut-être infini de combinaiſons ne faudroit-il pas pour pouvoir ſeulement ſuppoſer que deux animaux, mâle & femelle, d'une certaine eſpèce, ont non-ſeulement aſſez dégénéré pour n'être plus de cette eſpèce, c'eſt-à-dire, pour ne pouvoir plus produire avec ceux auxquels ils étoient ſemblables, mais encore dégénéré tous deux préciſément au même point, & à ce point néceſſaire pour ne pouvoir produire qu'enſemble! & enſuite quelle autre prodigieuſe immenſité de combinaiſons ne faudroit-il pas encore pour que cette nouvelle production de ces deux animaux dégénérés ſuivît exactement les mêmes loix qui s'obſervent dans la production des animaux parfaits! car un animal dégénéré eſt lui-même une production viciée; & comment ſe pourroit-il qu'une origine viciée, qu'une dépravation, une négation, pût faire ſouche, & non-ſeulement produire une ſucceſſion d'êtres conſtans, mais même les produire de la même façon & ſuivant les mêmes loix que ſe reproduiſent en effet les animaux dont l'origine eſt pure?

Quoiqu'on ne puiſſe donc pas démontrer que la production d'une eſpèce par la dégé-

nération, ſoit une choſe impoſſible à la Nature, le nombre des probabilités contraires eſt ſi énorme, que philoſophiquement même on n'en peut guere douter; car ſi quelque eſpèce a été produite par la dégénération d'une autre, ſi l'eſpèce de l'âne vient de l'eſpèce du cheval, cela n'a pu ſe faire que ſucceſſivement & par nuances; il y auroit eu entre le cheval & l'âne un grand nombre d'animaux intermédiaires, dont les premiers ſe ſeroient peu-à-peu éloignés de la nature du cheval, & les derniers ſe ſeroient approchés peu-à-peu de celle de l'âne; & pourquoi ne verrions-nous pas aujourd'hui les repréſentans, les deſcendans de ces eſpèces intermédiaires? pourquoi n'en eſt-il demeuré que les deux extrêmes?

L'âne eſt donc un âne, & n'eſt point un cheval dégénéré, un cheval à queue nue; il n'eſt ni étranger, ni intrus, ni bâtard; il a, comme tous les autres animaux, ſa famille, ſon eſpèce, & ſon rang; ſon ſang eſt pur; & quoique ſa nobleſſe ſoit moins illuſtre, elle eſt toute auſſi bonne, toute auſſi ancienne que celle du cheval; pourquoi donc tant de mépris pour cet animal, ſi bon, ſi patient, ſi ſobre, ſi utile? Les hommes mépriſeroient-ils juſque dans les animaux, ceux qui les ſervent trop bien & à trop peu de frais? On donne au cheval de l'éducation, on le ſoigne, on l'inſtruit, on l'exerce, tandis que l'âne, abandonné à la groſſiéreté du dernier des valets, ou à la malice des enfans, bien loin d'acquérir, ne peut que perdre par ſon éducation; & s'il n'avoit pas un grand fonds

de

de bonnes qualités, il les perdroit en effet par la maniere dont on le traite : il eſt le jouet, le plaſtron, le bardeau des ruſtres qui le conduiſent le bâton à la main, qui le frappent, le ſurchargent, l'excèdent ſans précautions, ſans ménagement. On ne fait pas attention que l'âne ſeroit par lui-même, & pour nous, le premier, le plus beau, le mieux fait, le plus diſtingué des animaux, ſi dans le monde il n'y avoit point de cheval; il eſt le ſecond au lieu d'être le premier, & par cela ſeul il ſemble n'être plus rien : c'eſt la comparaiſon qui le dégrade; on le regarde, on le juge, non pas en lui-même, mais relativement au cheval; on oublie qu'il eſt âne, qu'il a toutes les qualités de ſa nature, tous les dons attachés à ſon eſpèce; & on ne penſe qu'à la figure & aux qualités du cheval, qui lui manquent, & qu'il ne doit pas avoir.

Il eſt de ſon naturel auſſi humble, auſſi patient, auſſi tranquille, que le cheval eſt fier, ardent, impétueux; il ſouffre avec conſtance, & peut-être avec courage, les châtimens & les coups; il eſt ſobre, & ſur la quantité, & ſur la qualité de la nourriture; il ſe contente des herbes les plus dures & les plus déſagréables, que le cheval & les autres animaux lui laiſſent & dédaignent; il eſt fort délicat ſur l'eau, il ne veut boire que de la plus claire & aux ruiſſeaux qui lui ſont connus : il boit auſſi ſobrement qu'il mange, & n'enfonce point du tout ſon nez dans l'eau par la peur que lui fait, dit-on, l'ombre de

ses oreilles (*d*) : comme l'on ne prend pas la peine de l'étriller, il se roule souvent sur le gazon, sur les chardons, sur la fougere, & sans se soucier beaucoup de ce qu'on lui fait porter, il se couche pour se rouler toutes les fois qu'il le peut, & semble par-là reprocher à son maître le peu de soin qu'on prend de lui ; car il ne se vautre pas comme le cheval dans la fange & dans l'eau, il craint même de se mouiller les pieds, & se détourne pour éviter la boue ; aussi a-t-il la jambe plus sèche & plus nette que le cheval ; il est susceptible d'éducation, & l'on en a vu d'assez bien dressés (*e*) pour faire curiosité de spectacle.

Dans la premiere jeunesse il est gai, & même assez joli, il a de la légéreté & de la gentillesse ; mais il la perd bientôt, soit par l'âge, soit par les mauvais traitemens, & il devient lent, indocile & têtu ; il n'est ardent que pour le plaisir, ou plutôt il en est furieux au point que rien ne peut le retenir, & que l'on en a vu s'excéder & mourir quelques instans après ; & comme il aime avec une espèce de fureur, il a aussi pour sa progéniture le plus fort attachement. Pline nous assure que lorsqu'on sépare la mere de son petit, elle passe à travers les flammes pour aller le rejoindre ; il s'attache aussi à son maître, quoiqu'il en soit ordinairement

(*d*) Voyez *Cardan, de subtilitate, lib. X.*

(*e*) *Vide Aldrovand. de quadrupedib. soliped.* lib. I, page 308.

maltraité, il le ſent de loin & le diſtingue de tous les autres hommes; il reconnoît auſſi les lieux qu'il a coutume d'habiter, les chemins qu'il a fréquentés; il a les yeux bons, l'odorat admirable, ſurtout pour les corpuſcules de l'âneſſe, l'oreille excellente, ce qui a encore contribué à le faire mettre au nombre des animaux timides, qui ont tous, à ce qu'on prétend, l'ouïe très fine & les oreilles longues; lorſqu'on le ſurcharge, il le marque en inclinant la tête & baiſſant les oreilles; lorſqu'on le tourmente trop, il ouvre la bouche & retire les lèvres d'une maniere très déſagréable, ce qui lui donne l'air moqueur & dériſoire; ſi on lui couvre les yeux, il reſte immobile; & lorſqu'il eſt couché ſur le côté, ſi on lui place la tête de maniere que l'œil ſoit appuyé ſur la terre, & qu'on couvre l'autre œil avec une pierre ou un morceau de bois, il reſtera dans cette ſituation ſans faire aucun mouvement & ſans ſe ſecouer pour ſe relever : il marche, il trotte & il galoppe comme le cheval, mais tous ces mouvemens ſont petits & beaucoup plus lents; quoiqu'il puiſſe d'abord courir avec aſſez de vîteſſe, il ne peut fournir qu'une petite carriere, pendant un petit eſpace de temps; & quelque allure qu'il prenne, ſi on le preſſe il eſt bientôt rendu.

Le cheval hennit & l'âne brait, ce qui ſe fait par un grand cri très long, très déſagréable, & diſcordant par diſſonances alternatives de l'aigu au grave & du grave à l'aigu; ordinairement il ne crie que lorſqu'il eſt preſſé d'amour ou d'appétit; l'âneſſe a la

voix plus claire & plus perçante; l'âne qu'on fait hongre ne brait qu'à basse voix ; & quoiqu'il paroisse faire autant d'efforts & les mêmes mouvemens de la gorge, son cri ne se fait pas entendre de loin.

De tous les animaux couverts de poil, l'âne est celui qui est le moins sujet à la vermine; jamais il n'a de poux, ce qui vient apparemment de la dureté & de la sécheresse de sa peau qui est en effet plus dure que celle de la plupart des autres quadrupèdes ; & c'est par la même raison qu'il est bien moins sensible que le cheval au fouet & à la piqûre des mouches.

A deux ans & demi les premieres dents incisives du milieu tombent, & ensuite les autres incisives à côté des premieres tombent aussi & se renouvellent dans le même temps & dans le même ordre que celles du cheval : l'on connoît aussi l'âge de l'âne par les dents ; les troisièmes incisives de chaque côté le marquent comme dans le cheval.

Dès l'âge de deux ans l'âne est en état d'engendrer ; la femelle est encore plus précoce que le mâle, & elle est toute aussi lascive ; c'est par cette raison qu'elle est très peu féconde, elle rejette au dehors la liqueur qu'elle vient de recevoir dans l'accouplement, à moins qu'on n'ait soin de lui ôter promptement la sensation du plaisir, en lui donnant des coups pour calmer la suite des convulsions & des mouvemens amoureux, sans cette précaution elle ne retiendroit que très rarement : le temps le plus ordinaire de la chaleur est le mois de mai &

celui de juin; lorſqu'elle eſt pleine, la chaleur ceſſe bientôt, & dans le dixième mois le lait paroît dans les mamelles; elle met bas dans le douzième mois, & ſouvent il ſe trouve des morceaux ſolides dans la liqueur de l'amnios, ſemblables à l'hippomanès du poulain; ſept jours après l'accouchement la chaleur ſe renouvelle, & l'âneſſe eſt en état de recevoir le mâle, en ſorte qu'elle peut, pour ainſi dire, continuellement engendrer & nourrir; elle ne produit qu'un petit, & ſi rarement deux, qu'à peine en a-t-on des exemples. Au bout de cinq ou ſix mois on peut ſevrer l'ânon, & cela eſt même néceſſaire ſi la mere eſt pleine, pour qu'elle puiſſe mieux nourrir ſon fœtus. L'âne étalon doit être choiſi parmi les plus grands & les plus forts de ſon eſpèce; il faut qu'il ait au moins trois ans, & qu'il n'en paſſe pas dix, qu'il ait les jambes hautes, le corps étoffé, la tête élevée & légere, les yeux vifs, les naſeaux gros, l'encolure un peu longue, le poitrail large, les reins charnus, la côte large, la croupe platte, la queue courte, le poil luiſant, doux au toucher & d'un gris foncé.

L'âne, qui comme le cheval eſt trois ou quatre ans à croître, vit auſſi comme lui vingt-cinq ou trente ans; on prétend ſeulement que les femelles vivent ordinairement plus long-temps que les mâles, mais cela ne vient peut-être que de ce qu'étant ſouvent pleines, elles ſont un peu plus ménagées, au lieu qu'on excède continuellement les mâles de fatigue & de coups; ils dorment moins que les chevaux, & ne ſe couchent

pour dormir que quand ils sont excédés : l'âne étalon dure aussi plus long-temps que le cheval étalon ; plus il est vieux, plus il paroît ardent, & en général la santé de cet animal est bien plus ferme que celle du cheval ; il est moins délicat, & il n'est pas sujet, à beaucoup près, à un aussi grand nombre de maladies ; les anciens même ne lui en connoissoient guere d'autres que celle de la morve, à laquelle il est, comme nous l'avons dit, encore bien moins sujet que le cheval.

Il y a parmi les ânes différentes races, comme parmi les chevaux, mais que l'on connoît moins, parce qu'on ne les a ni soignés ni suivis avec la même attention ; seulement on ne peut guere douter que tous ne soient originaires des climats chauds : Aristote (*f*) assure qu'il n'y en avoit point de son temps en Scythie, ni dans les autres pays septentrionaux qui avoisinent la Scythie, ni même dans les Gaules, dont le climat, dit-il, ne laisse pas d'être froid ; & il ajoute que le climat froid, ou les empêche de produire, ou les fait dégénérer, & que c'est par cette derniere raison que dans l'Illyrie, la Thrace & l'Epire ils sont petits & foibles ; ils sont encore tels en France, quoiqu'ils y soient déjà assez anciennement naturalisés, & que le froid du climat soit bien diminué depuis deux mille ans par la quantité de forêts abattues & de marais desséchés ;

(*f*) *Vide Aristot. de generat. animal. lib. II.*

mais ce qui paroît encore plus certain, c'eſt qu'ils ſont nouveaux (g) pour la Suède & pour les autres pays du nord; ils paroiſſent être venus originairement d'Arabie, & avoir paſſé d'Arabie en Egypte, d'Egypte en Grèce, de Grèce en Italie, d'Italie en France, & enſuite en Allemagne, en Angleterre, & enfin en Suède, &c. car ils ſont en effet d'autant moins forts & d'autant plus petits, que les climats ſont plus froids.

Cette migration paroît aſſez bien prouvée par le rapport des voyageurs. Chardin (*h*) dit » qu'il y a de deux ſortes d'ânes en Perſe, » les ânes du pays, qui ſont lents & peſans, » & dont on ne ſe ſert que pour porter des » fardeaux, & une race d'ânes d'Arabie, qui » ſont de fort jolies bêtes & les premiers ânes » du monde; ils ont le poil poli, la tête haute, » les pieds légers; ils les lèvent avec action, » marchant bien, & l'on ne s'en ſert que » pour montures; les ſelles qu'on leur met » ſont comme des bâts ronds & plats par- » deſſus; elles ſont de drap ou de tapiſſerie » avec les harnois & les étriers; on s'aſſied » deſſus plus vers la croupe que vers le cou: » il y a de ces ânes qu'on achette juſqu'à » quatre cents livres, & l'on n'en ſauroit » avoir à moins de vingt-cinq piſtoles; on » les panſe comme les chevaux, mais on ne » leur apprend autre choſe qu'à aller l'am-

(g) *Vide Linnæi faunam ſuecicam.*

(*h*) Voyez le voyage de Chardin, tome II, pages & 27.

» ble; & l'art de les y dresser est de leur
» attacher les jambes, celles de devant &
» celles de derriere du même côté par deux
» cordes de coton, qu'on fait de la mesure
» du pas de l'âne qui va l'amble, & qu'on
» suspend par une autre corde passée dans la
» sangle à l'endroit de l'étrier; des espèces
» d'écuyers les montent soir & matin & les
» exercent à cette allure; on leur fend les
» naseaux afin de leur donner plus d'haleine,
» & ils vont si vîte, qu'il faut galopper pour
» les suivre «.

Les Arabes, qui sont dans l'habitude de conserver avec tant de soin & depuis si long-temps les races de leurs chevaux, prendroient-ils la même peine pour les ânes? ou plutôt ceci ne semble-t-il pas prouver que le climat d'Arabie est le premier & le meilleur climat pour les uns & pour les autres? De-là ils ont passé en Barbarie (*i*), en Egypte, où ils sont beaux & de grande taille, aussi-bien que dans les climats excessivement chauds, comme aux Indes & en Guinée (*k*), où ils sont plus grands, plus forts & meilleurs que les chevaux du pays; ils sont même en grand honneur à Maduré (*l*), où l'une des plus considérables & des plus nobles tribus des Indes les révere particuliérement,

---

(*i*) V. le voyage de Shaw, tome I, page 308.

(*k*) V. le voyage de Guinée de Bosman. Utrecht, 1705, pages 239 & 240.

(*l*) Voyez les Lettres édifiantes, douzième Recueil, page 96.

parce qu'ils croyent que les ames de toute la nobleſſe paſſent dans le corps des ânes; enfin l'on trouve les ânes en plus grande quantité que les chevaux dans tous les pays méridionaux, depuis le Sénégal juſqu'à la Chine; on y trouve auſſi des ânes ſauvages plus communément que des chevaux ſauvages. Les Latins, d'après les Grecs, ont appellé l'âne ſauvage *onager*, onagre, qu'il ne faut pas confondre, comme l'ont fait quelques Naturaliſtes & pluſieurs voyageurs, avec le zèbre, dont nous donnerons l'hiſtoire à part, parce que le zèbre eſt un animal d'une eſpèce différente de celle de l'âne. L'onagre ou l'âne ſauvage n'eſt point rayé comme le zèbre; & il n'eſt pas à beaucoup près d'une figure auſſi élégante: on trouve des ânes ſauvages dans quelques iſles de l'Archipel, & particuliérement dans celle (*m*) de Cérigo; il y en a beaucoup dans les déſerts de Lybie & de Numidie (*n*); ils ſont gris & courent ſi vîte, qu'il n'y a que les chevaux barbes qui puiſſent les atteindre à la courſe; lorſqu'ils voyent un homme, ils jettent un cri, font une ruade, s'arrêtent, & ne fuient que lorſqu'on les approche; on les prend dans des piéges & dans des lacs de corde; ils vont par troupes pâturer & boire; on en mange la chair. Il y avoit auſſi du temps de Marmol, que je viens de citer, des

---

(*m*) V. le Recueil de Dapper, pag. 185 & 378.

(*n*) *Vide Leonis Afric. de Africæ deſcript.* tome II, page 523; & l'Afrique de Marmol, tome I, pag. 53.

ânes sauvages dans l'isle de Sardaigne, mais plus petits que ceux d'Afrique ; & Pietro della Valle dit (*o*) avoir vu un âne sauvage à Bassora ; sa figure n'étoit point différente de celle des ânes domestiques, il étoit seulement d'une couleur plus claire, & il avoit depuis la tête jusqu'à la queue une raie de poil blond ; il étoit aussi beaucoup plus vif & plus léger à la course que les ânes ordinaires. Olearius (*p*) rapporte qu'un jour le Roi de Perse le fit monter avec lui dans un petit bâtiment en forme de théâtre pour faire collation de fruits & de confitures ; qu'après le repas on fit entrer trente-deux ânes sauvages sur lesquels le Roi tira quelques coups de fusil & de flèche, & qu'il permit ensuite aux Ambassadeurs & autres Seigneurs de tirer ; que ce n'étoit pas un petit divertissement de voir ces ânes, chargés qu'ils étoient quelquefois de plus de dix flèches, dont ils incommodoient & blessoient les autres quand ils se mêloient avec eux, de sorte qu'ils se mettoient à se mordre & à ruer les uns contre les autres d'une étrange façon, & que quand on les eut tous abattus & couchés de rang devant le Roi, on les envoya à Ispahan à la cuisine de la Cour, les Persans faisant un si grand état de la chair de ces ânes sauvages, qu'ils en ont fait un proverbe, &c.

(*o*) V. les voyages de Pietro della Valle, tom. VIII pag. 49.

(*p*) V. le voyage d'Adam Olearius, *Paris*, 1656, tom. I, pag. 511.

Mais il n'y a pas apparence que ces trente-deux ânes ſauvages fuſſent tous pris dans les forêts, & c'étoient probablement des ânes qu'on élevoit dans de grands parcs, pour avoir le plaiſir de les chaſſer & de les manger.

On n'a point trouvé d'ânes en Amérique, non plus que de chevaux, quoique le climat, ſurtout celui de l'Amérique méridionale, leur convienne autant qu'aucun autre; ceux que les Eſpagnols y ont tranſportés d'Europe, & qu'ils ont abandonnés dans les grandes iſles & dans le continent, y ont beaucoup multiplié; & l'on y trouve (q) en pluſieurs endroits des ânes ſauvages qui vont par troupes, & que l'on prend dans des pièges comme les chevaux ſauvages.

L'âne avec la jument produit les grands mulets; le cheval avec l'âneſſe produit les petits mulets, différens des premiers à pluſieurs égards; mais nous nous réſervons de traiter en particulier de la génération des mulets, des jumars, &c. & nous terminerons l'hiſtoire de l'âne par celle de ſes propriétés & des uſages auxquels nous pouvons l'employer.

Comme les ânes ſauvages ſont inconnus dans ces climats, nous ne pouvons pas dire ſi leur chair eſt en effet bonne à manger; mais ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que celle des ânes domeſtiques eſt très mauvaiſe, & plus

---

(q) V. le nouveau voyage aux iſles de l'Amérique. *Paris*, 1722, tome II, page 293.

mauvaise, plus dure, plus désagréablement insipide que celle du cheval; Galien (*r*) dit même que c'est un aliment pernicieux & qui donne des maladies; le lait d'ânesse au contraire est un remède éprouvé & spécifique pour certains maux, & l'usage de ce remède s'est conservé depuis les Grecs jusqu'à nous; pour l'avoir de bonne qualité, il faut choisir une ânesse jeune, saine, bien en chair, qui ait mis bas depuis peu de temps, & qui n'ait pas été couverte depuis; il faut lui ôter l'ânon qu'elle alaite, la tenir propre, la bien nourrir de foin, d'avoine, d'orge & d'herbe dont les qualités salutaires puissent influer sur la maladie, avoir attention de ne pas laisser refroidir le lait, & même ne le pas exposer à l'air, ce qui le gâteroit en peu de temps.

Les Anciens attribuoient aussi beaucoup de vertus médicinales au sang, à l'urine, &c. de l'âne, & beaucoup d'autres qualités spécifiques à la cervelle, au cœur, au foie, &c. de cet animal; mais l'expérience a détruit, ou du moins n'a pas confirmé ce qu'ils nous en disent.

Comme la peau de l'âne est très dure & très élastique, on l'emploie utilement à différens usages; on en fait des cribles, des tambours, & de très bons souliers; on en fait du gros parchemin pour les tablettes de poche, que l'on enduit d'une couche légere de plâtre; c'est aussi avec le cuir de l'âne que les Orientaux font le sagri (*s*), que

(*r*) *Vide Galen. de aliment. facult. lib. III.*
(*s*) V. le voyage de Thévenot, tom. II, p. 64.

nous appellons *chagrin.* Il y a apparence que les os, comme la peau de cet animal, sont aussi plus durs que les os des autres animaux; puisque les Anciens en faisoient des flûtes, & qu'ils les trouvoient plus sonnantes que tous les autres os.

L'âne est peut-être de tous les animaux celui qui, relativement à son volume, peut porter les plus grands poids; & comme il ne coûte presque rien à nourrir & qu'il ne demande, pour ainsi dire, aucun soin, il est d'une grande utilité à la campagne, au moulin, &c. Il peut aussi servir de monture; toutes ses allures sont douces, & il bronche moins que le cheval; on le met souvent à la charrue dans les pays où le terrein est léger, & son fumier est un excellent engrais pour les terres fortes & humides.



LE BŒUF.

Voyez planche II, fig. 1 de ce Volume.

La surface de la terre, parée de sa verdure, est le fonds inépuisable & commun duquel l'homme & les animaux tirent leur subsistance; tout ce qui a vie dans la Nature vit sur ce qui végète, & les végétaux vivent à leur tour des débris de tout ce qui a vécu & végète; pour vivre il faut détruire, & ce n'est en effet qu'en détruisant des êtres que les animaux peuvent se nourrir & se multiplier. Dieu en créant les premiers individus de chaque espèce d'animal & de végétal, a non seulement donné la forme à la poussiere de la terre, mais il l'a rendue vivante & animée, en renfermant dans chaque individu une quantité plus ou moins grande de principes actifs, de molécules organiques vivantes, indestructibles (*a*) & communes à tous les êtres organisés: ces molécules passent de corps en corps, & servent également à la vie actuelle & à la continuation de la vie, à la nutrition, à l'accroissement de chaque individu; & après la dissolution du corps, après sa destruction, sa réduction en

(a) Voyez le chapitre VI & suivans du troisième volume de cette Histoire naturelle.



I

1. Le Bœuf. 2. Le Bélier.
3. La Brebis.

cendres, ces molécules organiques, ſur leſquelles la mort ne peut rien, ſurvivent, circulent dans l'Univers, paſſent dans d'autres êtres & y portent la nourriture & la vie: toute production, tout renouvellement, tout accroiſſement par la génération, par la nutrition, par le développement, ſuppoſent donc une deſtruction précédente, une converſion de ſubſtance, un tranſport de ces molécules organigues qui ne ſe multiplient pas, mais qui, ſubſiſtant toujours en nombre égal, rendent la Nature toujours également vivante, la terre également peuplée, & toujours également reſplendiſſante de la premiere gloire de celui qui l'a créée.

A prendre les êtres en général, le total de la quantité de vie eſt donc toujours le même, & la mort qui ſemble tout détruire ne détruit rien de cette vie primitive & commune à toutes les eſpèces d'êtres organiſés: comme toutes les autres puiſſances ſubordonnées & ſubalternes, la mort n'attaque que les individus, ne frappe que la ſurface, ne détruit que la forme, ne peut rien ſur la matiere, & ne fait aucun tort à la Nature qui n'en brille que davantage, qui ne lui permet pas d'anéantir les eſpèces, mais la laiſſe moiſſonner les individus & les détruire avec le temps, pour ſe montrer elle-même indépendante de la mort & du temps, pour exercer à chaque inſtant ſa puiſſance toujours active, manifeſter ſa plénitude par ſa fécondité, & faire de l'Univers, en reproduiſant, en renouvellant les êtres, un théâ-

tre toujours rempli, un ſpectacle toujours nouveau.

Pour que les êtres ſe ſuccédent, il eſt donc néceſſaire qu'ils ſe détruiſent entr'eux; pour que les animaux ſe nourriſſent & ſubſiſtent, il faut qu'ils détruiſent des végétaux ou d'autres animaux; & comme avant & après la deſtruction la quantité de vie reſte toujours la même, il ſemble qu'il devroit être indifférent à la nature que telle ou telle eſpèce détruisît plus ou moins; cependant, comme une mere économe, au ſein même de l'abondance, elle a fixé des bornes à la dèpenſe & prévenu le dégât apparent, en ne donnant qu'à peu d'eſpèces d'animaux l'inſtinct de ſe nourrir de chair; elle a même réduit à un aſſez petit nombre d'individus ces eſpèces voraces & carnaſſieres, tandis qu'elle a multiplié bien plus abondamment & les eſpèces & les individus de ceux qui ſe nourriſſent de plantes; & que dans les végétaux elle ſemble avoir prodigué les eſpèces, & répandu dans chacune avec profuſion le nombre & la fécondité. L'homme a peut-être beaucoup contribué à ſeconder ſes vues, à maintenir & même à établir cet ordre ſur la terre; car dans la mer on retrouve cette indifférence que nous ſuppoſions, toutes les eſpèces ſont preſque également voraces, elles vivent ſur elles-mêmes ou ſur les autres, & s'entrédévorent perpétuellement ſans jamais ſe détruire, parce que la fécondité y eſt auſſi grande que la déprédation, & que preſque toute la nourriture, toute la con-

ſommation tourne au profit de la reproduction.

L'homme ſait uſer en maître de ſa puiſſance ſur les animaux, il a choiſi ceux dont la chair flatte ſon goût, il en a fait des eſclaves domeſtiques, il les a multipliés plus que la Nature ne l'auroit fait, il en a formé des troupeaux nombreux ; & par les ſoins qu'il prend de les faire naître, il ſemble avoir acquis le droit de ſe les immoler ; mais il étend ce droit bien au-delà de ſes beſoins, car indépendamment de ces eſpèces qu'il s'eſt aſſujetties, & dont il diſpoſe à ſon gré, il fait auſſi la guerre aux animaux ſauvages, aux oiſeaux, aux poiſſons, il ne ſe borne pas même à ceux du climat qu'il habite, il va chercher au loin, & juſqu'au milieu des mers, de nouveaux mets, & la Nature entiere ſemble ſuffire à peine à ſon intempérance & à l'inconſtante variété de ſes appétits ; l'homme conſomme, engloutit lui ſeul plus de chair que tous les animaux enſemble n'en dévorent ; il eſt donc le plus grand deſtructeur, & c'eſt plûs par abus que par néceſſité ; au lieu de jouir modérément des biens qui lui ſont offerts, au lieux de les diſpenſer avec équité, aulieu de réparer à meſure qu'il détruit, de renouveller lorſqu'il anéantit, l'homme riche met toute ſa gloire à conſommer, toute ſa grandeur à perdre en un jour à ſa table plus de biens qu'il n'en faudroit pour faire ſubſiſter pluſieurs familles ; il abuſe également & des animaux & des hommes, dont le reſte demeure affamé, languit dans la miſere, & ne tra-

vaille que pour satisfaire à l'appétit immodéré & à la vanité encore plus insatiable de cet homme, qui, détruisant les autres par la disette, se détruit lui-même par les excès.

Cependant l'homme pourroit, comme l'animal, vivre de végétaux; la chair qui paroît être si analogue à la chair, n'est pas une nourriture meilleure que les graines ou le pain; ce qui fait la vraie nourriture, celle qui contribue à la nutrition, au développement, à l'accroissement & à l'entretien du corps, n'est pas cette matiere brute qui compose à nos yeux la texture de la chair ou de l'herbe; mais ce sont les molécules organiques que l'un & l'autre contiennent, puisque le bœuf, en paissant l'herbe, acquiert autant de chair que l'homme ou que les animaux qui ne vivent que de chair & de sang : la seule différence réelle qu'il y ait entre ces alimens, c'est qu'à volume égal, la chair, le blé, les graines contiennent beaucoup plus de molécules organiques que l'herbe, les feuilles, les racines & les autres parties de plantes, comme nous nous en sommes assurés en observant les infusions de ces différentes matieres; en sorte que l'homme & les animaux dont l'estomac & les intestins n'ont pas assez de capacité pour admettre un très grand volume d'alimens, ne pourroient pas prendre assez d'herbe pour en tirer la quantité de molécules organiques nécessaire à leur nutrition; & c'est par cette raison que l'homme & les autres animaux qui n'ont qu'un estomac ne peuvent vivre que

de chair ou de graines, qui dans un petit volume contiennent une très grande quantité de ces molécules organiques nutritives, tandis que le bœuf & les autres animaux ruminans qui ont plusieurs estomacs, dont l'un est d'une très grande capacité, & qui par conséquent peuvent se remplir d'un grand volume d'herbe en tirent assez de molécules organiques pour se nourrir, croître & multiplier ; la quantité compense ici la qualité de la nourriture, mais le fonds en est le même, c'est la même matiere, ce sont les mêmes molécules organiques qui nourrissent le bœuf, l'homme & tous les animaux.

On ne manquera pas de m'opposer que le cheval n'a qu'un estomac, & même assez petit ; que l'âne, le lièvre & d'autres animaux qui vivent d'herbe n'ont aussi qu'un estomac, & que par conséquent cette explication, quoique vraisemblable, n'en est peut-être ni plus vraie ni mieux fondée ; cependant, bien loin que ces exceptions apparentes la détruisent, elles paroissent au contraire la confirmer ; car quoique le cheval & l'âne n'ayent qu'un estomac, ils ont des poches dans les intestins, d'une si grande capacité, qu'on peut les comparer à la panse des animaux ruminans ; & les lièvres ont l'intestin cœcum d'une si grande longueur & d'un tel diamètre, qu'il équivaut au moins à un second estomac ; ainsi il n'est pas étonnant que ces animaux puissent se nourrir d'herbe ; & en général on trouvera toujours que c'est de la capacité totale de l'estomac & des intestins que dépend dans

les animaux la diversité de leur maniere de se nourrir ; car les ruminans, comme le bœuf, le bélier, le chameau, &c. ont quatre estomacs & des intestins d'une longueur prodigieuse ; aussi vivent-ils d'herbe, & l'herbe seule leur suffit : les chevaux, les ânes, les lièvres, les lapins, les cochons d'inde, &c. n'ont qu'un estomac, mais ils ont un cœcum qui équivaut à un second estomac, & ils vivent d'herbe & de graines ; les sangliers, les hérissons, les écureuils, &c. dont l'estomac & les boyaux sont d'une moindre capacité, ne mangent que peu d'herbe, & vivent de graines, de fruits & de racines ; & ceux qui, comme les loups, les renards, les tigres, &c. ont l'estomac & les intestins d'une plus petite capacité que tous les autres, relativement au volume de leur corps, sont obligés, pour vivre, de choisir les nourritures les plus succulentes, les plus abondantes en molécules organiques, & de manger de la chair & du sang, des graines & des fruits.

C'est donc sur ce rapport physique & nécessaire, beaucoup plus que sur la convenance du goût, qu'est fondée la diversité que nous voyons dans les appétits des animaux ; car si la nécessité ne les détermioit pas plus souvent que le goût, comment pourroient-ils dévorer la chair infecte & corrompue avec autant d'avidité que la chair succulente & fraîche ? pourquoi mangeroient ils également de toutes sortes de chair ? nous voyons que les chiens domestiques qui ont de quoi refusent assez constamment certaines viandes,

comme la bécasse, la grive, le cochon, &c. tandis que les chiens sauvages, les loups, les renards, &c. mangent également, & la chair de cochon, & la bécasse, & les oiseaux de toutes espèces & même les grenouilles, car nous en avons trouvé deux dans l'estomac d'un loup ; & lorsque la chair ou le poisson leur manque, ils mangent des fruits, des graines des raisins, &c. & ils préfèrent toujours tout ce qui, dans un petit volume, contient une grande quantité de parties nutritives, c'est-à-dire, de molécules organiques propres à la nutrition & à l'entretien du corps

Si ces preuves ne paroissent pas suffisantes, que l'on considere encore la maniere dont on nourrit le bétail que l'on veut engraisser ; on commence par la castration, ce qui supprime la voie par laquelle les molécules organiques s'échappent en plus grande abondance ; ensuite, au lieu de laisser le bœuf à sa pâture ordinaire & à l'herbe pour toute nourriture, on lui donne du son, du grain, des navets, des alimens en un mot plus substantiels que l'herbe ; & en très peu de temps la quantité de la chair de l'animal augmente, les sucs & la graisse abondent & font d'une chair assez dure & assez sèche par elle-même, une viande succulente & si bonne, qu'elle fait la base de nos meilleurs repas.

Il résulte aussi de ce que nous venons de dire ; que l'homme, dont l'estomac & les intestins ne sont pas d'une très grande capacité relativement au volume de son corps, ne pourroit pas vivre d'herbe seule ; cepen-

dant il est prouvé par les faits, qu'il pourroit bien vivre de pain, de légumes & d'autres graines de plantes, puisqu'on connoît des nations entieres & des ordres d'hommes auxquels la religion défend de manger de rien qui ait eu vie; mais ces exemples appuyés même de l'autorité de Pythagore & recommandés par quelques Médecins trop amis de la diète, ne me paroissent pas suffisans pour nous convaincre qu'il y eût à gagner pour la santé des hommes & pour la multiplication du genre humain à ne vivre que de légumes & de pain, d'autant plus que les gens de la campagne, que le luxe des villes & la somptuosité de nos tables réduisent à cette façon de vivre, languissent & dépérissent plutôt que les hommes de l'état mitoyen, auxquels l'inanition & les excès sont également inconnus.

Après l'homme, les animaux qui ne vivent que de chair sont les plus grands destructeurs, ils sont en même temps & les ennemis de la Nature & les rivaux de l'homme; ce n'est que par une attention toujours nouvelle & par des soins prémédités & suivis qu'il peut conserver ses troupeaux, ses volailles, &c. en les mettant à l'abri de la serre de l'oiseau de proie & de la dent carnassiere du loup, du renard, de la fouine, de la belette, &c.; ce n'est que par une guerre continuelle qu'il peut défendre son grain, ses fruits, toute sa subsistance, & même ses vêtemens, contre la voracité des rats, des chenilles, des scarabées, des mites, &c.; car les insectes sont aussi de ces bêtes qui

dans le monde font plus de mal que de bien ; au lieu que le bœuf, le mouton & les autres animaux qui paiffent l'herbe, non-feulement font les meilleurs, les plus utiles, les plus précieux pour l'homme, puifqu'ils le nourriffent, mais font encore ceux qui confomment & dépenfent le moins ; le bœuf fur tout eft à cet égard l'animal par excellence, car il rend à la terre tout autant qu'il en tire, & même il améliore le fonds fur lequel il vit, il engraiffe fon pâturage, au lieu que le cheval & la plupart des autres animaux amaigriffent en peu d'années les meilleures prairies.

Mais ce ne font pas là les feuls avantages que le bétail procure à l'homme ; fans le bœuf les pauvres & les riches auroient beaucoup de peine à vivre, la terre demeureroit inculte, les champs, & même les jardins feroient fecs & ftériles ; c'eft fur lui que roulent tous les travaux de la campagne, il eft le domeftique le plus utile de la ferme, le foutien du ménage champêtre, il fait toute la force de l'agriculture : autrefois il faifoit toute la richeffe des hommes, & aujourd'hui il eft encore la bafe de l'opulence des États, qui ne peuvent fe foutenir & fleurir que par la culture des terres & par l'abondance du bétail, puifque ce font les feuls biens réels, tous les autres, & même l'or & l'argent, n'étant que des biens arbitraires, des repréfentations, des monnoies de crédit, qui n'ont de valeur qu'autant que le produit de la terre leur en donne.

Le bœuf ne convient pas autant que le

cheval, l'âne, le chameau, &c. pour porter des fardeaux; la forme de son dos & de ses reins le démontre, mais la grosseur de son cou & la largeur de ses épaules indiquent assez qu'il est propre à tirer & à porter le joug, c'est aussi de cette maniere qu'il tire le plus avantageusement; & il est singulier que cet usage ne soit pas général, & que dans des provinces entieres on l'oblige à tirer par les cornes; la seule raison qu'on ait pu m'en donner, c'est que quand il est attelé par les cornes on le conduit plus aisément: il a la tête très forte & il ne laisse pas de tirer assez bien de cette façon mais avec beaucoup moins d'avantage que quand il tire par les épaules: il semble avoir été fait exprès pour la charrue, la masse de son corps, la lenteur de ses mouvemens, le peu de hauteur de ses jambes, tout, jusqu'à sa tranquillité & sa patience dans le travail, semble concourir à le rendre propre à la culture des champs, & plus capable qu'aucun autre de vaincre la résistance constante & toujours nouvelle que la terre oppose à ses efforts: le cheval, quoique peut-être aussi fort que le bœuf, est moins propre à cet ouvrage, il est trop élevé sur ses jambes, ses mouvemens sont trop grands, trop brusques, & d'ailleurs il s'impatiente & se rebute trop aisément; on lui ôte même toute la légéreté, toute la souplesse de ses mouvemens, toute la grace de son attitude & de sa démarche, lorsqu'on le réduit à ce travail pesant, pour lequel il faut plus de constance que d'ardeur, plus de masse

que

que de vîteſſe, & plus de poids que de reſſorts.

Dans les eſpèces d'animaux dont l'homme a fait des troupeaux & où la multiplication eſt l'objet principal, la femelle eſt plus néceſſaire, plus utile que le mâle; le produit de de la vache eſt un bien qui croît & qui ſe renouvelle à chaque inſtant; la chair du veau eſt une nourriture auſſi abondante que ſaine & délicate, le lait eſt l'aliment des enfans, le beurre l'aſſaiſonnement de la plupart de nos mets, le fromage la nourriture la plus ordinaire des habitans de la campagne : que de pauvres familles ſont aujourd'hui réduites à vivre de leur vache ! ces mêmes hommes qui tous les jours, & du matin au ſoir, gémiſſent dans le travail & ſont courbés ſur la charrue, ne tirent de la terre que du pain noir, & ſont obligés de céder à d'autres la fleur, la ſubſtance de leur grain ; c'eſt par eux & ce n'eſt pas pour eux que les moiſſons ſont abondantes; ces mêmes hommes qui élèvent, qui multiplient le bétail, qui le ſoignent & s'en occupent perpétuellement, n'oſent jouir du fruit de leurs travaux, la chair de ce bétail eſt une nourriture dont ils ſont forcés de s'interdire l'uſage, réduits par la néceſſité de leur condition, c'eſt-à-dire, par la dureté des autres hommes, à vivre comme les chevaux, d'orge & d'avoine ou de légumes groſſiers, & de lait aigre.

On peut auſſi faire ſervir la vache à la charrue; & quoiqu'elle ne ſoit pas auſſi forte que le bœuf, elle ne laiſſe pas de le rem-

placer souvent : mais lorsqu'on veut l'employer à cet usage, il faut avoir attention de l'assortir, autant qu'on le peut, avec un bœuf de sa taille & de sa force, ou avec une autre vache, afin de conserver l'égalité du trait & de maintenir le soc en équilibre entre ces deux puissances ; moins elles sont inégales, & plus le labour de la terre en est régulier : au reste, on emploie souvent six & jusqu'à huit bœufs dans les terreins fermes, & surtout dans les friches, qui se lèvent par grosses mottes & par quartiers ; au lieu que deux vaches suffisent pour labourer les terreins meubles & sablonneux : on peut aussi dans ces terreins légers pousser à chaque fois le sillon beaucoup plus loin que dans les terreins forts. Les Anciens avoient borné à une longueur de cent vingt pas la plus grande étendue du sillon que le bœuf devoit tracer par une continuité non interrompue d'effort & de mouvemens, après quoi, disoient-ils, il faut cesser de l'exciter & le laisser reprendre haleine pendant quelques momens avant de poursuivre le même sillon ou d'en commencer un autre ; mais les Anciens faisoient leurs délices de l'étude de l'agriculture, & mettoient leur gloire à labourer eux-mêmes, ou du moins à favoriser le laboureur, à épargner la peine du cultivateur & du bœuf ; & parmi nous ceux qui jouissent le plus des biens de cette terre, sont ceux qui savent le moins estimer, encourager, soutenir l'art de la cultiver.

Le taureau sert principalement à la propagation de l'espèce ; & quoiqu'on puisse aussi

ſe ſoumettre au travail, on eſt moins ſûr de ſon obéiſſance, & il faut être en garde contre l'uſage qu'il peut faire de ſa force: la Nature a fait cet animal indocile & fier, dans le temps du rut il devient indomptable, & ſouvent furieux; mais par la caſtration l'on détruit la ſource de ces mouvemens impétueux, & l'on ne retranche rien à ſa force, il n'en eſt que plus gros, plus maſſif, plus peſant & plus propre à l'ouvrage auquel on le deſtine; il devient auſſi plus traitable, plus patient, plus docile & moins incommode aux autres: un troupeau de taureaux ne ſeroit qu'une troupe effrénée que l'homme ne pourroit ni dompter ni conduire.

La maniere dont ſe fait cette opération eſt aſſez connue des gens de la campagne, cependant il y a ſur cela des uſages très différens dont on n'a peut-être pas aſſez obſervé les différens effets: en général l'âge le plus convenable à la caſtration eſt l'âge qui précède immédiatement la puberté; pour le bœuf c'eſt dix-huit mois ou deux ans; ceux qu'on y ſoumet plutôt périſſent preſque tous; cependant les jeunes veaux auxquels on ôte les teſticules quelque temps après leur naiſſance, & qui ſurvivent à cette opération ſi dangereuſe à cet âge, deviennent des bœufs plus grands, plus gros, plus gras que ceux auxquels on ne fait la caſtration qu'à deux, trois ou quatre ans; mais ceux-ci paroiſſent conſerver plus de courage & d'activité, & ceux qui ne la ſubiſſent qu'à l'âge de ſix, ſept ou huit ans

ne perdent presque rien des autres qualités du sexe masculin, ils sont plus impétueux, plus indociles que les autres bœufs; & dans le temps de la chaleur des femelles ils cherchent encore à s'en approcher, mais il faut avoir soin de les en écarter; l'accouplement & même le seul attouchement du bœuf, fait naître à la vulve de la vache des espèces de carnosités ou de verrues, qu'il faut détruire & guérir en y appliquant un fer rouge; ce mal peut provenir de ce que ces bœufs qu'on n'a que *bistournés*, c'est-à-dire, auxquels on a seulement comprimé les testicules, & serré & tordu les vaisseaux qui y aboutissent ne laissent pas de répandre une liqueur apparemment à demi purulente, & qui peut causer des ulcères à la vulve de la vache, lesquels dégénèrent ensuite en carnosités.

Le printemps est la saison où les vaches sont le plus communément en chaleur; la plupart dans ce pays-ci reçoivent le taureau & deviennent pleines depuis le 15 avril jusqu'au 15 juillet; mais il ne laisse pas d'y en avoir beaucoup dont la chaleur est plus tardive, & d'autres dont la chaleur est plus précoce; elles portent neuf mois, & mettent bas au commencement du dixième; on a donc des veaux en quantité depuis le 15 janvier jusqu'au 15 avril, on en a aussi pendant tout l'été assez abondamment, & l'automne est le temps où ils sont le plus rares. Les signes de la chaleur de la vache ne sont point équivoques, elle mugit alors très fréquemment & plus violemment que dans

les autres temps, elle saute sur les vaches, sur les bœufs, & même sur les taureaux, la vulve est gonflée & proéminente au dehors ; il faut profiter du temps de cette forte chaleur pour lui donner le taureau ; si on laissoit diminuer cette ardeur la vache ne retiendroit pas aussi sûrement.

La taureau doit être choisi, comme le cheval étalon, parmi les plus beaux de son espèce, il doit être gros, bien fait & en bonne chair, il doit avoir l'œil noir, le regard fier, le front ouvert, la tête courte, les cornes grosses, courtes & noires, les oreilles longues & velues, le muffle grand, le nez court & droit, le cou charnu & gros, les épaules & la poitrine larges, les reins fermes, le dos droit, les jambes grosses & charnues, le queue longue & bien couverte de poil, l'allure ferme & sûre, & le poil rouge (*b*). Les vaches retiennent souvent dès la premiere, seconde ou troisième fois ; & si-tôt qu'elles sont pleines le taureau refuse de les couvrir, quoiqu'il y ait encore apparence de chaleur ; mais ordinairement la chaleur cesse presque aussitôt qu'elles ont conçu, & elles refusent aussi elles-mêmes les approches du taureau.

Les vaches sont aussi sujettes à avorter lorsqu'on ne les ménage pas & qu'on les met à la charrue, au charroi, &c ; il faut

---

(b) Voyez la nouvelle Maison rustique, Paris, 1749, tome I, page 198.

même les ſoigner davantage, & les ſuivre de plus près lorſqu'elles ſont pleines que dans les autres temps, afin de les empêcher de ſauter des haies, des foſſés, &c. Il faut auſſi les mettre dans les pâturages les plus gras, & dans un terrein qui, ſans être trop humide & marécageux, ſoit cependant très abondant en herbe : ſix ſemaines ou deux mois avant qu'elles mettent bas, on les nourrira plus largement qu'à l'ordinaire, en leur donnant à l'étable de l'herbe pendant l'été & pendant l'hiver, du ſon le matin ou de la luzerne, du ſainfoin, &c; on ceſſera auſſi de les traire dans ce même temps, le lait leur eſt alors plus néceſſaire que jamais pour la nourriture de leur fœtus; auſſi y a-t-il des vaches dont le lait tarit abſolument un mois ou ſix ſemaines avant qu'elles mettent bas; celles qui ont du lait juſqu'aux derniers jours, ſont les meilleures meres & les meilleures nourrices; mais ce lait des derniers temps eſt généralement mauvais & peu abondant. Il faut les mêmes attentions pour l'accouchement de la vache que pour celui de la jument, & même il paroît qu'il en faut davantage; car la vache qui met bas paroît plus épuiſée, plus fatiguée que la jument; on ne peut ſe diſpenſer de la mettre dans une étable ſéparée où il faut qu'elle ſoit chaudement & commodément ſur de la bonne litiere, & de la bien nourrir, en lui donnant pendant dix ou douze jours de la farine de fèves, de blé ou d'avoine, &c, délayée avec de l'eau ſalée, & abondamment de la luzerne, du ſainfoin ou de la

bonne herbe bien mûre ; ce temps suffit ordinairement pour la rétablir, après quoi on la remet par degrés à la vie commune & au pâturage; seulement il faut encore avoir l'attention de lui laisser tout son lait pendant les deux premiers mois, le veau profitera davantage, & d'ailleurs le lait de ces premiers temps n'est pas de bonne qualité.

On laisse le jeune veau auprès de sa mere pendant les cinq ou six premiers jours, afin qu'il soit toujours chaudement, & qu'il puisse teter aussi souvent qu'il en a besoin; mais il croît & se fortifie assez dans ces cinq ou six jours pour qu'on soit dès-lors obligé de l'en séparer si l'on veut la ménager, car il l'épuiseroit s'il étoit toujours auprès d'elle; il suffira de le laisser teter deux ou trois fois par jour, & si l'on veut lui faire une bonne chair & l'engraisser promptement, on lui donnera des œufs cruds, du lait bouilli, de la mie de pain ; au bout de quatre ou cinq semaines ce veau sera excellent à manger : on pourra donc ne laisser teter que trente ou quarante jours ; les veaux qu'on voudra livrer au boucher, mais il faudra laisser au lait pendant deux mois au moins ceux qu'on voudra nourrir, plus on les laissera teter, plus ils deviendront gros & forts; on préférera pour les élever ceux qui seront nés aux mois d'avril, mai & juin; les veaux qui naissent plus tard ne peuvent acquérir assez de force pour résister aux injures de l'hiver suivant, ils languissent par le froid, & périssent presque tous. A deux, trois ou quatre mois on févrera donc les veaux

qu'on veut nourrir ; & avant de leur ôter le lait absolument, on leur donnera un peu de bonne herbe ou de foin fin, pour qu'ils commencent à s'accoutumer à cette nouvelle nourriture, après quoi on les séparera tout-à-fait de leur mere, & on ne les en laissera point approcher ni à l'étable ni au pâturage, où cependant on les menera tous les jours, & où on les laissera du matin au soir pendant l'été ; mais dès que le froid commencera à se faire sentir en automne, il ne faudra les laisser sortir que tard dans la matinée, & les ramener de bonne heure le soir ; & pendant l'hiver, comme le grand froid leur est extrêmement contraire, on les tiendra chaudement dans une étable bien fermée & bien garnie de litiere, on leur donnera avec l'herbe ordinaire, du sainfoin, de la luzerne, &c, & on ne les laissera sortir que par le temps doux ; il leur faut beaucoup de soins pour passer ce premier hiver, c'est le temps le plus dangereux de leur vie, car ils se fortifieront assez pendant l'été suivant pour ne plus craindre le froid du second hiver.

La vache est à dix-huit mois en pleine puberté, & le taureau à deux ans ; mais quoiqu'ils puissent déjà engendrer à cet âge, on fera bien d'attendre jusqu'à trois ans avant de leur permettre de s'accoupler ; ces animaux sont dans leur grande force depuis trois ans jusqu'à neuf, après cela les vaches & les taureaux ne sont plus propres qu'à être engraissés & livrés au boucher. Comme ils prennent en deux ans la plus grande partie de leur accroissement, la durée de leur

leur vie eſt auſſi, comme dans la plupart des autres eſpèces d'animaux, à-peu-près de ſept fois deux ans, & communément ils ne vivent guere que quatorze ou quinze ans.

Dans tous les animaux quadrupèdes, la voix du mâle eſt plus forte & plus grave que celle de la femelle, & je ne crois pas qu'il y ait d'exception à cette règle; quoique les Anciens ayent écrit que la vache, le bœuf & même le veau, avoient la voix plus grave que le taureau, il eſt très certain que le taureau a la voix beaucoup plus forte, puiſqu'il ſe fait entendre de bien plus loin que la vache, le bœuf ou le veau : ce qui a fait croire qu'il avoit la voix moins grave, c'eſt que ſon mugiſſement n'eſt pas un ſon ſimple, mais un ſon compoſé de deux ou trois octaves, dont la plus élevée frappe le plus l'oreille; & en y faiſant attention, l'on entend en même temps un ſon grave, & plus grave que celui de la voix de la vache, du bœuf & du veau, dont les mugiſſemens ſont auſſi bien plus courts: le taureau ne mugit que d'amour, la vache mugit plus ſouvent de peur & d'horreur que d'amour, & le veau mugit de douleur, de beſoin de nourriture & de deſir de ſa mere.

Les animaux les plus peſans & les plus pareſſeux ne ſont pas ceux qui dorment le plus profondément ni le plus long-temps : le bœuf dort, mais d'un ſommeil court & léger, il ſe réveille au moindre bruit: il ſe couche ordinairement ſur le côté gauche, & le rein ou rognon de ce côté gauche eſt tou-

jours plus gros & plus chargé de graiſſe que le rognon du côté droit.

Les bœufs, comme les autres animaux domeſtiques, varient pour la couleur; cependant le poil roux paroît être le plus commun, & plus il eſt rouge, plus il eſt eſtimé: on fait cas auſſi du poil noir, & on prétend que les bœufs ſous poil bai durent long-temps; que les bruns durent moins & ſe rebutent de bonne heure; que les gris, les pommelés & les blancs ne valent rien pour le travail & ne ſont propres qu'à être engraiſſés : mais de quelque couleur que ſoit le poil du bœuf, il doit être luiſant, épais & doux au toucher; car s'il eſt rude, mal uni ou dégarni, on a raiſon de ſuppoſer que l'animal ſouffre ou du moins qu'il n'eſt pas d'un fort tempérament. Un bon bœuf pour la charrue ne doit être ni trop gras ni trop maigre, il doit avoir la tête courte & ramaſſée, les oreilles grandes, bien velues & bien unies, les cornes fortes, luiſantes & de moyenne grandeur, le front large, les yeux gros & noirs, le muffle gros & camus, les naſeaux bien ouverts, les dents blanches & égales, les lèvres noires, le cou charnu, les épaules groſſes & peſantes, la poitrine large, le *fanon*, c'eſt-à-dire, la peau du devant pendante juſque ſur les genoux, les reins fort larges, le ventre ſpacieux & tombant, les flancs grands, les hanches longues, la croupe épaiſſe, les jambes & les cuiſſes groſſes & nerveuſes; le dos droit & plein, la queue pendante juſqu'à terre & garnie de poils touffus & fins, les pieds

fermes, le cuir groſſier & maniable, les muſcles élevés & l'ongle court & large (*c*) ; il faut auſſi qu'il ſoit ſenſible à l'aiguillon, obéiſſant à la voix & bien dreſſé ; mais ce n'eſt que peu-à-peu, & en s'y prenant de bonne heure, qu'on peut accoutumer le bœuf à porter le joug volontiers, & à ſe laiſſer conduire aiſément : dès l'âge de deux ans & demi ou trois ans au plus tard il faut commencer à l'apprivoiſer & à le ſubjuguer ; ſi l'on attend plus tard, il devient indocile & ſouvent indomptable ; la patience, la douceur, & même les careſſes, ſont les ſeuls moyens qu'il faut employer, la force & les mauvais traitemens ne ſerviroient qu'à le rebuter pour toujours ; il faut donc lui frotter le corps, le careſſer, lui donner de temps en temps de l'orge bouilli, des fèves concaſſées, & d'autres nourritures de cette eſpèce, dont il eſt le plus friand, & toutes mêlées de ſel qu'il aime beaucoup ; en même temps on lui liera ſouvent les cornes, quelques jours après on le mettra au joug, & on lui fera traîner la charrue avec un autre bœuf de même taille & qui ſera tout dreſſé ; on aura ſoin de les attacher enſemble à la mangeoire, de les mener de même au pâturage, afin qu'ils ſe connoiſſent & s'habituent à n'avoir que des mouvemens communs, & l'on n'emploiera jamais l'aiguillon dans les commencemens, il ne ſerviroit qu'à

---

[c] Voyez la nouvelle Maiſon ruſtique, tome I, page 279.

le rendre plus intraitable; il faudra aussi le ménager & ne le faire travailler qu'à petites reprises, car il se fatigue beaucoup tant qu'il n'est pas tout-à-fait dressé, & par la même raison, on le nourrira plus largement alors que dans les autres temps.

Le bœuf ne doit servir que depuis trois ans jusqu'à dix; on fera bien de le tirer alors de la charrue pour l'engraisser & le vendre, la chair en sera meilleure que si l'on attendoit plus long-temps. On reconnoît l'âge de cet animal par les dents & par les cornes: les premieres dents du devant tombent à dix mois, & sont remplacées par d'autres qui ne sont pas si blanches & qui sont plus larges; à seize mois les dents voisines de celles du milieu tombent & sont aussi remplacées par d'autres, & à trois ans toutes les dents incisives sont renouvellées, elles sont alors égales, longues & assez blanches; à mesure que le bœuf avance en âge elles s'usent & deviennent inégales & noires: c'est la même chose pour le taureau & pour la vache, ainsi la castration ni le sexe ne changent rien à la crue & à la chûte des dents; cela ne change rien non plus à la chûte des cornes, car elles tombent également à trois ans au taureau, au bœuf & à la vache, & elles sont remplacées par d'autres cornes qui, comme les secondes dents, ne tombent plus; celles du bœuf & de la vache deviennent seulement plus grosses & plus longues que celles du taureau: l'accroissement de ces secondes cornes ne se fait pas d'une maniere uniforme & par un développement égal; la pre-

miere année, c'eſt-à-dire, la quatrième année de l'âge du bœuf, il lui pouſſe deux petites cornes pointues, nettes, unies & terminées vers la tête par une eſpéce de bourrelet; l'année ſuivante ce bourrelet s'éloigne de la tête, pouſſé par un cylindre de corne qui ſe forme & qui ſe termine auſſi par un autre bourrelet, & ainſi de ſuite; car tant que l'animal vit, les cornes croiſſent: ces bourrelets deviennent des nœuds annulaires, qu'il eſt aiſé de diſtinguer dans la corne, & par leſquels l'âge ſe peut aiſément compter, en prenant pour trois ans la pointe de la corne juſqu'au premier nœud, & pour un an de plus chacun des intervalles entre les autres nœuds.

Le cheval mange nuit & jour, lentement, mais preſque continuellement; le bœuf au contraire mange vîte & prend en aſſez peu de temps toute la nourriture qu'il lui faut, après quoi il ceſſe de manger & ſe couche pour ruminer: cette différence vient de la différente conformation de l'eſtomac de ces animaux; le bœuf, dont les deux premiers eſtomacs ne forment qu'un même ſac d'une très grande capacité, peut ſans inconvénient prendre à la fois beaucoup d'herbe & le remplir en peu de temps, pour ruminer enſuite & digérer à loiſir; le cheval, qui n'a qu'un petit eſtomac, ne peut y recevoir qu'une petite quantité d'herbe & le remplir ſucceſſivement à meſure qu'elle s'affaiſſe & qu'elle paſſe dans les inteſtins, où ſe fait principalement la décompoſition de la nourriture; car ayant obſervé dans le bœuf & dans le

cheval le produit successif de la digestion, & surtout la décomposition du foin, nous avons vu dans le bœuf qu'au sortir de la partie de la panse, qui forme le second estomac & qu'on appelle le *bonnet*, il est réduit en une espèce de pâte verte, semblable à des épinards hachés & bouillis; que c'est sous cette forme qu'il est retenu & contenu dans les plis ou livrets du troisième estomac qu'on appelle le *feuillet*; que la décomposition en est entiere dans le quatrième estomac qu'on appelle la *caillette*; & que ce n'est pour ainsi dire, que le marc qui passe dans les intestins; au lieu que dans le cheval le foin ne se décompose guere ni dans l'estomac, ni dans les premiers boyaux, où il devient seulement plus souple & plus flexible, comme ayant été macéré & pénétré de la liqueur active dont il est environné; qu'il arrive au cœcum & au colon sans grande altération; que c'est principalement dans ces deux intestins, dont l'énorme capacité répond à celle de la panse des ruminans, que se fait dans le chaval la décomposition de la nourriture, & que cette décomposition n'est jamais aussi entiere que celle qui se fait dans le quatrième estomac du bœuf.

Par ces mêmes considérations & par la seule inspection des parties, il me semble qu'il est aisé de concevoir comment se fait la rumination, & pourquoi le cheval ne rumine ni ne vomit, au lieu que le bœuf & les autres animaux qui ont plusieurs estomacs, semblent ne digérer l'herbe qu'à mesure qu'ils ruminent. La rumination n'est qu'un

vomissement sans effort, occasionné par la réaction du premier estomac sur les alimens qu'il contient. Le bœuf remplit ces deux premiers estomacs, c'est-à-dire, la panse & le bonnet, qui n'est qu'une portion de la panse, tout autant qu'ils peuvent l'être; cette membrane tendue réagit donc alors avec force sur l'herbe qu'elle contient, qui n'est que très peu mâchée, à peine hachée, & dont le volume augmente beaucoup par la fermentation: si l'aliment étoit liquide, cette force de contraction le feroit passer par le troisième estomac qui ne communique à l'autre que par un conduit étroit dont même l'orifice est situé à la partie postérieure du premier, & presque aussi haut que celui de l'œsophage; ainsi, ce conduit ne peut pas admettre cet aliment sec, ou du moins il n'en admet que la partie la plus coulante; il est donc nécessaire que les parties les plus sèches remontent dans l'œsophage, dont l'orifice est plus large que celui du conduit; elles y remontent en effet, l'animal les remâche, les macere, les imbibe de nouveau de sa salive, & rend ainsi peu-à-peu l'aliment plus coulant; il le réduit en pâte assez liquide pour qu'elle puisse couler dans ce conduit qui communique au troisième estomac, où elle se macere encore avant de passer dans le le quatrième; & c'est dans ce dernier estomac que s'achève la décomposition du foin qui est réduit en parfait mucilage: ce qui confirme la vérité de cette explication, c'est que tant que ces animaux tettent ou sont

nourris de lait & d'autres alimens liquides & coulans, ils ne ruminent pas, & qu'ils ruminent beaucoup plus en hiver & lorsqu'on les nourrit d'alimens secs, qu'en été pendant lequel ils paissent l'herbe tendre ; dans le cheval au contraire l'estomac est très petit, l'orifice de l'œsophage est fort étroit, & celui du pylore est fort large ; cela seul suffiroit pour rendre impossible la rumination, car l'aliment contenu dans ce petit estomac, quoique peut-être plus fortement comprimé que dans le grand estomac du bœuf, ne doit pas remonter, puisqu'il peut aisément descendre par le pylore qui est fort large ; il n'est pas même nécessaire que le foin soit réduit en pâte molle & coulante pour y entrer, la force de contraction de l'estomac y pousse l'aliment encore presque sec, & il ne peut remonter par l'œsophage, parce que ce conduit est fort petit en comparaison de celui du pylore : c'est donc par cette différence générale de conformation que le bœuf rumine & que le cheval ne peut ruminer ; mais il y a encore une différence particuliere dans le cheval, qui fait que non-seulement il ne peut ruminer, c'est-à-dire, vomir sans effort, mais même qu'il ne peut absolument vomir, quelque effort qu'il puisse faire, c'est que le conduit de l'œsophage arrivant très obliquement dans l'estomac du cheval, dont les membranes forment une épaisseur considérable, ce conduit fait dans cette épaisseur une espéce de gouttiere si oblique, qu'il ne peut que se serrer davantage, au lieu de s'ouvrir

par les convulsions de l'estomac (*d*). Quoique cette différence, aussi-bien que les autres différences de conformation qu'on peut remarquer dans le corps des animaux, dépendent toutes de la Nature lorsqu'elles sont constantes, cependant il y a dans le développement, & surtout dans celui des parties molles, des différences constantes en apparence, qui néanmoins pourroient varier, & qui même varient par les circonstances; la grande capacité de la panse du bœuf, par exemple, n'est pas dûe en entier à la Nature, la panse n'est pas telle par sa conformation primitive, elle ne le devient que successivement & par le grand volume des alimens; car dans le veau qui vient de naître, & même dans le veau qui est encore au lait & qui n'a pas mangé d'herbe, la panse, comparée à la caillette, est beaucoup plus petite que dans le bœuf: cette grande capacité de la panse, ne vient donc que de l'extension qu'occasionne le grand volume des alimens, j'en ai été convaincu par une expérience qui me paroît décisive. J'ai fait nourrir deux agneaux de même âge & sevrés en même temps, l'un de pain & l'autre d'herbe; les ayant ouverts au bout d'un an, j'ai vu que la panse de l'agneau qui avoit vécu d'herbe, étoit de-

---

(d) Voyez dans le tome VII, partie II de l'édition de cette Histoire naturelle, en trente-un volumes, la description de l'estomac du cheval, & le mémoire de M. Bertin, dans le volume des mémoires de l'Académie des Sciences, année 1746.

venue plus grande de beaucoup que la panſe de celui qui avoit été nourri de pain.

On prétend que les bœufs qui mangent lentement réſiſtent plus long-temps au travail que ceux qui mangent vîte ; que les bœufs des pays élevés & ſecs ſont plus vifs, plus vigoureux & plus ſains que ceux des pays bas & humides ; que tous deviennent plus forts lorſqu'on les nourrit de foin ſec que quand on ne leur donne que de l'herbe molle ; qu'ils s'accoutument plus difficilement que les chevaux au changement de climat, & que par cette raiſon l'on ne doit jamais acheter que dans ſon voiſinage des bœufs pour le travail.

En hiver, comme les bœufs ne font rien, il ſuffira de les nourrir de paille & d'un peu de foin, mais dans le temps des ouvrages on leur donnera beaucoup plus de foin que de paille, & même un peu de ſon ou d'avoine avant de les faire travailler ; l'été, ſi le foin manque, on leur donnera de l'herbe fraîchement coupée ou bien des jeunes pouſſes & des feuilles de frêne, d'orme, de chêne, &c. mais en petite quantité, l'excès de cette nourriture, qu'ils aiment beaucoup, leur cauſant quelquefois un piſſement de ſang ; la luzerne, le ſainfoin, la veſce, ſoit en vert ou en ſec, les lupins, les navets, l'orge bouilli, &c. ſont auſſi de très bons alimens pour les bœufs ; il n'eſt pas néceſſaire de régler la quantité de leur nourriture ; ils n'en prennent jamais plus qu'il ne leur en faut, & l'on fera bien de leur en donner toujours aſſez pour qu'ils en laiſſent ; on ne les mettra au pâturage que vers le 15 de mai, les premieres

herbes ſont trop crues, & quoiqu'ils les mangent avec avidité, elles ne laiſſent pas de les incommoder; on les fera pâturer pendant tout l'été, & vers le 15 octobre on les remettra au fourrage, en obſervant de ne les pas faire paſſer bruſquement du vert au ſec & du ſec au vert, mais de les amener par degrés à ce changement de nourriture.

La grande chaleur incommode ces animaux, peut-être plus encore que le grand froid; il faut pendant l'été les mener au travail dès la pointe du jour, les ramener à l'étable ou les laiſſer dans les bois pâturer à l'ombre pendant la grande chaleur, & ne les remettre à l'ouvrage qu'à trois ou quatre heures du ſoir; au printemps, en hiver & en automne on pourra les faire travailler ſans interruption depuis huit ou neuf heures du matin juſqu'à cinq ou ſix heures du ſoir. Ils ne demandent pas autant de ſoin que les chevaux; cependant ſi l'on veut les entretenir ſains & vigoureux, on ne peut guere ſe diſpenſer de les étriller tous les jours, de les laver & de leur graiſſer la corne des pieds, &c. il faut auſſi les faire boire au moins deux fois par jour, ils aiment l'eau nette & fraîche, au lieu que le cheval l'aime trouble & tiède.

La nourriture & le ſoin ſont à-peu-près les mêmes & pour la vache & pour le bœuf; cependant la vache à lait exige des attentions particulieres, tant pour la bien choiſir que pour la bien conduire : on dit que les vaches noires ſont celles qui donnent le meilleur lait, & que les blanches ſont celles qui en donnent le plus; mais de quelque

poil que ſoit la vache à lait, il faut qu'elle ſoit en bonne chair, qu'elle ait l'œil vif, la démarche légere, qu'elle ſoit jeune, & que ſon lait ſoit, s'il ſe peut, abondant & de bonne qualité; on la traira deux fois par jour en éte & une fois ſeulement en hiver, & ſi l'on veut augmenter la quantité du lait, il n'y aura qu'à la nourrir avec des alimens plus ſucculens que de l'herbe.

Le bon lait n'eſt ni trop épais ni trop clair; ſa conſiſtance doit être telle que lorſqu'on en prend une petite goutte elle conſerve ſa rondeur ſans couler; il doit auſſi être d'un beau blanc, celui qui tire ſur le jaune ou ſur le bleu ne vaut rien; ſa ſaveur doit être douce, ſans aucune amertume & ſans âcreté, il faut auſſi qu'il ſoit de bonne odeur ou ſans odeur; il eſt meilleur au mois de mai & pendant l'été que pendant l'hiver, & il n'eſt parfaitement bon que quand la vache eſt en bon âge & en bonne ſanté; le lait des jeunes geniſſes eſt trop clair, celui des vieilles vaches eſt trop ſec, & pendant l'hiver il eſt trop épais: ces différentes qualités du lait ſont relatives à la quantité plus ou moins grande des parties butireuſes, caſéeuſes & ſéreuſes qui le compoſent; le lait trop clair eſt celui qui abonde trop en parties ſéreuſes; le lait trop épais eſt celui qui en manque, & le lait trop ſec n'a pas aſſez de parties butireuſes & ſéreuſes; le lait d'une vache en chaleur n'eſt pas bon, non plus que celui d'une vache qui approche de ſon terme ou qui a mis bas depuis peu de temps. On trouve dans le troiſième & dans le qua-

trième estomac du veau qui tette, des grumeaux de lait caillé, ces grumeaux de lait séchés à l'air sont la présure dont on se sert pour faire cailler le lait; plus on garde cette présure, meilleure elle est, & il n'en faut qu'une très petite quantité pour faire un grand volume de fromage.

Les vaches & les bœufs aiment beaucoup le vin, le vinaigre, le sel; ils dévorent avec avidité une salade assaisonnée: en Espagne & dans quelques autres pays, on met auprès du jeune veau à l'étable une de ces pierres qu'on appelle *salègres*, & qu'on trouve dans les mines de sel gemme; il lèche cette pierre salée pendant tout le temps que sa mere est au pâturage, ce qui excite si fort l'appétit ou la soif, qu'au moment que la vache arrive, le jeune veau se jette à la mamelle, en tire avec avidité beaucoup de lait, s'engraisse & croît bien plus vîte que ceux auxquels on ne donne point de sel; c'est par la même raison que quand les bœufs ou les vaches sont dégoûtés, on leur donne de l'herbe trempée dans du vinaigre, ou saupoudrée d'un peu de sel; on peut leur en donner aussi lorsqu'ils se portent bien & que l'on veut exciter leur appétit pour les engraisser en peu de temps: c'est ordinairement à l'âge de dix ans qu'on les met à l'engrais; si l'on attend plus tard, on est moins sûr de réussir, & leur chair n'est pas si bonne; on peut les engraisser en toutes saisons, mais l'été est celle qu'on préfere, parce que l'engrais se fait à moins de frais, & qu'en commençant aux mois de mai ou de juin, on est presque

ſûr de les voir gras avant la fin d'octobre : dès qu'on voudra les engraiſſer, on ceſſera de les faire travailler, on les fera boire beaucoup plus ſouvent, on leur donnera des nourritures ſucculentes en abondance, quelquefois mêlées d'un peu de ſel, & on les laiſſera ruminer à loiſir & dormir à l'étable pendant les grandes chaleurs ; en moins de quatre ou cinq mois ils deviendront ſi gras qu'ils auront de la peine à marcher, & qu'on ne pourra les conduire au loin qu'à très petites journées. Les vaches, & même les taureaux biſtournés, peuvent s'engraiſſer auſſi, mais la chair de la vache eſt plus sèche, & celle du taureau biſtourné eſt plus rouge & plus dure que la chair du bœuf, & elle a toujours un goût déſagréable & fort.

Les taureaux, les vaches & les bœufs ſont fort ſujets à ſe lécher, ſurtout dans le temps qu'ils ſont en plein repos ; & comme l'on croit que cela les empêche d'engraiſſer, on a ſoin de frotter de leur fiente tous les endroits de leur corps auxquels ils peuvent atteindre ; lorſqu'on ne prend pas cette précaution, ils enlèvent le poil avec la langue, qu'ils ont fort rude, & ils avalent ce poil en grande quantité ; comme cette ſubſtance ne peut ſe digérer, elle reſte dans leur eſtomac & y forme des pelottes rondes qu'on a appellées *égagropiles*, & qui ſont quelquefois d'une groſſeur ſi conſidérable, qu'elles doivent les incommoder par leur volume, & les empêcher de digérer par leur ſéjour dans l'eſtomac ; ces pelottes ſe revêtent avec le

temps d'une croûte brune aſſez ſolide, qui n'eſt cependant qu'un mucilage épaiſſi, mais qui par le frottement & la coction devient dur & luiſant, elles ne ſe trouvent jamais que dans la panſe; & s'il entre du poil dans les autres eſtomacs, il n'y ſéjourne pas, non plus que dans les boyaux, il paſſe apparemment avec le marc des alimens.

Les animaux qui ont des dents inciſives, comme le cheval & l'âne, aux deux mâchoires, broutent plus aiſément l'herbe courte que ceux qui manquent de dents inciſives à la mâchoire ſupérieure; & ſi le mouton & la chèvre la coupent de très près, c'eſt parce qu'ils ſont petits & que leurs lèvres ſont minces; mais le bœuf, dont les lèvres ſont épaiſſes, ne peut brouter que l'herbe longue; & c'eſt par cette raiſon qu'il ne fait aucun tort au pâturage ſur lequel il vit; comme il ne peut pincer que l'extrémité des jeunes herbes, il n'en ébranle point la racine, & n'en retarde que très peu l'accroiſſement; au lieu que le mouton & la chèvre les coupent de ſi près, qu'ils détruiſent la tige & gâtent la racine : d'ailleurs le cheval choiſit l'herbe la plus fine, & laiſſe grener & ſe multiplier la grande herbe dont les tiges ſont dures, au lieu que le bœuf coupe ces groſſes tiges & détruit peu-à-peu l'herbe la plus groſſiere, ce qui fait qu'au bout de quelques années la prairie ſur laquelle le cheval a vécu n'eſt plus qu'un mauvais pré, au lieu que celle que le bœuf a broutée devient un pâturage fin.

L'eſpèce de nos bœufs, qu'il ne faut pas

confondre avec celles de l'aurocks, du buffle & du bison, paroît être originaire de nos climats tempérés, la grande chaleur les incommodant autant que le froid excessif; d'ailleurs cette espèce, si abondante en Europe, ne se trouve point dans les pays méridionaux, & ne s'est pas étendue au-delà de l'Arménie & de la Perse (*e*) en Asie, & au-delà de l'Egypte & de la Barbarie en Afrique; car aux Indes, aussi-bien que dans le reste de l'Afrique, & même en Amérique, ce sont des bisons qui ont une bosse sur le dos, ou d'autres animaux auxquels les voyageurs ont donné le nom de *bœuf*, mais qui sont d'une espèce différente de celle de nos bœufs; ceux qu'on trouve au cap de Bonne-espérance & en plusieurs contrées de l'Amérique, y ont été transportés d'Europe par les Hollandois & par les Espagnols; en général il paroît que les pays un peu froids conviennent mieux à nos bœufs que les pays chauds, & qu'ils sont d'autant plus gros & plus grands, que le climat est plus humide & plus abondant en pâturages. Les bœufs de Danemarck, de la Podolie, de l'Ukraine & de la Tartarie, qu'habitent les Calmouques (*f*), sont les plus grands de tous; ceux d'Irlande, d'Angleterre, de Hollande & de Hongrie, sont aussi plus grands que ceux de

---

(e) Voyez les voyages de Chardin, tome II, page 28.

(*f*) Voyez les voyages de Regnard. *Paris*, 1742, tome I, page 217; & l'Histoire générale des voyages, tome VII, page 13.

Perse,

Perſe, de Turquie, de Grèce, d'Italie, de France & d'Eſpagne, & ceux de Barbarie ſont les plus petits de tous ; on aſſure même que les Hollandois tirent tous les ans du Danemarck un grand nombre de vaches grandes & maigres, & que ces vaches donnent en Hollande beaucoup plus de lait que les vaches de France : c'eſt apparemment cette même race de vaches à lait qu'on a tranſportée & multipliée en Poitou, en Aunis & dans les marais de Charente, où on les appelle *vaches flandrines :* ces vaches ſont en effet beaucoup plus grandes & plus maigres que les vaches communes, & elles donnent une fois autant de lait & de beurre ; elles donnent auſſi des veaux beaucoup plus grands & plus forts, elles ont du lait en tout temps, & on peut les traire toute l'année, à l'exception de quatre ou cinq jours avant qu'elles mettent bas, mais il faut pour ces vaches des pâturages excellens ; quoiqu'elles ne mangent guere plus que les vaches communes, comme elles ſont toujours maigres, toute la ſurabondance de la nourriture ſe tourne en lait, au lieu que les vaches ordinaires deviennent graſſes & ceſſent de donner du lait dès qu'elles ont vécu pendant quelques temps dans des pâturages trop gras. Avec un taureau de cette race & des vaches communes, on fait une autre race qu'on appelle *bâtarde*, & qui eſt plus féconde & plus abondante en lait que la race commune ; ces vâches bâtardes donnent ſouvent deux veaux à la fois, & fourniſſent du lait pendant toute l'année : ce ſont ces bonnes vaches à lait qui ſont une

partie des richesses de la Hollande, d'où il sort tous les ans pour des sommes considérables de beurre & de fromage; ces vaches, qui fournissent une ou deux fois autant de lait que les vaches de France, en donnent six fois autant que celles de Barbarie (*g*).

En Irlande, en Angleterre, en Hollande, en Suisse & dans le Nord, on sale & on fume la chair du bœuf en grande quantité, soit pour l'usage de la marine, soit pour l'avantage du commerce; il sort aussi de ces pays une grande quantité de cuirs: la peau du bœuf, & même celle du veau servent, comme l'on sait, à une infinité d'usages; la graisse est aussi une matiere utile, on la mêle avec le suif du mouton: le fumier du bœuf est le meilleur engrais pour les terres sèches & légeres; la corne de cet animal est le premier vaisseau dans lequel on ait bu, le premier instrument dans lequel on ait soufflé pour augmenter le son, la premiere matiere transparente que l'on ait employée pour faire des vîtres, des lanternes, & que l'on ait ramollie, travaillée, moulée pour faire des boîtes, des peignes, & mille autres ouvrages: mais finissons, car l'Histoire Naturelle doit finir où commence l'Histoire des Arts.

(*g*) Voyez le voyage de M. Shaw, tome I, p. 311

LA BREBIS.

Voyez planche II, fig. 2 & 3 de ce Volume.

L'on ne peut guere douter que les animaux actuellement domeſtiques n'ayent été ſauvages auparavant; ceux dont nous avons donné l'hiſtoire en ont fourni la preuve; & l'on trouve encore aujourd'hui des chevaux, des ânes & des taureaux ſauvages. Mais l'homme, qui s'eſt ſoumis tant de millions d'individus, peut-il ſe glorifier d'avoir conquis une ſeule eſpèce entiere? Comme toutes ont été créées ſans ſa participation, ne peut-on pas croire que toutes ont eu ordre de croître & de multiplier ſans ſon ſecours? Cependant ſi l'on fait attention à la foibleſſe & à la ſtupidité de la brebis, ſi l'on conſidère en même temps que cet animal ſans défenſe ne peut même trouver ſon ſalut dans la fuite; qu'il a pour ennemis tous les animaux carnaſſiers, qui ſemblent le chercher de préférence & le dévorer par goût; que d'ailleurs cette eſpèce produit peu, que chaque individu ne vit que peu de temps, &c. on ſeroit tenté d'imaginer que dès les commencemens la brebis a été confiée à la garde de l'homme, qu'elle a eu beſoin de ſa protection pour ſubſiſter, & de ſes ſoins pour ſe multiplier, puiſqu'en effet on ne trouve point

de brebis sauvages dans les déserts ; que dans tous les lieux où l'homme ne commande pas, le lion, le tigre, le loup règnent par la force & par la cruauté ; que ces animaux de sang & de carnage vivent plus long-temps & multiplient tous beaucoup plus que la brebis ; & qu'enfin, si l'on abandonnoit encore aujourd'hui dans nos campagnes les troupeaux nombreux de cette espèce que nous avons tant multipliée, ils seroient bientôt détruits sous nos yeux, & l'espèce entiere anéantie par le nombre & la voracité des espèces ennemies.

Il paroît donc que ce n'est que par notre secours & par nos soins que cette espèce a duré, dure, & pourra durer encore : il paroît qu'elle ne subsisteroit pas par elle-même. La brebis est absolument sans ressource & sans défense ; le bélier n'a que de foibles armes, son courage n'est qu'une pétulance inutile pour lui-même, incommode pour les autres, & qu'on détruit par la castration : les moutons sont encore plus timides que les brebis ; c'est par crainte qu'ils se rassemblent si souvent en troupeaux, le moindre bruit extraordinaire suffit pour qu'ils se précipitent & se serrent les uns contre les autres, & cette crainte est accompagnée de la plus grande stupidité ; car ils ne savent pas fuir le danger, ils semblent même ne pas sentir l'incommodité de leur situation : ils restent où ils se trouvent, à la pluie, à la neige, ils y demeurent opiniâtrément ; & pour les obliger à changer de lieu & à prendre une route, il leur faut un chef, qu'on instruit à

marcher le premier, & dont ils ſuivent tous les mouvemens pas à pas: ce chef demeureroit lui-même avec le reſte du troupeau, ſans mouvement, dans la même place, s'il n'étoit chaſſé par le berger ou excité par le chien commis à leur garde, lequel ſait en effet veiller à leur sûreté, les défendre, les diriger, les ſéparer, les raſſembler & leur communiquer les mouvemens qui leur manquent.

Ce ſont donc de tous les animaux quadrupèdes les plus ſtupides, ce ſont ceux qui ont le moins de reſſource & d'inſtinct : les chèvres, qui leur reſſemblent à tant d'autres égards, ont beaucoup plus de ſentiment; elles ſavent ſe conduire, elles évitent les dangers, elles ſe familiariſent aiſément avec les nouveaux objets, au lieu que la brebis ne ſait ni fuir ni s'approcher; quelque beſoin qu'elle ait de ſecours, elle ne vient point à l'homme auſſi volontiers que la chèvre; &, ce qui dans les animaux paroît être le dernier degré de la timidité ou de l'inſenſibilité, elle ſe laiſſe enlever ſon agneau ſans le défendre, ſans s'irriter, ſans réſiſter & ſans marquer ſa douleur par un cri différent du bêlement ordinaire.

Mais cet animal ſi chétif en lui-même, ſi dépourvu de ſentiment, ſi dénué de qualités intérieures, eſt pour l'homme l'animal le plus précieux, celui dont l'utilité eſt la plus immédiate & la plus étendue; ſeul il peut ſuffire aux beſoins de premiere néceſſité, il fournit tout à la fois de quoi ſe nourrir & ſe vêtir, ſans compter les avantages particu-

liers que l'on sait tirer du suif, du lait, de la peau, & même des boyaux, des os & du fumier de cet animal, auquel il semble que la Nature n'ait, pour ainsi dire, rien accordé en propre, rien donné que pour le rendre à l'homme.

L'amour qui dans les animaux est le sentiment le plus vif & le plus général, est aussi le seul qui semble donner quelque vivacité, quelque mouvement au bélier; il devient pétulant, il se bat, il s'élance contre les autres béliers, quelquefois même il attaque son berger; mais la brebis, quoiqu'en chaleur, n'en paroît pas plus animée, pas plus émue; elle n'a qu'autant d'instinct qu'il en faut pour ne pas refuser les approches du mâle, pour choisir sa nourriture & pour reconnoître son agneau. L'instinct est d'autant plus sûr qu'il est plus machinal, &, pour ainsi dire, plus inné; le jeune agneau cherche lui-même dans un nombreux troupeau, trouve & saisit la mamelle de sa mere sans jamais se méprendre. L'on dit aussi que les moutons sont sensibles aux douceurs du chant, qu'ils paissent avec plus d'assiduité, qu'ils se portent mieux, qu'ils engraissent au son du chalumeau, que la musique a pour eux des attraits; mais l'on dit encore plus souvent, & avec plus de fondement, qu'elle sert au moins à charmer l'ennui du berger, & que c'est à ce genre de vie oisive & solitaire que l'on doit rapporter l'origine de cet art.

Ces animaux, dont le naturel est si simple, sont aussi d'un tempérament très foible, ils

ne peuvent marcher long-temps, les voyages les affoibliſſent & les exténuent; dès qu'ils courent, ils palpitent, & ſont bientôt eſſouflés; la grande chaleur, l'ardeur du ſoleil les incommodent autant que l'humidité, le froid & la neige; ils ſont ſujets à grand nombre de maladies, dont la plupart ſont contagieuſes; la ſurabondance de la graiſſe les fait quelquefois mourir, & toujours elle empêche les brebis de produire; elles mettent bas difficilement, elles avortent fréquemment, & demandent plus de ſoin qu'aucun des autres animaux domeſtiques.

Lorſque la brebis eſt prête à mettre bas, il faut la ſéparer du reſte du troupeau, & la veiller, afin d'être à portée d'aider à l'accouchement; l'agneau ſe préſente ſouvent de travers ou par les pieds, & dans ces cas la mere court riſque de la vie ſi elle n'eſt aidée: lorſqu'elle eſt délivrée, on lève l'agneau & on le met droit ſur ſes pieds, on tire en même temps le lait qui eſt contenu dans les mamelles de la mere; ce premier lait eſt gâté, & feroit beaucoup de mal à l'agneau, on attend donc qu'elles ſe rempliſſent d'un nouveau lait avant que de lui permettre de teter; on le tient chaudement, & on l'enferme pendant trois ou quatre jours avec ſa mere pour qu'il apprenne à la connoître: dans ces premiers temps, pour rétablir la brebis, on la nourrit de bon foin & d'orge moulu ou de ſon mêlé d'un peu de ſel, on lui fait boire de l'eau un peu tiède & blanchie avec de la farine de blé, de fèves ou de millet; au bout de quatre ou cinq

jours on pourra la remettre par degrés à la vie commune & la faire sortir avec les autres, on observera seulement de ne la pas mener trop loin pour ne pas échauffer son lait: quelque temps après, lorsque l'agneau qui la tette aura pris de la force & qu'il commencera à bondir, on pourra lui laisser suivre sa mere aux champs.

On livre ordinairement au boucher tous les agneaux qui paroissent foibles; & l'on ne garde, pour les élever, que ceux qui sont les plus vigoureux, les plus gros & les plus chargés de laine; les agneaux de la premiere portée ne sont jamais si bons que ceux des portées suivantes: si l'on veut élever ceux qui naissent aux mois d'octobre, novembre, décembre, janvier, février, on les garde à l'étable pendant l'hiver, on ne les en fait sortir que le soir & le matin pour teter, & on ne les laisse point aller aux champs avant le commencement d'avril: quelque temps auparavant on leur donne tous les jours un peu d'herbe, afin de les accoutumer peu-à-peu à cette nouvelle nourriture. On peut les sevrer à un mois; mais il vaut mieux ne le faire qu'à six semaines ou deux mois: on préfere toujours les agneaux blancs & sans taches aux agneaux noirs ou tachés, la laine blanche se vendant mieux que la laine noire ou mêlée.

La castration doit se faire à l'âge de cinq ou six mois, ou même un peu plus tard, au printemps ou en automne, dans un temps doux. Cette opération se fait de deux manieres: la plus ordinaire est l'incision, on tire les

les teſticules par l'ouverture qu'on vient de faire, & on les enlève aiſément; l'autre ſe fait ſans inciſion, on lie ſeulement, en ſerrant fortement avec une corde, les bourſes au-deſſus des teſticules, & l'on détruit par cette compreſſion les vaiſſeaux qui y aboutiſſent. La caſtration rend l'agneau malade & triſte, & l'on fera bien de lui donner du ſon mêlé d'un peu de ſel pendant deux ou trois jours, pour prévenir le dégoût qui ſouvent ſuccède à cet état.

A un an les béliers, les brebis & les moutons perdent les deux dents du devant de la mâchoire inférieure; ils manquent, comme l'on ſait, de dents inciſives à la mâchoire ſupérieure: à dix-huit mois les deux dents voiſines des deux premieres tombent auſſi, & à trois ans elles ſont toutes remplacées; elles ſont alors égales & aſſez blanches; mais à meſure que l'animal vieillit, elles ſe déchauſſent, s'émouſſent, & deviennent inégales & noires. On connoît auſſi l'âge du bélier par les cornes, elles paroiſſent dès la premiere année, ſouvent dès la naiſſance, & croiſſent tous les ans d'un anneau juſqu'à l'extrémité de la vie. Communément les brebis n'ont pas de cornes; mais elles ont ſur la tête des proéminences oſſeuſes aux mêmes endroits où naiſſent les cornes des béliers. Il y a cependant quelques brebis qui ont deux & même quatre cornes: ces brebis ſont ſemblables aux autres, leurs cornes ſont longues de cinq ou ſix pouces, moins contournées que celles des béliers; & lorſqu'il y a

quatre cornes, les deux cornes extérieures sont plus courtes que les deux autres.

Le bélier est en état d'engendrer dès l'âge de dix-huit mois, & à un an la brebis peut produire; mais on fera bien d'attendre que la brebis ait deux ans, & que le bélier en ait trois, avant de leur permettre de s'accoupler; le produit trop précoce, & même le premier produit de ces animaux, est toujours foible & mal conditionné. Un bélier peut aisément suffire à vingt-cinq ou trente brebis: on le choisit parmi les plus forts & les plus beaux de son espèce: il faut qu'il ait des cornes, car il y a des béliers qui n'en ont pas, & ces béliers sans cornes sont dans ces climats, moins vigoureux & moins propres à la propagation. Un beau & bon bélier doit avoir la tête forte & grosse, le front large, les yeux gros & noirs, le nez camus, les oreilles grandes, le cou épais, le corps long & élevé, les reins & la croupe larges, les testicules gros, & la queue longue: les meilleurs de tous sont les blancs, bien chargés de laine sur le ventre, sur la queue, sur la tête, sur les oreilles & jusque sur les yeux. Les brebis, dont la laine est la plus abondante, la plus touffue, la plus longue, la plus soyeuse & la plus blanche, sont aussi les meilleures pour la propagation, surtout si elles ont en même temps le corps grand, le cou épais & la démarche légère. On observe aussi que celles qui sont plutôt maigres que grasses, produisent plus sûrement que les autres.

La saison de la chaleur des brebis est de-

puis le commencement de novembre jusqu'à la fin d'avril ; cependant elles ne laissent pas de concevoir en tout temps, si on leur donne, aussi-bien qu'au bélier, des nourritures qui les échauffent, comme de l'eau salée & du pain de chenevis. On les laisse couvrir trois ou quatre fois chacune, après quoi on les sépare du bélier, qui s'attache de préférence aux brebis âgées & dédaigne les plus jeunes. L'on a soin de ne les pas exposer à la pluie ou aux orages dans le temps de l'accouplement, l'humidité les empêche de retenir, & un coup de tonnerre suffit pour les faire avorter. Un jour ou deux après qu'elles ont été couvertes, on les remet à la vie commune, & l'on cesse de leur donner de l'eau salée, dont l'usage continuel, aussi-bien que celui du pain de chenevis & des autres nourritures chaudes, ne manqueroit pas de les faire avorter. Elles portent cinq mois, & mettent bas au commencement du sixième ; elles ne produisent ordinairement qu'un agneau, & quelquefois deux : dans les climats chauds, elles peuvent produire deux fois par an ; mais en France & dans les pays plus froids, elles ne produisent qu'une fois l'année. On donne le bélier à quelques-unes vers la fin de juillet & au commencement d'août, afin d'avoir des agneaux dans le mois de janvier ; on le donne ensuite à un plus grand nombre dans les mois de septembre, d'octobre, & de novembre, & l'on a des agneaux abondamment aux mois de février, de mars & d'avril : on peut aussi en avoir quantité aux mois de mai,

juin, juillet, août & septembre, & ils ne sont rares qu'aux mois d'octobre, novembre & décembre. La brebis a du lait pendant sept ou huit mois, & en grande abondance, ce lait est une assez bonne nourriture pour les enfans & pour les gens de la campagne ; on en fait aussi de fort bons fromages, surtout en le mêlant avec celui de vache. L'heure de traire les brebis est immédiatement avant qu'elles aillent aux champs, ou aussi-tôt aprés qu'elles en sont revenues ; on peut les traire deux fois par jour en été, & une fois en hiver.

Les brebis engraissent dans le temps qu'elles sont pleines, parce qu'elles mangent plus alors que dans les autres temps : comme elles se blessent souvent & qu'elles avortent fréquemment, elles deviennent quelquefois stériles, & font assez souvent des monstres; cependant, lorsqu'elles sont bien soignées, elles peuvent produire pendant toute leur vie, c'est-à-dire, jusqu'à l'âge de dix ou douze ans ; mais ordinairement elles sont vieilles & maléficiées dès l'âge de sept ou huit ans. Le bélier qui vit douze ou quatorze ans, n'est bon que jusqu'à huit pour la propagation; il faut le bistourner à cet âge & l'engraisser avec les vieilles brebis. La chair du bélier, quoique bistourné & engraissé, a toujours un mauvais goût; celle de la brebis est mollasse & insipide; au lieu que celle du mouton est la plus succulente & la meilleure de toutes les viandes communes.

Les gens qui veulent former un troupeau & en tirer du profit, achettent des brebis

& des moutons de l'âge de dix-huit mois ou deux ans ; on en peut mettre cent ſous la conduite d'un ſeul berger : s'il eſt vigilant & aidé d'un bon chien, il en perdra peu ; il doit les précéder lorſqu'il les conduit aux champs, & les accoutumer à entendre ſa voix, à le ſuivre ſans s'arrêter & ſans s'écarter dans les blés, dans les vignes, dans les bois & dans les terres cultivées, où ils ne manqueroient pas de cauſer du dégât. Les côteaux, & les plaines élevées au-deſſus des collines ſont les lieux qui leur conviennent le mieux ; on évite de les mener paître dans les endroits bas, humides & marécageux. On les nourrit pendant l'hiver à l'étable, de ſon, de navets, de foin, de paille, de luzerne, de ſainfoin, de feuilles d'orme, de frêne, &c. on ne laiſſe pas de les faire ſortir tous les jours, à moins que le temps ne ſoit fort mauvais, mais c'eſt plutôt pour les promener que pour les nourrir ; & dans cette mauvaiſe ſaiſon, on ne les conduit aux champs que ſur les dix heures du matin, on les y laiſſe pendant quatre ou cinq heures, après quoi on les fait boire & on les ramène vers les trois heures après midi. Au printemps & en automne au contraire, on les fait ſortir auſſitôt que le ſoleil a diſſipé la gelée ou l'humidité, & on ne les ramène qu'au ſoleil couchant : il ſuffit auſſi dans ces deux ſaiſons de les faire boire une ſeule fois par jour avant de les ramener à l'étable, où il faut qu'ils trouvent toujours du fourrage, mais en plus petite quantité qu'en hiver. Ce n'eſt que pendant l'été qu'ils doivent prendre aux champs toute leur

nourriture, on les y mène deux fois par jour, & on les fait boire aussi deux fois; on les fait sortir du grand matin, on attend que la rosée soit tombée pour les laisser paître pendant quatre ou cinq heures, en suite on les fait boire & on les ramène à la bergerie ou dans quelqu'autre endroit à l'ombre: sur les trois ou quatre heures du soir, lorsque la grande chaleur commence à diminuer, on les mène paître une seconde fois jusqu'à la fin du jour; il faudroit même les laisser passer toute la nuit aux champs, comme on le fait en Angleterre; si l'on n'avoit rien à craindre du loup, ils n'en seroient que plus vigoureux, plus propres & plus sains. Comme la chaleur trop vive les incommode beaucoup, & que les rayons du soleil leur étourdissent la tête & leur donnent des vertiges, on fera bien de choisir les lieux opposés au soleil, & de les mener le matin sur des côteaux exposés au levant, & l'après-midi sur des côteaux exposés au couchant, afin qu'ils ayent en paissant la tête à l'ombre de leur corps; enfin il faut éviter de les faire passer par des endroits couverts d'épines, de ronces, d'ajoncs, de chardons, si l'on veut qu'ils conservent leur laine.

Dans les terreins secs, dans les lieux élevés, où le serpolet & les autres herbes odoriférantes abondent, la chair du mouton est de bien meilleure qualité que dans les plaines basses & dans les vallées humides, à moins que ces plaines ne soient sablonneuses & voisines de la mer, parce qu'alors toutes les herbes sont salées, & la chair du mouton

n'eſt nulle part auſſi bonne que dans ces pacages ou prés ſalés ; le lait des brebis y eſt auſſi plus abondant & de meilleur goût. Rien ne flatte plus l'appétit de ces animaux que le ſel, rien auſſi ne leur eſt plus ſalutaire, lorſqu'il leur eſt donné modérément ; & dans quelques endroits on met dans la bergerie un ſac de ſel ou une pierre ſalée qu'ils vont tous lécher tour-à-tour.

Tous les ans il faut trier dans le troupeau les bêtes qui commencent à vieillir & qu'on veut engraiſſer : comme elles demandent un traitement différent de celui des autres, on doit en faire un troupeau ſéparé ; & ſi c'eſt en été, on les mènera aux champs avant le lever du ſoleil, afin de leur faire paître l'herbe humide & chargée de roſée. Rien ne contribue plus à l'engrais des moutons que l'eau priſe en grande quantité, & rien ne s'y oppoſe davantage que l'ardeur du ſoleil ; ainſi, on les ramènera à la bergerie ſur les huit ou neuf heures du matin avant la grande chaleur, & on leur donnera du ſel pour les exciter à boire, on les mènera une ſeconde fois ſur les quatre heures du ſoir dans les pacages les plus frais & les plus humides. Ces petits ſoins continués pendant deux ou trois mois ſuffiſent pour leur donner toutes les apparences de l'embonpoint, & même pour les engraiſſer autant qu'ils peuvent l'être ; mais cette graiſſe qui ne vient que de la grande quantité d'eau qu'ils ont bue, n'eſt, pour ainſi dire, qu'une bouffiſſure, un œdème qui les feroit périr de pourriture en peu de temps, & qu'on ne prévient qu'en les tuant

immédiatement après qu'ils se sont chargés de cette fausse graisse ; leur chair même, loin d'avoir acquis des sucs & pris de la fermeté, n'en est souvent que plus insipide & plus fade : il faut, lorsqu'on veut leur faire une bonne chair, ne se pas borner à leur laisser paître la rosée & boire beaucoup d'eau, mais leur donner en même temps des nourritures plus succulentes que l'herbe. On peut les engraisser en hiver & dans toutes les saisons, en les mettant dans une étable à part, & en les nourrissant de farines d'orge, d'avoine, de froment, de fèves, &c. mêlées de sel, afin de les exciter à boire plus souvent & plus abondamment ; mais de quelque maniere & dans quelque saison qu'on les ait engraissés, il faut s'en défaire aussi-tôt, car on ne peut jamais les engraisser deux fois, & ils périssent presque tous par des maladies du foie.

On trouve souvent des vers dans le foie des animaux ; on peut voir la description des vers du foie des moutons & des bœufs dans le Journal des Savans (*a*) & dans les Ephémérides d'Allemagne (*b*). On croyoit que ces vers singuliers ne se trouvoient que dans le foie des animaux ruminans ; mais M. Daubenton en a trouvé de tout semblables dans le foie de l'âne (*c*), & il est probable qu'on

(a) Année 1678.

(b) Tome V, année 1675 & 1676.

(c) Voyez dans le tome VIII de cette Histoire naturelle de l'édition en trente-un volumes, la description de l'âne.

en trouvera de ſemblables auſſi dans le foie de pluſieurs autres animaux. Mais on prétend encore avoir trouvé des papillons dans le foie des moutons; M. Roüillé, Miniſtre & Secrétaire d'Etat des affaires étrangeres, a eu la bonté de me communiquer une lettre qui lui a été écrite en 1749, par M. Gachet de Beaufort, Docteur en Médecine à Montier en Tarantaiſe, dont voici l'extrait.
» L'on a remarqué depuis long-temps que » les moutons (qui dans nos Alpes ſont les » meilleurs de l'Europe) maigriſſent quel» quefois à vue d'œil, ayant les yeux blancs, » chaſſieux & concentrés, le ſang ſéreux, » ſans preſque aucune partie rouge ſenſible, » la langue aride & reſſerrée, le nez rempli » d'un mucus jaunâtre, glaireux & puru» lent, avec une débilité extrême, quoique » mangeant beaucoup, & qu'enfin toute l'é» conomie animale tomboit en décadence. » Pluſieurs recherches exactes ont appris » que ces animaux avoient dans le foie, des » papillons blancs ayant des ailes aſſorties, » la tête ſemi-ovale, velue, & de la groſ» ſeur de ceux des vers à ſoie : plus de » ſoixante-dix que j'ai fait ſortir en compri» mant les deux lobes, m'ont convaincu de » la réalité du fait; le foie ſe dilanioit en » même temps ſur toute la partie convexe; » l'on n'en a remarqué que dans les veines, » & jamais dans les artères; on en a trouvé » de petits, avec de petits vers, dans le » conduit cyſtique. La veine-porte & la » capſule de Gliſſon, qui paroiſſent s'y ma» nifeſter comme dans l'homme, cédoient au

» toucher le plus doux. Le poumon & les » autres viſcères étoient ſains, &c «. Il ſeroit à deſirer que M. le Docteur Gachet de Beaufort nous eût donné une deſcription plus détaillée de ces papillons, afin d'ôter le ſoupçon qu'on doit avoir que ces animaux qu'il a vus ne ſont que les vers ordinaires du foie du mouton, qui ſont fort plats, fort larges, & d'une figure ſi ſinguliere, que du premier coup-d'œil on les prendroit plutôt pour des feuilles que pour des vers.

Tous les ans on fait la tonte de la laine des moutons, des brebis & des agneaux: dans les pays chauds, où l'on ne craint pas de mettre l'animal tout-à-fait nu, l'on ne coupe pas la laine, mais on l'arrache, & on en fait ſouvent deux récoltes par an; en France, & dans les climats plus froids, on ſe contente de la couper une fois par an, avec de grands ciſeaux, & on laiſſe aux moutons une partie de leur toiſon, afin de les garantir de l'intempérie du climat. C'eſt au mois de mai que ſe fait cette opération, après les avoir bien lavés, afin de rendre la laine auſſi nette qu'elle peut l'être: au mois d'avril il fait encore trop froid; & ſi l'on attendoit les mois de juin & de juillet, la laine ne croîtroit pas aſſez pendant le reſte de l'été pour les garantir du froid pendant l'hiver. La laine des moutons eſt ordinairement plus abondante & meilleure que celle des brebis; celle du cou & du deſſus du dos eſt la laine de la premiere qualité, celle des cuiſſes, de la queue, du ventre, de la gorge, &c. n'eſt pas ſi bonne; & celle

que l'on prend ſur des bêtes mortes ou malades eſt la plus mauvaiſe. On préfere auſſi la laine blanche à la griſe, à la brune & à la noire, parce qu'à la teinture elle peut prendre toutes ſortes de couleurs : pour la qualité, la laine liſſe vaut mieux que la laine crêpue; on prétend même que les moutons dont la laine eſt trop friſée, ne ſe portent pas auſſi-bien que les autres. On peut encore tirer des moutons un avantage conſidérable, en les faiſant parquer, c'eſt-à-dire, en les laiſſant ſéjourner ſur les terres qu'on veut améliorer : il faut pour cela enclorre le terrein, & y renfermer le troupeau toutes les nuits pendant l'été; le fumier, l'urine & la chaleur du corps de ces animaux ranimeront en peu de temps les terres épuiſées, ou froides & infertiles; cent moutons amélioreront, en un été, huit arpens de terre pour ſix ans.

Les anciens ont dit que tous les animaux ruminans avoient du ſuif; cependant cela n'eſt exactement vrai que de la chèvre & du mouton, & celui du mouton eſt plus abondant, plus blanc, plus ſec, plus ferme, & de meilleure qualité qu'aucun autre. La graiſſe diffère du ſuif en ce qu'elle reſte toujours molle, au lieu que le ſuif durcit en ſe refroidiſſant. C'eſt ſurtout autour des reins que le ſuif s'amaſſe en grande quantité, & le rein gauche en eſt toujours plus chargé que le droit; il y en a auſſi beaucoup dans l'épiploon & autour des inteſtins; mais ce ſuif n'eſt pas à beaucoup près auſſi ferme ni auſſi bon que celui des reins, de la queue & des

autres parties du corps. Les moutons n'ont pas d'autre graisse que le suif, & cette matiere domine si fort dans l'habitude de leur corps, que toutes les extrémités de la chair en sont garnies; le sang même en contient une assez grande quantité, & la liqueur séminale en est si fort chargée, qu'elle paroît être d'une consistance différente de celle de la liqueur séminale des autres animaux : la liqueur de l'homme, celle du chien, du cheval, de l'âne, & probablement celle de tous les animaux qui n'ont pas de suif, se liquéfie par le froid, se délaie à l'air, & devient d'autant plus fluide qu'il y a plus de temps qu'elle est sortie du corps de l'animal; la liqueur séminale du bélier, & probablement celle du bouc & des autres animaux qui ont du suif, au lieu de se délayer à l'air, se durcit comme le suif, & perd toute sa liquidité avec sa chaleur. J'ai reconnu cette différence en observant au microscope ces liqueurs séminales; celle du bélier se fige quelques secondes après qu'elle est sortie du corps; & pour y voir les molécules organiques vivantes qu'elle contient en prodigieuse quantité, il faut chauffer le porte-objet du microscope, afin de la conserver dans son état de fluidité.

Le goût de la chair du mouton, la finesse de la laine, la quantité du suif, & même la grandeur & la grosseur du corps de ces animaux varient beaucoup suivant les différens pays. En France, le Berri est la province où ils sont plus abondans; ceux des environs de Beauvais sont les plus gras & les plus char-

gés de suif, aussi-bien que ceux de quelques autres endroits de la Normandie ; ils sont très bons en Bourgogne, mais les meilleurs de tous sont ceux des côtes sablonneuses de nos provinces maritimes. Les laines d'Italie, d'Espagne, & même d'Angleterre, sont plus fines que les laines de France. Il y a en Poitou, en Provence, aux environs de Bayonne, & dans quelques autres endroits de la France, des brebis qui paroissent être de races étrangeres, & qui sont plus grandes, plus fortes & plus chargées de laine que celles de la race commune ; ces brebis produisent aussi beaucoup plus que les autres, & donnent souvent deux agneaux à la fois ou deux agneaux par an ; les béliers de cette race engendrent avec les brebis ordinaires, ce qui produit une race intermédiaire qui participe des deux dont elle sort. En Italie & en Espagne, il y a encore un plus grand nombre de variétés dans les races des brebis, mais toutes doivent être regardées comme ne formant qu'une seule & même espèce avec nos brebis ; & cette espèce si abondante & si variée ne s'étend guere au-delà de l'Europe. Les animaux à longue & large queue, qui sont communs en Afrique & en Asie, & auxquels les voyageurs ont donné le nom de *moutons de Barbarie*, paroissent être d'une espèce différente de nos moutons, aussi-bien que la vigogne & le lama d'Amérique.

Comme la laine blanche est plus estimée que la noire, on détruit presque par-tout avec soin les agneaux noirs ou tachés ; ce-

pendant il y a des endroits où presque toutes les brebis sont noires, & par-tout on voit souvent naître d'un bélier blanc & d'une brebis blanche des agneaux noirs. En France il n'y a que des moutons blancs, bruns, noirs & tachés ; en Espagne, il y a des moutons roux ; en Ecosse, il y en a de jaunes ; mais ces différences & ces variétés dans la couleur sont encore plus accidentelles que les différences & les variétés des races, qui ne viennent cependant que de la différence de la nourriture & de l'influence du climat.




BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY



1. Le Bouc. 2. La Chevre.
3. Le Bouc d'angora. 4. la Chevre d'angora.

LA CHEVRE.

Voyez planche III, figure 2 de ce Volume.

QUOIQUE les eſpèces dans les animaux ſoient toutes ſéparées par un intervalle que la nature ne peut franchir, quelques-unes ſemblent ſe rapprocher par un ſi grand nombre de rapports, qu'il ne reſte, pour ainſi dire, entr'elles que l'eſpace néceſſaire pour tirer la ligne de ſéparation; & lorſque nous comparons ces eſpèces voiſines, & que nous les conſidérons relativement à nous, les unes ſe préſentent comme des eſpèces de premiere utilité, & les autres ſemblent n'être que des eſpèces auxiliaires qui pourroient, à bien des égards, remplacer les premieres, & nous ſervir aux mêmes uſages. L'âne pourroit preſque remplacer le cheval; & de même, ſi l'eſpèce de la brebis venoit à nous manquer, celle de la chèvre pourroit y ſuppléer. La chèvre fournit du lait comme la brebis, & même en plus grande abondance; elle donne auſſi du ſuif en quantité: ſon poil, quoique plus rude que la laine, ſert à faire de très bonnes étoffes: ſa peau vaut mieux que celle du mouton: la chair du chevreau approche aſſez de celle de l'agneau, &c. Ces eſpèces auxiliaires ſont plus agreſtes, plus robuſtes que les eſpèces principales; l'âne &

la chèvre ne demandent pas autant de soin que le cheval & la brebis : par-tout ils trouvent à vivre & broutent également les plantes de toute espèce, les herbes grossieres, les arbrisseaux chargés d'épines : ils sont moins affectés de l'intempérie du climat, ils peuvent mieux se passer du secours de l'homme : moins ils nous appartiennent, plus ils semblent appartenir à la nature ; & au lieu d'imaginer que ces espèces subalternes n'ont été produites que par la dégénération des espèces premieres, au lieu de regarder l'âne comme un cheval dégénéré, il y auroit plus de raison de dire que le cheval est un âne perfectionné ; que la brebis n'est qu'une espèce de chèvre plus délicate que nous avons soignée, perfectionnée, propagée pour notre utilité, & qu'en général les espèces les plus parfaites, surtout dans les animaux domestiques, tirent leur origine de l'espèce moins parfaite des animaux sauvages qui en approchent le plus, la Nature seule ne pouvant faire autant que la Nature & l'homme réunis.

Quoi qu'il en soit, la chèvre est une espèce distincte, & peut-être encore plus éloignée de celle de la brebis, que l'espèce de l'âne ne l'est de celle du cheval. Le bouc s'accouple volontiers avec la brebis, comme l'âne avec la jument, & le bélier se joint avec la chèvre, comme le cheval avec l'ânesse ; mais quoique ces accouplemens soient assez fréquens, & quelquefois prolifiques, il ne s'est point formé d'espèce intermédiaire entre la chèvre & la brebis : ces deux espè-

ces

ces ſont diſtinctes, demeurent conſtamment ſéparées & toujours à la même diſtance l'une de l'autre; elles n'ont donc point été altérées par ces mélanges, elles n'ont point fait de nouvelles ſouches & de nouvelles races d'animaux mitoyens, elles n'ont produit que des différences individuelles, qui n'influent pas ſur l'unité de chacune des eſpèces primitives, & qui confirment au contraire la réalité de leur différence caractériſtique.

Mais il y a bien des cas où nous ne pouvons ni diſtinguer ces caracteres, ni prononcer ſur leurs différences avec autant de certitude; il y en a beaucoup d'autres où nous ſommes obligés de ſuſpendre notre jugement, & encore une infinité d'autres ſur leſquels nous n'avons aucune lumiere; car indépendamment de l'incertitude où nous jette la contrariété des témoignages ſur les faits qui nous ont été tranſmis, indépendamment du doute qui réſulte du peu d'exactitude de ceux qui ont obſervé la nature, le plus grand obſtacle qu'il y ait à l'avancement de nos connoiſſances eſt l'ignorance preſque forcée dans laquelle nous ſommes d'un très grand nombre d'effets que le temps ſeul n'a pu préſenter à nos yeux, & qui ne ſe dévoileront même à ceux de la poſtérité que par des expériences & des obſervations combinées; en attendant, nous errons dans les ténèbres, ou nous marchons avec perplexité entre des préjugés & des probabilités, ignorant même juſqu'à la poſſibilité des choſes, & confondant à tout moment les opinions des hommes avec les actes de la nature. Les exemples ſe

présentent en foule; mais sans en prendre ailleurs que dans notre sujet, nous savons que le bouc & la brebis s'accouplent & produisent ensemble; mais personne ne nous a dit encore s'il en résulte un mulet stérile, ou un animal fécond qui puisse faire souche pour des générations nouvelles ou semblables aux premieres: de même, quoique nous sachions que le bélier s'accouple avec la chèvre, nous ignorons s'ils produisent ensemble & quel est ce produit; nous croyons que les mulets en général, c'est-à-dire, les animaux qui viennent du mélange de deux espèces différentes, sont stériles, parce qu'il ne paroît pas que les mulets qui viennent de l'âne & de la jument, non plus que ceux qui viennent du cheval & de l'ânesse, produisent rien entr'eux ou avec ceux dont ils viennent: cependant cette opinion est mal fondée peut-être; les anciens disent positivement que le mulet peut produire à l'âge de sept ans, & qu'il produit avec la jument (*a*); ils nous disent que la mule peut concevoir, quoiqu'elle ne puisse perfectionner son fruit (*b*). Il seroit donc nécessaire de détruire ou de confirmer ces faits, qui répandent de l'obscurité sur la distinction réelle des ani-

---

(*a*) *Mulus septennis implere potest, & jam cum equâ conjunctus hinnum procreavit.* Aristot. *Hist. animal. lib. VI, cap. XXIV.*

(*b*) *Itaque concipere quidem aliquando mula potest, quod jam factum est; sed enutrire atque in finem perducere non potest. Mas generare interdùm potest.* Arist. *de generat. animal. lib. II, cap. VI.*

maux, & ſur la théorie de la génération: d'ailleurs, quoique nous connoiſſions aſſez diſtinctement les eſpèces de tous les animaux qui nous avoiſinent, nous ne ſavons pas ce que produiroit leur mélange entr'eux ou avec des animaux étrangers; nous ne ſommes que très mal informés des jumars, c'eſt-à-dire, du produit de la vache & de l'âne, ou de la jument & du taureau: nous ignorons ſi le zèbre ne produiroit pas avec le cheval ou l'âne; ſi l'animal à large queue, auquel on a donné le nom de mouton de Barbarie, ne produiroit pas avec notre brebis; ſi le chamois n'eſt pas une chèvre ſauvage, s'il ne formeroit pas avec nos chèvres quelque race intermédiaire; ſi les ſinges diffèrent réellement par les eſpèces, ou s'ils ne font, comme les chiens, qu'une ſeule & même eſpèce, mais variée par un grand nombre de races différentes; ſi le chien peut produire avec le renard & le loup; ſi le cerf produit avec la vache, la biche avec le daim, &c. Notre ignorance ſur tous ces faits eſt, come je l'ai dit, preſque forcée, les expériences qui pourroient les décider demandant plus de temps, de ſoins & de dépenſe que la vie & la fortune d'un homme ordinaire ne peuvent le permettre. J'ai employé quelques années à faire des tentaiives de cette eſpèce: j'en rendrai compte lorſque je parlerai des mulets; mais je conviendrai d'avance qu'elles ne m'ont fourni que peu de lumieres, & que la plupart de ces épreuves ont été ſans ſuccès.

De-là dépendent cependant la connoiſſance

entiere des animaux, la division exacte de leurs espèces, & l'intelligence parfaite de leur histoire; de-là dépendent aussi la maniere de l'écrire & l'art de la traiter: mais puisque nous sommes privés de ces connoissances si nécessaires à notre objet; puisqu'il ne nous est pas possible, faute de faits, d'établir des rapports & de fonder nos raisonnemens, nous ne pouvons mieux faire que d'aller pas à pas, de considérer chaque animal individuellement, de regarder comme des espèces différentes toutes celles qui ne se mêlent pas sous nos yeux, & d'écrire leur histoire par articles séparés, en nous réservant de les joindre ou de les fondre ensemble, dès que, par notre propre expérience, ou par celle des autres, nous serons plus instruits.

C'est par cette raison que, quoiqu'il y ait plusieurs animaux qui ressemblent à la brebis & à la chèvre, nous ne parlons ici que de la chèvre & de la brebis domestiques. Nous ignorons si les espèces étrangeres pourroient produire & former de nouvelles races avec ces espèces communes. Nous sommes donc fondés à les regarder comme des espèces différentes, jusqu'à ce qu'il soit prouvé par le fait que les individus de chacune de ces espèces étrangeres peuvent se mêler avec l'espèce commune, & produire d'autres individus qui produiroient entr'eux, ce caractere seul constituant la réalité & l'unité de ce que l'on doit appeller espèce, tant dans les animaux que dans les végétaux.

La chévre a de sa nature plus de sentiment

& de reſſource que la brebis; elle vient à l'homme volontiers, elle ſe familiariſe aiſément, elle eſt ſenſible aux careſſes & capable d'attachement; elle eſt auſſi plus forte, plus légere, plus agile & moins timide que la brebis; elle eſt vive, capricieuſe, laſcive & vagabonde. Ce n'eſt qu'avec peine qu'on la conduit & qu'on peut la réduire en troupeau; elle aime à s'écarter dans les ſolitudes, à grimper ſur les lieux eſcarpés, à ſe placer & même à dormir ſur la pointe des rochers & ſur le bord des précipices; elle cherche le mâle avec empreſſement; elle s'accouple avec ardeur, & produit de très bonne heure; elle eſt robuſte, aiſée à nourrir; preſque toutes les herbes lui ſont bonnes, & il y en a peu qui l'incommodent. Le tempérament, qui dans tous les animaux influe beaucoup ſur le naturel, ne paroît cependant pas dans la chèvre différer eſſentiellement de celui de la brebis. Ces deux eſpèces d'animaux, dont l'organiſation intérieure eſt preſque entiérement ſemblable, ſe nourriſſent, croiſſent & multiplient de la même maniere, & ſe reſſemblent encore par le caractere des maladies, qui ſont les mêmes, à l'exception de quelques-unes auxquelles la chèvre n'eſt pas ſujette; elle ne craint pas, comme la brebis, la trop grande chaleur; elle dort au ſoleil, & s'expoſe volontiers à ſes rayons les plus vifs, ſans en être incommodée, & ſans que cette ardeur lui cauſe ni étourdiſſemens ni vertiges; elle ne s'effraye point des orages, ne s'impatiente pas à la pluie; mais elle paroît être ſenſible

à la rigueur du froid. Les mouvemens extérieurs, lesquels, comme nous l'avons dit, dépendent beaucoup moins de la conformation du corps que de la force & de la variété des sensations relatives à l'appétit & au desir, sont par cette raison beaucoup moins mesurés, beaucoup plus vifs dans la chèvre que dans la brebis. L'inconstance de son naturel se marque par l'irrégularité de ses actions; elle marche, elle s'arrête, elle court, elle bondit, elle saute, s'approche, s'éloigne, se montre, se cache, ou fuit, comme par caprice, & sans autre cause déterminante que celle de la vivacité bizarre de son sentiment intérieur, & toute la souplesse des organes, tout le nerf du corps suffisent à peine à la pétulence & à la rapidité de ces mouvemens qui lui sont naturels.

On a des preuves que ces animaux sont naturellement amis de l'homme, & que dans les lieux inhabités ils ne deviennent point sauvages. En 1698, un vaisseau Anglois ayant relâché à l'isle de Bonavista; deux nègres se présenterent à bord, & offrirent *gratis* aux Anglois autant de boucs qu'ils en voudroient emporter. A l'étonnement que le capitaine marqua de cet offre, les nègres répondirent qu'il n'y avoit que douze personnes dans toute l'isle, que les boucs & les chèvres s'y étoient multipliés jusqu'à devenir incommodes, & que loin de donner beaucoup de peine à les prendre, ils suivoient les hommes avec une sorte d'obsti-

nation, comme les animaux domeſtiques (*c*).

Le bouc (*Voyez planche III, fig. 1 de ce volume*) peut engendrer à un an, & la chèvre dès l'âge de ſept mois; mais les fruits de cette génération précoce ſont foibles & défectueux, & l'on attend ordinairement que l'un & l'autre ayent dix-huit mois ou deux ans avant de leur permettre de ſe joindre. Le bouc eſt un aſſez bel animal, très vigoureux & très chaud : un ſeul peut ſuffire à plus de cent cinquante chêvres pendant deux ou trois mois; mais cette ardeur qui le conſume, ne dure que trois ou quatre ans, & ces animaux ſont énervés & même vieux dès l'âge de cinq ou ſix ans. Lorſque l'on veut donc faire choix d'un bouc pour la propagation, il faut qu'il ſoit jeune & de bonne figure, c'eſt-à-dire, âgé de deux ans, la taille grande, le cou court & charnu, la tête légere, les oreilles pendantes, les cuiſſes groſſes, les jambes fermes, le poil noir, épais & doux, la barbe longue & bien garnie. Il y a moins de choix à faire pour les chèvres; ſeulement on peut obſerver que celles dont le corps eſt grand, la croupe large, les cuiſſes fournies, la démarche légere, les mamelles groſſes, les pis longs, le poil doux & touffu, ſont les meilleures. Elles ſont ordinairement en chaleur aux mois de ſeptembre, octobre & novembre; & même pour peu qu'elles approchent

(c) Voyez l'hiſtoire générale des voyages tome I, page 518.

du mâle en tout autre temps, elles ſont bientôt diſpoſées à le recevoir, & elles peuvent s'accoupler & produire dans toutes les ſaiſons: cependant elles retiennent plus sûrement en automne; & l'on préfere encore les mois d'octobre & de novembre par une autre raiſon, c'eſt qu'il eſt bon que les jeunes chevreaux trouvent de l'herbe tendre lorſqu'ils commencent à paître pour la premiere fois. Les chèvres portent cinq mois, & mettent bas au commencement du ſixième; elles allaitent leur petit pendant un mois ou cinq ſemaines; ainſi l'on doit compter environ ſix mois & demi entre le temps auquel on les aura fait couvrir & celui où le chevreau pourra commencer à paître.

Lorſqu'on les conduit avec les moutons, elles ne reſtent pas à leur ſuite, elles précèdent toujours le troupeau; il vaut mieux les mener ſéparément paître ſur les collines, elles aiment mieux les lieux élevés & les montagnes, même les plus eſcarpées; elles trouvent autant de nourriture qu'il leur en faut, dans les bruyères, dans les friches, dans les terreins incultes & dans les terres ſtériles: il faut les éloigner des endroits cultivés, les empêcher d'entrer dans les blés, dans les vignes, dans les bois; elles font un grand dégât dans les taillis; les arbres dont elles broutent avec avidité les jeunes pouſſes & les écorces tendres, périſſent preſque tous; elles craignent les lieux humides, les prairies marécageuſes, les pâturages gras: on en élève rarement dans les pays de plaines, elles s'y portent mal, & leur chair eſt de mauvaiſe

mauvaiſe qualité. Dans la plupart des climats chauds, l'on nourrit des chèvres en grande quantité, & on ne leur donne point d'étable : en France, elles périroient ſi on ne les mettoit pas à l'abri pendant l'hiver. On peut ſe diſpenſer de leur donner de la litière en été, mais il leur en faut pendant l'hiver; & comme toute humidité les incommode beaucoup, on ne les laiſſe pas coucher ſur leur fumier, & on leur donne ſouvent de la litière fraîche. On les fait ſortir de grand matin pour les mener aux champs; l'herbe chargée de roſée, qui n'eſt pas bonne pour les moutons, fait grand bien aux chèvres. Comme elles ſont indociles & vagabondes, un homme, quelque robuſte & quelque agile qu'il ſoit, n'en peut guere conduire que cinquante. On ne les laiſſe pas ſortir pendant les neiges & les frimats; on les nourrit à l'étable, d'herbes & de petites branches d'arbres cueillies en automne, ou de choux, de navets & d'autres légumes. Plus elles mangent, plus la quantité de leur lait augmente; & pour entretenir ou augmenter encore cette abondance de lait, on les fait beaucoup boire, & on leur donne quelquefois du ſalpêtre ou de l'eau ſalée. On peut commencer à les traire quinze jours après qu'elles ont mis bas; elles donnent du lait en quantité pendant quatre à cinq mois, & elles en donnent ſoir & matin.

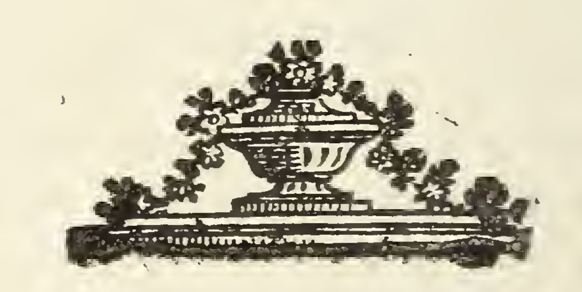
La chèvre ne produit ordinairement qu'un chevreau, quelquefois deux, très rarement trois, & jamais plus de quatre; elle ne produit que depuis l'âge d'un an ou dix-huit

mois, jusqu'à sept ans. Le bouc pourroit engendrer jusqu'à cet âge, & peut-être au-delà, si on le ménageoit davantage; mais communément il ne sert que jusqu'à l'âge de cinq ans. On le réforme alors pour l'engraisser avec les vieilles chèvres & les jeunes chevreaux mâles, que l'on coupe à l'âge de six mois, afin de rendre leur chair plus scculente & plus tendre. On les engraisse de la même maniere que l'on engraisse les moutons; mais, quelque soin qu'on prenne, & quelque nourriture qu'on leur donne, leur chair n'est jamais aussi bonne que celle du mouton, si ce n'est dans les climats très chauds, où la chair du mouton est fade & de mauvais goût. L'odeur forte du bouc ne vient pas de sa chair, mais de sa peau. On ne laisse pas vieillir ces animaux, qui pourroient peut-être vivre dix ou douze ans: on s'en défait dès qu'ils cessent de produire, & plus ils sont vieux, plus leur chair est mauvaise. Communément les boucs & les chèvres ont des cornes; cependant il y a, quoiqu'en moindre nombre, des chèvres & des boucs sans cornes. Ils varient aussi beaucoup par la couleur du poil. On dit que les blanches & celles qui n'ont point de cornes, sont celles qui donnent le plus de lait, & que les noires sont les plus fortes & les plus robustes de toutes. Ces animaux, qui ne coûtent presque rien à nourrir, ne laissent pas de faire un produit assez considérable; on en vend la chair, le suif, le poil & la peau. Leur lait est plus sain & meilleur que celui de la brebis; il est d'usage

dans la médecine, il se caille aisément, & l'on en fait de très bons fromages : comme il ne contient que peu de parties butireuses, l'on ne doit pas en séparer la crême. Les chèvres se laissent teter aisément, même par les enfans, pour lesquels leur lait est une trés bonne nourriture; elles sont, comme les vaches & les brebis, sujettes à être tetées par la couleuvre, & encore par un oiseau connu sous le nom de *tete-chèvres* ou *crapaud-volant*, qui s'attache à leur mamelle pendant la nuit, & leur fait, dit-on, perdre leur lait.

Les chèvres n'ont point de dents incisives à la mâchoire supérieure; celles de la mâchoire inférieure tombent & se renouvellent dans le même temps & dans le même ordre que celles des brebis : les nœuds des cornes & des dents peuvent indiquer l'âge. Le nombre des dents n'est pas constant dans les chèvres; elles en ont ordinairement moins que les boucs, qui ont aussi le poil plus rude, la barbe & les cornes plus longues que les chèvres. Ces animaux, comme les bœufs & les moutons, ont quatre estomacs & ruminent : l'espèce en est plus répandue que celle de la brebis; on trouve des chèvres semblables aux nôtres dans plusieurs parties du monde; elles sont seulement plus petites en Guinée & dans les autres pays chauds; elles sont plus grandes en Moscovie & dans les autres climats froids. Les chèvres d'Angora ou de Syrie, à oreilles pendantes, sont de la même espèce que les nôtres; elles se mêlent & produisent ensemble, même dans

nos climats : le mâle a les cornes à-peu-près aussi longues que le bouc ordinaire, mais dirigées & contournées d'une maniere différente ; elles s'étendent horizontallement de chaque côté de la tête, & forment des spirales à-peu-près comme un tire-boure. Les cornes de la femelle sont courtes, & se recourbent en arriere, en bas & en avant ; de sorte qu'elles aboutissent auprès de l'œil, & il paroît que leur contour & leur direction varient. Le bouc & la chèvre d'Angora, que nous avons vus à la ménagerie du Roi (*Voyez pl. III, fig. 3 & 4 de ce volume*), les avoient telles que nous venons de les décrire ; & ces chèvres ont, comme presques tous les autres animaux de Syrie, le poil très long, très fourni, & si fin qu'on en fait des étoffes aussi belles & aussi lustrées que nos étoffes de soie.





2

3



1. Le Verrat 2. Le Cochon de Siam
3. Le Cochon de lait.





I. Le Sanglier.
2. Marcassin.

LE COCHON,

Voyez planche IV, fig. 1 de ce volume.

LE COCHON DE SIAM,

Planche IV, fig. 2.

ET LE SANGLIER.

Planche V, fig. 1 de ce volume.

Nous mettons enſemble le cochon, le cochon de Siam & le ſanglier, parce que tous trois ne ſont qu'une ſeule & même eſpèce; l'un eſt l'animal ſauvage, les deux autres ſont l'animal domeſtique; & quoiqu'ils diffèrent par quelques marques extérieures, peut-être auſſi par quelques habitudes, comme ces différences ne ſont pas eſſentielles, qu'elles ſont ſeulement relatives à leur condition, que leur naturel n'eſt pas même fort altéré par l'état de domeſticité; qu'enfin ils produiſent enſemble des individus qui peuvent en produire d'autres, caractere qui conſtitue l'unité & la conſtance de l'eſpèce, nous n'avons pas dû les ſéparer.

Ces animaux ſont ſinguliers; l'eſpèce en eſt, pour ainſi dire, unique; elle eſt iſolée, elle ſemble exiſter plus ſolitairement qu'aucune autre; elle n'eſt voiſine d'aucune eſ-

pèce qu'on puisse regarder comme principale ni comme accessoire, telle que l'espèce du cheval relativement à celle de l'âne, ou l'espèce de la chèvre relativement à la brebis; elle n'est pas sujette à une grande variété de races comme celle du chien, elle participe de plusieurs espèces, & cependant elle diffère essentiellement de toutes. Que ceux qui veulent réduire la Nature à de petits systèmes, qui veulent renfermer son immmensité dans les bornes d'une formule, considerent avec nous cet animal, & voient s'il n'échappe pas à toutes leurs méthodes. Par les extrémités il ne ressemble point à ceux qu'ils ont appellés *solipèdes*, puisqu'il a le pied divisé; il ne ressemble point à ceux qu'ils ont appellés *pieds fourchus*, puisqu'il a réellement quatre doigts au-dedans, quoiqu'il n'en paroisse que deux à l'extérieur; il ne ressemble point à ceux qu'ils ont appellés *fissipèdes*, puisqu'il ne marche que sur deux doigts, & que les deux autres ne sont ni développés ni posés comme ceux des fissipèdes, ni même assez alongés pour qu'il puisse s'en servir. Il a donc des caracteres équivoques, des caracteres ambigus, dont les uns sont apparens & les autres obscurs. Dira-t-on que c'est une erreur de la Nature; que ces phalanges, ces doigts, qui ne sont pas assez développés à l'extérieur, ne doivent point être comptés? mais cette erreur est constante, d'ailleurs cet animal ne ressemble point aux *pieds fourchus* par les autres os du pied, & il en diffère encore par les caracteres les plus frappans; car ceux-ci

ont des cornes & manquent de dents incisives à la mâchoire supérieure ; ils ont quatre estomacs, ils ruminent, &c. Le cochon n'a point de cornes, il a des dents en haut comme en bas, il n'a qu'un estomac, il ne rumine point; il est donc évident qu'il n'est ni du genre des *solipèdes* ni de celui des *pieds fourchus*; il n'est pas non plus de celui des *fissipèdes*, puisqu'il diffère de ces animaux non-seulement par l'extrémité du pied, mais encore par les dents, par l'estomac, par les intestins, par les parties intérieures de la génération, &c. Tout ce que l'on pourroit dire, c'est qu'il fait la nuance, à certains égards, entre les *solipèdes* & les *pieds fourchus*, & à d'autres égards entre les *pieds fourchus* & les *fissipèdes*; car il diffère moins des *solipèdes* que des autres, par l'ordre & le nombre des dents; il leur ressemble encore par l'alongement des mâchoires, il n'a, comme eux, qu'un estomac, qui seulement est beaucoup plus grand; mais par une appendice qui y tient, aussi-bien que par la position des intestins, il semble se rapprocher des *pieds fourchus* ou *ruminans*; il leur ressemble encore par les parties extérieures de la génération, & en même temps il ressemble aux *fissipèdes* par la forme des jambes, par l'habitude du corps, par le produit nombreux de la génération. Aristote est le premier (*a*) qui ait divisé les animaux quadru-

[*a*] *Quadrupedum autem, quæ sanguine constant eadem quæ animal generant, alia multifida sunt, quales ho-*

pèdes en *solipèdes*, *pieds fourchus* & *fissipèdes*; & il convient que le cochon est d'un genre ambigu; mais la seule raison qu'il en donne, c'est que dans l'Illyrie, la Pœonie & dans quelques autres lieux il se trouve des cochons solipèdes. Cet animal est encore une espèce d'exception à deux règles générales de la Nature, c'est que plus les animaux sont gros, moins ils produisent, & que les fissipèdes sont de tous les animaux ceux qui produisent le plus; le cochon, quoique d'une taille fort au-dessus de la médiocre, produit plus qu'aucun des animaux fissipèdes ou autres; par cette fécondité, aussi-bien que par la conformation des testicules ou ovaires de la truie, il semble même faire l'extrémité des espèces vivipares, & s'approcher des espèces ovipares. Enfin il est en tout d'une nature équivoque, ambiguë, ou, pour mieux dire, il paroît tel à ceux qui croient que l'ordre hypothétique de leurs idées fait l'ordre réel des choses, & qui ne voient, dans la chaîne infinie des êtres, qus quelques points apparens auxquels ils veulent tout rapporter.

Ce n'est point en resserrant la sphère de

---

minis manus pedesque habentur. Sunt enim quæ multiplici pedum fissurâ digitentur, ut canis, leo, panthera. Alia bisulca sunt, quæ forcipem pro ungula habeant, ut oves, capræ, cervi, equi fluviatiles. Alia infisso sunt pede, ut quæ solipedes nominantur, ut equus, mulus. Genus sanè suillum ambiguum est; nam & in terra Illyriorum, & in Pœonia & nonnullis aliis locis, sues solipedes gignuntur. Arist. *de hist. Animal. lib. II, cap. 1.*

la Nature & en la renfermant dans un cercle étroit, qu'on pourra la connoître; ce n'eſt point en la faiſant agir par des vues particulieres qu'on ſaura la juger, ni qu'on pourra la deviner; ce n'eſt point en lui prêtant nos idées qu'on approfondira les deſſeins de ſon Auteur : au lieu de reſſerrer les limites de ſa puiſſance, il faut les reculer, les étendre juſque dans l'immenſité; il faut ne rien voir d'impoſſible, s'attendre à tout, & ſuppoſer que tout ce qui peut être eſt. Les eſpèces ambiguës, les productions irrégulieres, les êtres anomaux ceſſeront dès-lors de nous étonner, & ſe trouveront auſſi néceſſairement que les autres, dans l'ordre infini des choſes; ils rempliſſent les intervalles de la chaîne, ils en forment les nœuds, les points intermédiaires, ils en marquent auſſi les extrémités : ces êtres ſont pour l'eſprit humain des exemplaires précieux, uniques, où la Nature paroiſſant moins conforme à elle-même, ſe montre plus à découvert; où nous pouvons reconnoître des caracteres ſinguliers, & des traits fugitifs qui nous indiquent que ſes fins ſont bien plus générales que nos vues, & que ſi elle ne fait rien en vain, elle ne fait rien non plus dans les deſſeins que nous lui ſuppoſons.

En effet, ne doit-on pas faire des réflexions ſur ce que nous venons d'expoſer? ne doit-on pas tirer des inductions de cette ſinguliere conformation du cochon? il ne paroît pas avoir été formé ſur un plan original, particulier & parfait, puiſqu'il eſt un compoſé des autres animaux; il a évidemment

des parties inutiles, ou plutôt des parties dont il ne peut faire usage, des doigts dont tous les os sont parfaitement formés, & qui cependant ne lui servent à rien. La Nature est donc bien éloignée de s'assujettir à des causes finales dans la composition des êtres; pourquoi n'y mettroit-elle pas quelquefois des parties surabondantes, puisqu'elle manque si souvent d'y mettre des parties essentielles? combien n'y a-t-il pas d'animaux privés de sens & de membres! pourquoi veut-on que dans chaque individu toute partie soit utile aux autres & nécessaire au tout? ne suffit-il pas, pour qu'elles se trouvent ensemble, qu'elles ne se nuisent pas, qu'elles puissent croître sans obstacle & se développer sans s'oblitérer mutuellement! Tout ce qui ne se nuit point assez pour se détruire, tout ce qui peut subsister ensemble, subsiste; & peut-être y a-t-il, dans la plupart des êtres, moins de parties relatives, utiles ou nécessaires, que de parties indifférentes, inutiles ou surabondantes. Mais comme nous voulons toujours tout rapporter à un certain but, lorsque les parties n'ont pas des usages apparens, nous leur supposons des usages cachés, nous imaginons des rapports qui n'ont aucun fondement, qui n'existent point dans la nature des choses, & qui ne servent qu'à l'obscurcir : nous ne faisons pas attention que nous altérons la philosophie, que nous en dénaturons l'objet, qui est de connoître le *comment* des choses, la maniere dont la Nature agit, & que nous substituons à cet objet réel une idée vaine, en cherchant à deviner

le *pourquoi* des faits, la fin qu'elle ſe propoſe en agiſſant.

C'eſt pour cela qu'il faut recueillir avec ſoin les exemples qui s'oppoſent à cette prétention, qu'il faut inſiſter ſur les faits capables de détruire un préjugé général auquel nous nous livrons par goût, une erreur de méthode que nous adoptons par choix, quoiqu'elle ne tende qn'à voiler notre ignorance, & qu'elle ſoit inutile, & même oppoſée à la recherche & à la découverte des effets de la Nature. Nous pouvons, ſans ſortir de notre ſujet, donner d'autres exemples par leſquels ces fins que nous ſuppoſons ſi vainement à la Nature, ſont évidemment démenties.

Les phalanges ne ſont faites, dit-on, que pour former des doigts; cependant il y a dans le cochon des phalanges inutiles, puiſqu'elles ne forment pas des doigts dont il puiſſe ſe ſervir; & dans les animaux à pied fourchu, il y a de petits os (*a*) qui ne forment pas même des phalanges. Si c'eſt-là le but de la Nature, n'eſt-il pas évident que dans le cochon elle n'a exécuté que la moitié de ſon projet, & que dans les autres à peine l'a-t-elle commencé?

L'allantoïde eſt une membrane qui ſe trouve dans le produit de la génération de la truie, de la jument, de la vache & de pluſieurs autres animaux; cette membrane tient au fond

(*a*) M. Daubenton eſt le premier qui ait fait cette découverte.

de la vessie du fœtus ; elle est faite, dit-on, pour recevoir l'urine qu'il rend pendant son séjour dans le ventre de la mere : & en effet on trouve à l'instant de la naissance de l'animal, une certaine quantité de liqueur dans cette membrane, mais cette quantité n'est pas considérable ; dans la vache, où elle est peut-être plus abondante que dans tout autre animal, elle se réduit à quelques pintes, & la capacité de l'allantoïde est si grande, qu'il n'y a aucune proportion entre ces deux objets. Cette membrane, lorsqu'on la remplit d'air, forme une espèce de double poche en forme de croissant, longue de treize à quatorze pouces sur neuf, dix, onze, & même douze pouces de diamètre. Faut il, pour ne recevoir que trois ou quatre pintes de liqueur, un vaisseau dont la capacité contient plusieurs pieds cubes ? La vessie seule du fœtus, si elle n'eût pas été percée par le fond, suffisoit pour contenir cette petite quantité de liqueur, comme elle suffit en effet dans l'homme, & dans les espèces d'animaux où l'on n'a pas encore découvert l'allantoïde. Cette membrane n'est donc pas faite dans la vue de recevoir l'urine du fœtus, ni même dans aucune autre de nos vues ; car cette grande capacité est non-seulement inutile pour cet objet, mais aussi pour tout autre, puisqu'on ne peut pas même supposer qu'il soit possible qu'elle se remplisse, & que si cette membrane étoit pleine, elle formeroit un volume presque aussi gros que le corps de l'animal qui la contient, & ne pourroit par conséquent y être

contenue : & comme elle ſe déchire au moment de la naiſſance, & qu'on la jette avec les autres membranes qui ſervoient d'enveloppe au fœtus, il eſt évident qu'elle eſt encore plus inutile alors qu'elle ne l'étoit auparavant.

Le nombre des mamelles eſt, dit-on, relatif, dans chaque eſpèce d'animal, au nombre de petits que la femelle doit produire & allaiter : mais pourquoi le mâle, qui ne doit rien produire, a-t-il ordinairement le même nombre de mamelles ? & pourquoi dans la truie, qui ſouvent produit dit-huit, & même vingt petits, n'y a-t-il que douze mamelles, ſouvent moins, & jamais plus ; ceci ne prouve-t-il pas que ce n'eſt pas par des cauſes finales que nous pouvons juger des ouvrages de la Nature, que nous ne devons pas lui prêter d'auſſi petites vues, la faire agir par des convenances morales ; mais examiner comment elle agit en effet, & employer pour la connoître, tous les rapports phyſiques que nous préſente l'immenſe variété de ſes productions ? J'avoue que cette méthode, la ſeule qui puiſſe nous conduire à quelques connoiſſances réelles, eſt incomparablement plus difficile que l'autre, & qu'il y a une infinité de faits dans la Nature, auxquels, comme aux exemples précédens, il ne paroît guere poſſible de l'appliquer avec ſuccès : cependant, au lieu de chercher à quoi ſert la grande capacité de l'allantoïde, & de trouver qu'elle ne peut ſervir à rien ; il eſt clair qu'on ne doit s'appliquer qu'à rechercher les rapports phyſiques qui peuvent nous in-

diquer quelle en peut être l'origine. En observant, par exemple, que dans le produit de la génération des animaux qui n'ont pas une grande capacité d'inteſtins, l'allantoide eſt ou très-petite, ou nulle ; que par conſéquent la production de cette membrane a quelque rapport avec cette grande capacité d'inteſtins, &c, de même en conſidérant que le nombre des mamelles n'eſt point égal au nombre des petits, & en convenant ſeulement que les animaux qui produiſent le plus, ſont auſſi ceux qui ont des mamelles en plus grand nombre, on pourra penſer que cette production nombreuſe dépend de la conformation des parties intérieures de la génération, & que les mamelles étant auſſi des dépendances extérieures de ces mêmes parties de la génération, il y a entre le nombre ou l'ordre de ces parties & celui des mamelles, un rapport phyſique qu'il faut tâcher de découvrir.

Mais je ne fais ici qu'indiquer la vraie route, & ce n'eſt pas le lieu de la ſuivre plus loin ; cependant je ne puis m'empêcher d'obſerver en paſſant, que j'ai quelque raiſon de ſuppoſer que la production nombreuſe dépend plutôt de la conformation des parties intérieures de la génération que d'aucune autre cauſe : car ce n'eſt point de la quantité plus abondante des liqueurs ſéminales que dépend le grand nombre dans la production, puiſque le cheval, le cerf, le bélier, le bouc & les autres animaux qui ont une très grande abondance de liqueur ſéminale, ne produiſent qu'en petit nombre ; tandis

que le chien, le chat & d'autres animaux, qui n'ont qu'une moindre quantité de liqueur séminale, relativement à leur volume, produisent en grand nombre. Ce n'est pas non plus de la fréquence des accouplemens que ce nombre dépend; car l'on est assuré que le cochon & le chien n'ont besoin que d'un seul accouplement pour produire, & produire en grand nombre. La longue durée de l'accouplement, ou, pour mieux dire, du temps de l'émission de la liqueur séminale, ne paroît pas non plus être la cause à laquelle on doive rapporter cet effet; car le chien ne demeure accouplé long-temps que parce qu'il est retenu par un obstacle qui naît de la conformation même des parties; & quoique le cochon n'ait point cet obstacle, & qu'il demeure accouplé plus long-temps que la plupart des autres animaux, on ne peut en rien conclure pour la nombreuse production, puisqu'on voit qu'il ne faut au coq qu'un instant pour féconder tous les œufs qu'une poule peut produire en un mois. J'aurai occasion de développer davantage les idées que j'accumule ici, dans la seule vue de faire sentir qu'une simple probabilité, un soupçon, pourvu qu'il soit fondé sur des rapports physiques, répand plus de lumiere & produit plus de fruit que toutes les causes finales réunies.

Aux singularités que nous avons déjà rapportées, nous devons en ajouter une autre, c'est que la graisse du cochon est différente de celle de presque tous les autres animaux quadrupèdes, non-seulement par sa

consistance & sa qualité, mais aussi par sa position dans le corps de l'animal. La graisse de l'homme & des animaux qui n'ont point de suif, comme le chien, le cheval, &c. est mêlée avec la chair assez également ; le suif dans le bélier, le bouc, le cerf, &c. ne se trouve qu'aux extrémités de la chair : mais le lard du cochon n'est ni mêlé avec la chair, ni ramassé aux extrémités de la chair, il la recouvre par-tout, & forme une couche épaisse, distincte & continue entre la chair & la peau. Le cochon a cela de commun avec la baleine & les autres animaux cétacés, dont la graisse n'est qu'une espèce de lard à-peu-près de la même consistance, mais plus huileux que celui du cochon : ce lard, dans les animaux cétacés, forme aussi sous la peau une couche de plusieurs pouces d'épaisseur, qui enveloppe la chair.

Encore une singularité, même plus grande que les autres, c'est que le cochon ne perd aucune de ses premieres dents : les autres animaux, comme le cheval, l'âne, le bœuf, la brebis, la chèvre, le chien, & même l'homme, perdent tous leurs premieres dents incisives ; ces dents de lait tombent avant la puberté, & sont bien-tôt remplacées par d'autres : dans le cochon, au contraire, les dents de lait ne tombent jamais, elles croissent même pendant toute la vie. Il a six dents au-devant de la mâchoire inférieure, qui sont incisives & tranchantes ; il a aussi à la mâchoire supérieure six dents correspondantes ; mais par une imperfection qui n'a pas d'exmple dans la Nature, ces

six

ſix dents de la mâchoire ſupérieure ſont d'une forme très différente de celle des dents de la mâchoire inférieure : au lieu d'être inciſives & tranchantes, elles ſont longues, cylindriques & émouſſées à la pointe; en ſorte qu'elles forment un angle preſque droit avec celles de la mâchoire inférieure, & qu'elles ne s'appliquent que très obliquement les unes contre les autres par leurs extrémités.

Il n'y a que le cochon & deux ou trois autres eſpèces d'animaux qui ayent des défenſes ou des dents canines très alongées ; elles diffèrent des autres dents en ce qu'elle ſortent au dehors & qu'elles croiſſent pendant toute la vie. Dans l'éléphant & la vache marine, elles ſont cylindriques & longues de quelques pieds ; dans le ſanglier & le cochon mâle, elles ſe courbent en portion de cercle, elles ſont plates & tranchantes, & j'en ai vu de neuf à dix pouces de longueur : elles ſont enfoncées très profondément dans l'alvéole, & elles ont auſſi, comme celles de l'éléphant, une cavité à leur extrémité ſupérieure ; mais l'eléphant & la vache marine n'ont de défenſes qu'à la mâchoire ſupérieure, ils manquent même de dents canines à la mâchoire inférieure ; au lieu que le cochon mâle & le ſanglier en ont aux deux mâchoires, & celles de la mâchoire inférieure ſont plus utiles à l'animal; elles ſont auſſi plus dangereuſes, car c'eſt avec les défenſes d'en bas, que le ſanglier bleſſe.

La truie, la laie & le cochon coupé, ont

auſſi ces quatre dents canines à la mâchoire inférieure ; mais elles croiſſent beaucoup moins que celles du mâle, & ne ſortent preſque point au dehors. Outre ces ſeize dents, ſavoir, douze inciſives & quatre canines, ils ont encore vingt-huit dents mâchelieres, ce qui fait en tout quarante-quatre dents. Le ſanglier a les défenſes plus grandes, le boutoir plus fort & la hure plus longue que le cochon domeſtique, il a auſſi les pieds plus gros, les pinces plus ſéparées & le poil toujours noir.

De tous les quadrupèdes, le cochon paroît être l'animal le plus brut ; les imperfections de la forme ſemblent influer ſur le naturel, toutes ſes habitudes ſont groſſieres, tous ſes goûts ſont immondes, toutes ſes ſenſations ſe réduiſent à une luxure furieuſe & à une gourmandiſe brutale, qui lui fait dévorer indiſtinctement tout ce qui ſe préſente, & même ſa progéniture au moment qu'elle vient de naître. Sa voracité depend apparemment du beſoin continuel qu'il a de remplir la grande capacité de ſon eſtomac ; & la groſſiéreté de ſes appétits, de l'hébétation du ſens du goût & du toucher. La rudeſſe du poil, la dureté de la peau, l'épaiſſeur de la graiſſe, rendent ces animaux peu ſenſibles aux coups : l'on a vu des ſouris ſe loger ſur leur dos, & leur manger le lard & la peau ſans qu'ils paruſſent le ſentir. Ils ont donc le toucher fort obtus, & le goût auſſi groſſier que le toucher : leurs autres ſens ſont bons, les chaſſeurs n'ignorent pas que les ſangliers voient, entendent & ſentent de

fort loin, puiſqu'ils ſont obligés, pour les ſurprendre, de les attendre en ſilence pendant la nuit, & de ſe placer au-deſſous du vent, pour dérober à leur odorat les émanations qui les frappent de loin, & toujours aſſez vivement pour leur faire ſur le champ rebrouſſer chemin.

Cette imperfection dans les ſens du goût & du toucher, eſt encore augmentée par une maladie qui les rend ladres, c'eſt-à-dire, preſque abſolument inſenſibles, & de laquelle il faut peut-être moins chercher la premiere origine dans la texture de la chair ou de la peau de cet animal, que dans ſa malpropreté naturelle, & dans la corruption qui doit réſulter des nourritures infectes dont il ſe remplit quelquefois; car le ſanglier, qui n'a point de pareilles ordures à dévorer, & qui vit ordinairement de grain, de fruits, de gland & de racines, n'eſt point ſujet à cette maladie, non plus que le jeune cochon pendant qu'il tette: on ne la prévient même qu'en tenant le cochon domeſtique dans une étable propre, & en lui donnant abondamment des nourritures ſaines. Sa chair deviendra même excellente au goût, & le lard ferme & caſſant, ſi, comme je l'ai vu pratiquer, on le tient pendant quinze jours ou trois ſemaines, avant de le tuer, dans une étable pavée & toujours propre, ſans litiere, en ne lui donnant alors pour toute nourriture que du grain de froment pur & ſec, & ne le laiſſant boire que très peu. On choiſit pour cela un jeune cochon d'un an, en bonne chair & à moitié gras.

La maniere ordinaire de les engraisser, est de leur donner abondamment de l'orge, du gland, des choux, des légumes cuits & beaucoup d'eau mêlée de son : en deux mois ils sont gras, le lard est abondant & épais, mais sans être bien blanc, & la chair, quoique bonne, est toujours un peu fade. On peut encore les engraisser avec moins de dépense dans les campagnes où il y a beaucoup de glands, en les menant dans les forêts pendant l'automne, lorsque les glands tombent, & que la châtaigne & la faine quittent leurs enveloppes; ils mangent également de tous les fruits sauvages, & ils engraissent en peu de temps, surtout si le soir, à leur retour, on leur donne de l'eau tiède mêlée d'un peu de son & de farine d'ivroie; cette boisson les fait dormir & augmente tellement leur embonpoint qu'on en a vu ne pouvoir plus marcher, ni presque se remuer. Ils engraissent aussi beaucoup plus promptement en automne dans le temps des premiers froids, tant à cause de l'abondance des nourritures, que parce qu'alors la transpiration est moindre qu'en été.

On n'attend pas, comme pour le reste du bétail, que le cochon soit âgé pour l'engraisser : plus il vieillit, plus cela est difficile, & moins sa chair est bonne. La castration, qui doit toujours précéder l'engrais, se fait ordinairement à l'âge de six mois, au printemps ou en automne, & jamais dans le temps des grandes chaleurs ou des grands froids qui, rendroient également la plaie dangereuse ou difficile à guérir ; car c'est

ordinairement par incision que se fait cette opération, quoiqu'on la fasse aussi quelquefois par une simple ligature, comme nous l'avons dit au sujet des moutons. Si la castration a été faite au printemps, on les met à l'engrais dès l'automne suivante, & il est assez rare qu'on les laisse vivre deux ans; cependant ils croissent encore beaucoup pendant la seconde, & ils continueroient de croître pendant la troisième, la quatrième, la cinquième, &c. année. Ceux que l'on remarque parmi les autres par la grandeur & la grosseur de leur corpulence, ne sont que des cochons plus âgés, que l'on a mis plusieurs fois à la glandée. Il paroît que la durée de leur accroissement ne se borne pas à quatre ou cinq ans: les *verrats* ou *cochons mâles*, que l'on garde pour la propagation de l'espèce, grossissent encore à cinq ou six ans; & plus un sanglier est vieux, plus il est gros, dur & pesant.

La durée de la vie d'un sanglier peut s'étendre jusqu'à vingt-cinq ou trente ans *. Aristote dit vingt ans pour les cochons en général, & il ajoute que les mâles engendrent & que les femelles produisent jusqu'à quinze. Ils peuvent s'accoupler dès l'âge de neuf mois ou d'un an; mais il vaut mieux attendre qu'ils ayent dix-huit mois ou deux ans. La premiere portée de la truie n'est pas nombreuse, les petits sont foibles, & même

* Voyez la Vénerie de du Fouilloux, Paris, 1614, page 57

imparfaits, quand elle n'a pas un an. Elle est en chaleur, pour ainsi dire, en tout temps; elle recherche les approches du mâle, quoiqu'elle soit pleine, ce qui peut passer pour un excès parmi les animaux, dont la femelle, dans presque toutes les espèces, refuse le mâle aussi-tôt qu'elle a conçu. Cette chaleur de la truie, qui est presque continuelle, se marque cependant par des accès & aussi par des mouvemens immodérés, qui finissent toujours par se vautrer dans la boue; elle répand dans ce temps une liqueur blanchâtre assez épaisse & assez abondante; elle porte quatre mois, met bas au commencement du cinquième, & bientôt elle recherche le mâle, devient pleine une seconde fois, & produit par conséquent deux fois l'année. La laie, qui ressemble à tous autres égards à la truie, ne porte qu'une fois l'an, apparemment par la disette de nourriture, & par la nécessité où elle se trouve d'allaiter & de nourrir pendant longtemps tous les petits qu'elle a produits; au lieu qu'on ne souffre pas que la truie domestique nourrisse tous ses petits pendant plus de quinze jours ou trois semaines: on ne lui en laisse alors que huit ou neuf à nourrir, on vend les autres: à quinze jours ils sont bons à manger; & comme l'on n'a pas besoin de beaucoup de femelles, & que ce sont les cochons coupés qui rapportent le plus de profit, & dont la chair est la meilleure, on se défait des cochons de lait femelles, & on ne laisse à la mere que deux femelles avec sept ou huit mâles.

Le mâle qu'on choisit pour propager l'es-

pèce, doit avoir le corps court, ramassé, & plutôt carré que long, la tête grosse, le groin court & camus, les oreilles grandes & pendantes, les yeux petits & ardens, le cou grand & épais, le ventre avalé, les fesses larges, les jambes courtes & grosses, les soies épaisses & noires : les cochons blancs ne sont jamais aussi forts que les noirs. La truie doit avoir le corps long, le ventre ample & large, les mamelles longues : il faut qu'elle soit aussi d'un naturel tranquille & d'une race féconde. Dès qu'elle est pleine, on la sépare du mâle, qui pourroit la blesser ; & lorsqu'elle met bas, on la nourrit largement, on la veille pour l'empêcher de dévorer quelques-uns de ses petits, & l'on a grand soin d'en éloigner le pere, qui les ménageroit encore moins. On la fait couvrir au commencement du printemps, afin que les petits naissant en été, ayent le temps de grandir, de se fortifier, & d'engraisser avant l'hiver : mais lorsque l'on veut la faire porter deux fois par an, on lui donne le mâle au mois de novembre, afin qu'elle mette bas au mois de mars, & on la fait couvrir une seconde fois au commencement de mai. Il y a même des truies qui produisent réguliérement tous les cinq mois. La laie qui, comme nous l'avons dit, ne produit qu'une fois par an, reçoit la mâle au mois de janvier ou de février, & met bas en mai ou juin ; elle allaite ses petits pendant trois ou quatre mois, elle les conduit, elle les suit, & les empêche de se séparer ou de s'écarter, jusqu'à ce qu'ils ayent deux ou trois ans ; & il n'est pas

rare de voir des laies accompagnées en même temps de leurs petits de l'année & de ceux de l'année précédente. On ne ſouffre pas que la truie domeſtique allaite ſes petits pendant plus de deux mois ; on commence même, au bout de trois ſemaines, à les mener aux champs avec la mere, pour les accoutumer peu-à-peu à ſe nourrir comme elle : on les ſèvre cinq ſemaines après, & on leur donne ſoir & matin du petit lait mêlé de ſon, ou ſeulement de l'eau tiède avec des légumes bouillis.

Ces animaux aiment beaucoup les vers de de terre & certaines racines, comme celles de la carotte ſauvage; c'eſt pour trouver ces vers & pour couper ces racines qu'ils fouillent la terre avec leur boutoir. Le ſanglier, dont la hure eſt plus longue & plus forte que celle du cochon, fouille plus profondément ; il fouille auſſi preſque toujours en ligne droite dans le même ſillon, au lieu que le cochon fouille çà & là, & plus légérement. Comme il fait beaucoup de dégât, il faut l'éloigner des terreins cultivés, & ne le mener que dans les bois & ſur les terres qu'on laiſſe repoſer.

On appelle en terme de chaſſe, *bêtes de compagnie*, les ſangliers qui n'ont pas paſſé trois ans, parce que juſqu'à cet âge ils ne ſe ſéparent pas les uns des autres, & qu'ils ſuivent tous leur mere commune : ils ne vont ſeuls que quand ils ſont aſſez forts pour ne plus craindre les loups. Ces animaux forment donc d'eux-mêmes des eſpèces de troupes, & c'eſt de-là que dépend leur ſûreté : lorſqu'ils ſont attaqués,

attaqués, ils résistent par le nombre, ils se secourent, se défendent; les plus gros font face en se pressant en rond les uns contre les autres, & en mettant les plus petits au centre. Les cochons domestiques se défendent aussi de la même maniere, & l'on n'a pas besoin de chiens pour les garder; mais comme ils sont indociles & durs, un homme agile & robuste n'en peut guere conduire que cinquante. En automne & en hiver, on les mène dans les forêts où les fruits sauvages sont abondans; l'été, on les conduit dans les lieux humides & marécageux, où ils trouvent des vers & des racines en quantité; & au printemps, on les laisse aller dans les champs & sur les terres en friche: on les fait sortir deux fois par jour depuis le mois de mars jusqu'au mois d'octobre; on les laisse paître depuis le matin, après que la rosée est dissipée, jusqu'à dix heures, & depuis deux heures après midi jusqu'au soir. En hiver, on ne les mène qu'une fois par jour dans les beaux temps: la rosée, la neige & la pluie leur sont contraires. Lorsqu'il survient un orage ou seulement une pluie fort abondante, il est assez ordinaire de les voir déserter le troupeau les uns après les autres, & s'enfuir en courant toujours criant jusqu'à la porte de leur étable: les plus jeunes sont ceux qui crient le plus & le plus haut; ce cri est différent de leur grognement ordinaire, c'est un cri de douleur semblable au premier cris qu'ils jettent lorsqu'on les garotte pour les égorger. Le mâle crie moins que la femelle. Il est

rare d'entendre le sanglier jetter un cri ; si ce n'est lorsqu'il se bat & qu'un autre le blesse; la laie crie plus souvent : & quand ils sont surpris & effrayés subitement, ils soufflent avec tant de violence, qu'on les entend à une grande distance.

Quoique ces animaux soient fort gourmands, ils n'attaquent ni ne dévorent pas, comme les loups, les autres animaux; cependant ils mangent quelquefois de la chair corrompue : on a vu des sangliers manger de la chair de cheval, & nous avons trouvé dans leur estomac de la peau de chevreuil & des pattes d'oiseau; mais c'est peut-être plutôt nécessité qu'instinct. Cependant on ne peut nier qu'ils ne soient avides de sang & de chair sanguinolente & fraîche, puisque les cochons mangent leurs petits & même des enfans au berceau : dès qu'ils trouvent quelque chose de succulent, d'humide, de gras & d'onctueux, ils le lèchent & finissent bientôt par l'avaler. J'ai vu plusieurs fois un troupeau entier de ces animaux s'arrêter, à leur retour des champs, autour d'un monceau de terre glaise nouvellement tirée; tous léchoient cette terre qui n'étoit que très légérement onctueuse, & quelques-uns en avaloient une assez grande quantité. Leur gourmandise est, comme l'on voit, aussi grossiere que leur naturel est brutal; ils n'ont aucun sentiment bien distinct, les petits reconnoissent à peine leur mere, ou du moins sont fort sujets à se méprendre, & à tetter la premiere truie qui leur laisse saisir ses mamelles. La crainte & la nécessité donnent

apparemment un peu plus de ſentiment & d'inſtinct aux cochons ſauvages, il ſemble que les petits ſoient fidèlement attachés à leur mere qui paroît être auſſi plus attentive à leurs beſoins que ne l'eſt la truie domeſtique. Dans le temps du rut, le mâle cherche, ſuit la femelle, & demeure ordinairement trente jours avec elle dans les bois les plus épais, les plus ſolitaires & les plus reculés. Il eſt alors plus farouche que jamais, & il devient même furieux lorſqu'un autre mâle veut occuper ſa place; ils ſe battent, ſe bleſſent, & ſe tuent quelquefois. Pour la laie, elle ne devient furieuſe que quand on attaque ſes petits; & en general, dans preſque tous les animaux ſauvages, le mâle devient plus ou moins féroce lorſqu'il cherche à s'accoupler, & la femelle, lorſqu'elle a mis bas.

On chaſſe le ſanglier à force ouverte, avec des chiens, ou bien on le tue par ſurpriſe pendant la nuit au clair de la lune : comme il ne fuit que lentement, qu'il laiſſe une odeur très forte, qu'il ſe défend contre les chiens & les bleſſe toujours dangereuſement, il ne faut pas le chaſſer avec les bons chiens courans deſtinés pour le cerf & le chevreuil; cette chaſſe leur gâteroit le nez, & les accoutumeroit à aller lentement : des mâtins un peu dreſſés ſuffiſent pour la chaſſe du ſanglier. Il ne faut attaquer que les plus vieux, on les connoît aiſément aux traces : un jeune ſanglier de trois ans eſt difficile à forcer, parce qu'il court très loin ſans s'arrêter, au lieu qu'un ſanglier plus âgé ne fuit pas loin, ſe laiſſe chaſſer

de près, n'a pas grand'peur des chiens, & s'arrête souvent pour leur faire tête. Le jour, il reste ordinairement dans sa bauge, au plus épais & dans le plus fort du bois; le soir, à la nuit, il en sort pour chercher sa nourriture: en été, lorsque les grains sont mûrs, il est assez facile de le surprendre dans les blés & dans le avoines où il fréquente toutes les nuits. Dès qu'il est tué, les chasseurs ont grand soin de lui couper les *suites*, c'est-à-dire les testicules, dont l'odeur est si forte que si l'on passe seulement cinq ou six heures sans les ôter toute la chair en est infectée. Au reste, il n'y a que la hure qui soit bonne dans un vieux sanglier; au lieu que toute la chair du marcassin, & celle du jeune sanglier qui n'a pas encore un an, est délicate, & même assez fine. Celle du verrat ou cochon domestique mâle, est encore plus mauvaise que celle du sanglier; ce n'est que par la castration & l'engrais qu'on la rend bonne à manger. Les Anciens * étoient dans l'usage de faire la castration aux jeunes marcassins qu'on pouvoit enlever à leur mère, après quoi on les reportoit dans les bois: ces sangliers coupés grossissent beaucoup plus que les autres, & leur chair est meilleure que celle des cochons domestiques.

Pour peu qu'on ait habité la campagne, on n'ignore pas les profits qu'on tire du cochon; sa chair se vend à-peu-près autant que celle du bœuf, le lard se vend au double, &

* *Vide Arist. hist. animal. lib. VI, cap. XXVIII.*

même au triple; le ſang, les boyaux, les viſcères, les pieds, la langue, ſe préparent & ſe mangent : le fumier du cochon eſt plus froid que celui des autres animaux, & l'on ne doit s'en ſervir que pour les terres trop chaudes & trop sèches. La graiſſe des inteſtins & de l'épiploon, qui eſt différente du lard, fait le ſain-doux & le vieux-oing. La peau a ſes uſages ; on en fait des cribles, comme l'on fait auſſi des vergettes, des broſſes, des pinceaux avec les ſoies. La chair de cet animal prend mieux le ſel, le ſalpêtre, & ſe conſerve ſalée plus long-temps qu'aucune autre.

Cette eſpèce, quoiqu'abondante & fort répandue en Europe, en Afrique & en Aſie, ne s'eſt point trouvée dans le continent du nouveau monde; elle y a été tranſportée par les Eſpagnols, qui ont jeté des cochons noirs dans le continent, & dans preſque toutes les grandes iſles de l'Amérique; ils ſe ſont multipliés, & ſont devenus ſauvages en beaucoup d'endroits : ils reſſemblent à nos ſangliers, ils ont le corps plus court, la hure plus groſſe, & la peau plus épaiſſe (*) que les cochons domeſtiques, qui, dans les climats chauds, ſont tous noirs comme les ſangliers.

Par un de ces préjugés ridicules que la ſeule ſuperſtition peut faire ſubſiſter, les Mahométans ſont privés de cet animal utile :

---

* Voyez l'hiſt. gén. des Antilles, par le P. du Tertre. Paris, 1667, tome II, page 295.

on leur a dit qu'il étoit immonde ; ils n'osent donc ni le toucher ni s'en nourrir. Les Chinois, au contraire, ont beaucoup de goût pour la chair du cochon ; ils en élevent de nombreux troupeaux, c'est leur nourriture la plus ordinaire, & c'est ce qui les a empêchés, dit-on, de recevoir la loi de Mahomet. Ces cochons de la Chine, qui sont aussi ceux de Siam & de l'Inde, sont un peu différens de ceux de l'Europe ; ils sont plus petits, ils ont les jambes beaucoup plus courtes ; leur chair est plus blanche & plus délicate : on les connoît en France, & quelques personnes en élevent ; ils se mêlent & produisent avec les cochons de la race commune. Les Nègres élevent aussi une grande quantité de cochons ; & quoiqu'il y en ait peu chez les Maures, & dans tous les pays habités par les Mahométans, on trouve en Afrique & en Asie des sangliers aussi abondamment qu'en Europe.

Ces animaux n'affectent donc point de climat particulier ; seulement il paroît que dans les pays froids le sanglier, en devenant animal domestique, a plus dégénéré que dans les pays chauds : un degré de température de plus suffit pour changer leur couleur ; les cochons sont communément blancs dans nos provinces septentrionales de France, & même en Vivarais, tandis que dans la province du Dauphiné, qui en est très voisine, ils sont tous noirs ; ceux de Languedoc, de Provence, d'Espagne, d'Italie, des Indes, de la Chine & de l'Amérique, sont aussi de la même couleur : le cochon de Siam ressemble

plus que le cochon de France au ſanglier. Un des ſignes les plus évidens de la dégénération, ſont les oreilles; elles deviennent d'autant plus ſouples, d'autant plus molles, plus inclinées & plus pendantes, que l'animal eſt plus altéré, ou, ſi l'on veut, plus adouci par l'éducation & par l'état de domeſticité; & en effet, le cochon domeſtique a les oreilles beaucoup moins roides, beaucoup plus longues & plus inclinées que le ſanglier, qu'on doit regarder comme le modèle de l'eſpèce.



LE CHIEN.

La grandeur de la taille, l'élégance de la forme, la force du corps, la liberté des mouvemens, toutes les qualités extérieures, ne ſont pas ce qu'il y a de plus noble dans un être animé; & comme nous préférons dans l'homme l'eſprit à la figure, le courage à la force, les ſentimens à la beauté, nous jugeons auſſi que les qualités intérieures ſont ce qu'il y a de plus relevé dans l'animal; c'eſt par elles qu'il diffère de l'automate, qu'il s'éleve au-deſſus du végétal & s'approche de nous; c'eſt le ſentiment qui ennoblit ſon être, qui le régit, qui le vivifie, qui commande aux organes, rend les membres actifs, fait naître le deſir, & donne à la matiere le mouvement progreſſif, la volonté, la vie.

La perfection de l'animal dépend donc de la perfection du ſentiment; plus il eſt étendu, plus l'animal a de facultés & de reſſources, plus il exiſte, plus il a de rapports avec le reſte de l'univers; & lorſque le ſentiment eſt délicat, exquis, lorſqu'il peut encore être perfectionné par l'éducation, l'animal devient digne d'entrer en ſociété avec l'homme; il ſait concourir à ſes deſſeins, veiller à ſa sûreté, l'aider, le défendre, le flatter; il ſait, par des ſervices aſſidus, par des

careſſes réitérées, ſe concilier ſon maître, le captiver, & de ſon tyran ſe faire un protecteur.

Le chien indépendamment de la beauté de ſa forme, de la vivacité de la force, de la légéreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colere, même féroce & ſanguinaire, rend le chien ſauvage redoutable à tous les animaux, & cède dans le chien domeſtique aux ſentimens les plus doux, au plaiſir de s'attacher & au deſir de plaire; il vient en rampant mettre aux pieds de ſon maître ſon courage, ſa force, ſes talens; il attend ſes ordres pour en faire uſage, il le conſulte, il l'interroge, il le ſupplie, un coup-d'œil ſuffit, il entend les ſignes de ſa volonté: ſans avoir, comme l'homme, la lumiere de la penſée, il a toute la chaleur du ſentiment; il a de plus que lui la fidélité, la conſtance dans ſes affections; nulle ambition, nul intérêt, nul deſir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il eſt tout zèle, toute ardeur & toute obéiſſance; plus ſenſible au ſouvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne ſe rebute pas par les mauvais traitemens, il les ſubit, les oublie, ou ne s'en ſouvient que pour s'attacher davantage; loin de s'irriter ou de fuir, il s'expoſe de lui-même à de nouvelles épreuves, il lèche cette main, inſtrument de douleur qui vient de le frapper, il ne lui oppoſe que la plainte, & la déſarme enfin par la patience & la ſoumiſſion.

Plus docile que l'homme, plus ſouple qu'au-

cun des animaux, non-seulement le chien s'instruit en peu de temps, mais même il se conforme aux mouvemens, aux manieres, à toutes les habitudes de ceux qui lui commandent; il prend le ton de la maison qu'il habite; comme les autres domestiques, il est dédaigneux chez les Grands & rustre à la campagne: toujours empressé pour son maître & prévenant pour ses seuls amis, il ne fait aucune attention aux gens indifférens, & se déclare contre ceux qui par état ne sont faits que pour importuner; il les connoît aux vêtemens, à la voix, à leurs gestes, & les empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié pendant la nuit la garde de la maison, il devient plus fier, & quelquefois féroce; il veille, il fait la ronde; il sent de loin les étrangers; & pour peu qu'ils s'arrêtent ou tentent de franchir les barrieres, il s'élance, s'oppose, & par des aboyemens réitérés, des efforts & des cris de colere, il donne l'alarme, avertit & combat: aussi furieux contre les hommes de proie que contre les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforçoient d'enlever; mais content d'avoir vaincu, il se repose sur les dépouilles, n'y touche pas, même pour satisfaire son appétit, & donne en même temps des exemples de courage, de tempérance & de fidélité.

On sentira de quelle importance cette espèce est dans l'ordre de la nature, en supposant un instant qu'elle n'eût jamais existé. Comment l'homme auroit-il pu, sans le secours du chien, conquérir, dompter, réduire

en esclavage les autres animaux ? comment pourroit-il encore aujourd'hui découvrir, chasser, détruire les bètes sauvages & nuisibles ? Pour se mettre en sûreté, & pour se rendre maître de l'univers vivant, il a fallu commencer par se faire un parti parmi les animaux, se concilier avec douceur & par caresses ceux qui se sont trouvés capables de s'attacher & d'obéir, afin de les opposer aux autres. Le premier art de l'homme a donc été l'éducation du chien, & le fruit de cet art la conquête & la possession paisible de la Terre.

La plupart des animaux ont plus d'agilité, plus de vîtesse, plus de force & même plus de courage que l'homme ; la Nature les a mieux munis, mieux armés ; ils ont aussi les sens, & surtout l'odorat, plus parfait. Avoir gagné une espèce courageuse & docile comme celle du chien, c'est avoir acquis de nouveaux sens & les facultés qui nous manquent. Les machines, les instrumens que nous avons imaginés pour perfectionner nos autres sens, pour en augmenter l'étendue, n'approchent pas, même pour l'utilité, de ces machines toutes faites que la Nature nous présente, & qui en suppléant à l'imperfection de notre odorat, nous ont fourni de grands & d'éternels moyens de vaincre & de régner : & le chien fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux ; il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau, il s'y fait mieux entendre que la voix du berger ; la sûreté, l'ordre & la

diſcipline ſont les fruits de ſa vigilance & de ſon activité; c'eſt un peuple qui lui eſt ſoumis, qu'il conduit, qu'il protège, & contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'eſt ſurtout à la guerre, c'eſt contre les animaux ennemis ou indépendans, qu'éclate ſon courage, & que ſon intelligence ſe déploie toute entiere : les talens naturels ſe réuniſſent ici aux qualités acquiſes. Dès que le bruit des armes ſe fait entendre, dès que le ſon du cor ou la voix du chaſſeur a donné le ſignal d'une guerre prochaine, brillant d'une ardeur nouvelle le chien marque ſa joie par les plus vifs tranſports, il annonce par ſes mouvemens & par ſes cris l'impatience de combattre & le deſir de vaincre; marchant enſuite en ſilence, il cherche à reconnoître le pays, à découvrir, à ſurprendre l'ennemi dans ſon fort; il recherche ſes traces, il les ſuit pas-à-pas, & par des accens différens indique le temps, la diſtance, l'eſpèce, & même l'âge de celui qu'il pourſuit.

Intimidé, preſſé, déſeſpérant de trouver ſon ſalut dans la fuite, l'animal (*) ſe ſert auſſi de toutes ſes facultés, il oppoſe la ruſe à la ſagacité : jamais les reſſources de l'inſtinct ne furent plus admirables : pour faire perdre ſa trace, il va vient & revient ſur ſes pas; il fait des bonds, il voudroit ſe détacher de la terre & ſupprimer les éſpa-

---

* Voyez l'hiſtoire du cerf, volume II de cette hiſtoire naturelle.

ces ; il franchit d'un ſaut les routes, les haies, paſſe à la nage les ruiſſeaux, les rivieres ; mais toujours pourſuivi, & ne pouvant anéantir ſon corps, il cherche à en mettre un autre à ſa place ; il va lui-même troubler le repos d'un voiſin plus jeune & moins expérimenté, le faire lever, marcher, fuir avec lui ; & lorſqu'ils ont confondu leurs traces, lorſqu'il croit l'avoir ſubſtitué à ſa mauvaiſe fortune, il le quitte plus bruſquement encore qu'il ne l'a joint, afin de le rendre ſeul l'objet & la victime de l'ennemi trompé.

Mais le chien, par cette ſupériorité que donnent l'exercice & l'éducation, par cette fineſſe de ſentiment qui n'appartient qu'à lui, ne perd pas l'objet de ſa pourſuite ; il démêle les points communs, délie les nœuds du fil tortueux qui ſeul peut y conduire ; il voit de l'odorat tous les détours du labyrinthe, toutes les fauſſes routes où l'on a voulu l'égarer ; & loin d'abandonner l'ennemi pour un indifférent, après avoir triomphé de la ruſe, il s'indigne, il redouble d'ardeur, arrive enfin, l'attaque, & le mettant à mort, étanche dans le ſang ſa ſoif & ſa haine.

Le penchant pour la chaſſe ou la guerre nous eſt commun avec les animaux ; l'homme ſauvage ne ſait que combattre & chaſſer. Tous les animaux qui aiment la chair, & qui ont de la force & des armes, chaſſent naturellement : le lion, le tigre, dont la foce eſt ſi grande qu'ils ſont sûrs de vaincre, chaſſent ſeuls & ſans art ; les loups, les renards, les chiens ſauvages ſe réuniſ-

ſent, s'entendent, s'aident, ſe relaient & partagent la proie ; & lorſque l'éducation a perfectionné ce talent naturel dans le chien domeſtique, lorſqu'on lui a appris à réprimer ſon ardeur, à meſurer ſes mouvemens, qu'on l'a accoutumé à une marche réguliere & à l'eſpèce de diſcipline néceſſaire à cet art, il chaſſe avec méthode, & toujours avec ſuccès.

Dans les pays déſerts, dans les contrées dépeuplées, il y a des chiens ſauvages qui, pour les mœurs, ne diffèrent des loups que par la facilité qu'on trouve à les apprivoiſer ; ils ſe réuniſſent auſſi en plus grandes troupes pour chaſſer & attaquer en force les ſangliers, les taureaux ſauvages & même les lions & les tigres. En Amérique, ces chiens ſauvages ſont de races anciennement domeſtiques, ils y ont été tranſportés d'Europe, & quelques-uns ayant été oubliés ou abandonnés dans ces déſerts, s'y ſont multipliés au point qu'ils ſe répandent par troupes dans les contrées habitées, où ils attaquent le bétail & inſultent même les hommes : on eſt donc obligé de les écarter par la force, & de les tuer comme les autres bêtes féroces ; & les chiens ſont tels en effet, tant qu'ils ne connoiſſent pas les hommes : mais lorſqu'on les approche avec douceur, ils s'adouciſſent, deviennent bientôt familiers, & demeurent fidèlement attachés à leurs maîtres ; au lieu que le loup, quoique pris jeune & élevé dans les maiſons, n'eſt doux que dans le premier âge, ne perd jamais ſon goût pour la proie, & ſe

livre tôt ou tard à ſon penchant pour la rapine & la deſtruction.

L'on peut dire que le chien eſt le ſeul animal dont la fidélité ſoit à l'épreuve : le ſeul qui connoiſſe toujours ſon maître & les amis de la maiſon ; le ſeul qui, lorſqu'il arrive un inconnu, s'en apperçoive ; le ſeul qui entende ſon nom, & qui reconnoiſſe la voix domeſtique ; le ſeul qui ne ſe confie point à lui-même ; le ſeul qui, lorſqu'il a perdu ſon maître, & qu'il ne peut le trouver, l'appelle par ſes gémiſſemens ; le ſeul qui, dans un voyage long qu'il n'aura fait qu'une fois, ſe ſouvienne du chemin & retrouve la route ; le ſeul enfin dont les talens naturels ſoient évidens & l'éducation toujours heureuſe.

Et de même que de tous les animaux, le chien eſt celui dont le naturel eſt le plus ſuſceptible d'impreſſion, & ſe modifie le plus aiſément par les cauſes morales, il eſt auſſi de tous celui dont la nature eſt le plus ſujette aux variétés & aux altérations cauſées par les influences phyſiques : le tempérament, les facultés, les habitudes du corps varient prodigieuſement, la forme même n'eſt pas conſtante : dans le même pays un chien eſt très différent d'un autre chien, & l'eſpèce eſt, pour ainſi dire, toute différente d'elle-même dans les différens climats. De-là cette confuſion, ce mêlange & cette variété de races ſi nombreuſes, qu'on ne peut en faire l'énumération, de-là ces différences ſi marquées pour la grandeur de la taille, la figure du corps, l'alongement du muſeau,

la forme de la tête, la longueur & la direction des oreilles & de la queue, la couleur, la qualité, la quantité du poil, &c. ensorte qu'il ne reste rien de constant, rien de commun à ces animaux que la conformité de l'organisation intérieure, & la faculté de pouvoir tous produire ensemble. Et comme ceux qui diffèrent le plus les uns des autres à tous égards, ne laissent pas de produire des individus, qui peuvent se perpétuer en produisant eux-mêmes d'autres individus, il est évident que tous les chiens, quelque différens, quelque variés qu'ils soient, ne sont qu'une seule & même espèce.

Mais ce qui est difficile à saisir dans cette nombreuse variété des races différentes, c'est le caractere de la race primitive, de la race originaire, de la race mere de toutes les autres races : comment reconnoître les effets produits par l'influence du climat, de la nourriture, &c. ? comment les distinguer encore des autres effets, ou plutôt des résultats qui proviennent du mêlange de ces différentes races entr'elles, dans l'état de liberté ou de domesticité ? En effet, toutes ces causes altèrent, avec le temps, les formes les plus constantes; & l'empreinte de la Nature ne conserve pas toute sa pureté dans les objets que l'homme a beaucoup maniés. Les animaux assez indépendans pour choisir eux-mêmes leur climat & leur nourriture, sont ceux qui conservent le mieux cette empreinte originaire; & l'on peut croire que, dans ces espèces, le premier, le plus ancien de tous, nous est encore au-

jourd'hui

jourd'hui aſſez fidélement repréſenté par ſes deſcendans; mais ceux que l'homme s'eſt ſoumis, ceux qu'il a tranſportés de climats en climats, ceux dont il a changé la nourriture, les habitudes & la maniere de vivre, ont auſſi dû changer pour la forme, plus que tous les autres; & l'on trouve en effet bien plus de variété dans les eſpèces d'animaux domeſtiques que dans celles des animaux ſauvages. Et comme parmi les animaux domeſtiques le chien eſt, de tous, celui qui s'eſt attaché à l'homme de plus près; celui qui, vivant comme l'homme, vit auſſi le plus irréguliérement; celui dans lequel le ſentiment domine aſſez pour le rendre docile, obéiſſant & ſuſceptible de toute impreſſion, & même de toute contrainte; il n'eſt pas étonnant que de tous les animaux ce ſoit auſſi celui dans lequel on trouve les plus grandes variétés pour la figure, pour la taille, pour la couleur & pour les autres qualités.

Quelques circonſtances concourent encore à cette altération: le chien vit aſſez peu de temps, il produit ſouvent & en aſſez grand nombre; & comme il eſt perpétuellement ſous les yeux de l'homme, dès que, par un haſard aſſez ordinaire à la Nature, il ſe ſera trouvé dans quelques individus des ſingularités ou des variétés apparentes, on aura tâché de les perpétuer en uniſſant enſemble ces individus ſinguliers, comme on le fait encore aujourd'hui lorſqu'on veut ſe procurer de nouvelles races de chiens & d'autres animaux. D'ailleurs, quoique toutes les eſ-

pèces soient également anciennes, le nombre des générations, depuis la création, étant beaucoup plus grand dans les espéces dont les individus ne vivent que peu de temps, les variétés, les altérations, la dégénération même doivent en être devenues plus sensibles, puisque ces animaux sont plus loin de leur souche que ceux qui vivent plus long-temps. L'homme est aujourd'hui huit fois plus près d'Adam que le chien ne l'est du premier chien, puisque l'homme vit quatre-vingts ans, & que le chien n'en vit que dix; si donc, par quelque cause que ce puisse être, ces deux espèces tendoient également à dégénérer, cette altération seroit aujourd'hui huit fois plus marquée dans le chien que dans l'homme.

Les petits animaux éphémères, ceux dont la vie est si courte qu'ils se renouvellent tous les ans par la génération, sont infiniment plus sujets que les autres animaux aux variétés & aux altérations de tout genre; il en est de même des plantes annuelles en comparaison des autres végétaux, il y en a même dont la nature est, pour ainsi dire, artificielle & factice. Le blé, par exemple, est une plante que l'homme a changée au point qu'elle n'existe nulle part dans l'état de nature : on voit bien qu'il a quelque rapport avec l'ivroie, avec les gramens, les chiendents & quelques autres herbes des prairies; mais on ignore à laquelle de ces herbes on doit le rapporter: & comme il se renouvelle tous les ans, & que, servant de nourriture à l'homme, il est de toutes les

plantes celle qu'il a le plus travaillée, il est aussi de toutes celles dont la nature est le plus altérée. L'homme peut donc non-seulement faire servir à ses besoins, à son usage, tous les individus de l'Univers, mais il peut encore, avec le temps, changer, modifier & perfectionner les espèces; c'est même le plus beau droit qu'il ait sur la Nature. Avoir transformé une herbe stérile en blé, est une espèce de création dont cependant il ne doit pas s'enorgueillir, puisque ce n'est qu'à la sueur de son front & par des cultures réitérées qu'il peut tirer du sein de la terre ce pain souvent amer, qui fait sa subsistance.

Les espéces que l'homme a beaucoup travaillées, tant dans les végétaux que dans les animaux, sont donc celles qui de toutes sont le plus altérées; & comme quelquefois elles le sont au point qu'on ne peut reconnoître leur forme primitive, comme dans le blé, qui ne ressemble plus à la plante dont il a tiré son origine, il ne seroit pas impossible que dans la nombreuse variété des chiens que nous voyons aujourd'hui il n'y en eût pas un seul de semblable au premier chien, ou plutôt au premier animal de cette espèce, qui s'est peut-être beaucoup altérée depuis la création, & dont la souche a pu par conséquent être très différente des races qui subsistent actuellement, quoique ces races en soient originairement toutes également provenues.

La Nature cependant ne manque jamais de reprendre ses droits dès qu'on la laisse agir en liberté: le froment jeté sur une terre

inculte dégénere à la premiere année : si l'on recueilloit ce grain dégénéré pour le jeter de même, le produit de cette seconde génération seroit encore plus altéré ; & au bout d'un certain nombre d'années & de reproductions l'homme verroit reparoître la plante orginaire du froment, & sauroit combien il faut de temps à la Nature pour détruire le produit d'un art qui la contraint, & pour se réhabiliter. Cette expérience seroit assez facile à faire sur le blé & sur les autres plantes qui tous les ans se reproduisent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes, dans le même lieu ; mais il ne seroit guere possible de la tenter, avec quelque espérance de succès, sur les animaux qu'il faut rechercher, appareiller, unir, & qui sont difficiles à manier, parce qu'ils nous échappent tous plus ou moins par leur mouvement, & par la répugnance souvent invincible qu'ils ont pour les choses qui sont contraires à leurs habitudes ou à leur naturel. On ne peut donc pas espérer de savoir jamais par cette voie quelle est la race primitive des chiens, non plus que celle des autres animaux, qui, comme le chien, sont sujets à des variétés permanentes ; mais au défaut de ces connoissances de faits qu'on ne peut acquérir, & qui cependant seroient nécessaires pour arriver à la vérité, on peut rassembler des indices, & en tirer des conséquences vraisemblables.

Les chiens qui ont été abandonnés dans les solitudes de l'Amérique, & qui vivent en chiens sauvages depuis cent ciuquante

ou deux cents ans, quoique orignaires de races altérées, puisqu'ils sont provenus des chiens domestiques, ont dû, pendant ce long espace de temps, se rapprocher au moins en partie de leur forme primitive; cependant les voyageurs nous disent qu'ils ressemblent à nos levriers (*a*); ils disent la même chose des chiens sauvages ou devenus sauvages à Congo (*b*) qui, comme ceux d'Amérique, se rassemblent par troupes pour faire la guerre aux tigres, aux lions, &c. mais d'autres, sans comparer les chiens sauvages de Saint-Domingue aux levriers, disent seulemeut (*c*) qu'ils ont pour l'ordinaire la tête plate & longue, le museau effilé, l'air sauvage, le corps mince & décharné, qu'ils sont très légers à la course, qu'ils chassent en perfection, qu'ils s'apprivoisent aisément en les prenant tout petits: ainsi, ces chiens sauvages sont extrêmement maigres & légers; & comme le levrier ne diffère d'ailleurs qu'assez peu du mâtin ou du chien que nous appellons *chien de berger*, on peu croire que ces chiens sauvages sont plutôt de cette espèce que de vrais levriers; parce que d'autre côté les anciens voyageurs ont dit que les chiens naturels du Canada avoient les oreilles droites comme les renards, & ressembloient aux mâtins de médiocre gran-

---

(*a*) Voyez l'histoire des aventuriers Flibustiers, par Oexmelin, Paris, 1686, in-12, tome I, page 112.

(*b*) Histoire générale des voyages, par l'abbé Prevost, in-4°. tome I, pags 86.

(*c*) Nouveaux voyages aux isles de l'Amérique. Paris, 1722, tome V, page 195.

deur (*d*) de nos villageois, c'est-à-dire, à nos chiens de berger ; que ceux des sauvages des Antilles avoient aussi la tête & les oreilles fort longues, & approchoient de la forme des renards (*e*) ; que les Indiens du Pérou n'avoient pas toutes les espèces de chiens que nous avons en Europe, qu'ils en avoient seulement de grands & de petits qu'ils nommoient Alco (*f*) ; que ceux de l'Isthme de l'Amérique étoient laids, qu'ils avoient le poil rude & long, ce qui suppose aussi les oreilles droites (*g*). Ainsi, on ne peut guere douter que les chiens originaires d'Amérique, & qui avant la découverte de ce nouveau monde n'avoient eu aucune communication avec ceux de nos climats, ne fussent tous, pour ainsi dire, d'une seule & même race, & que de toutes les races de nos chiens celle qui en approche le plus ne soit celle des chiens à museau effilé, à oreilles droites & à long poil rude comme les chiens de berger ; & ce qui me fait croire encore que les chiens devenus sauvages à Saint-Domingue, ne sont pas de vrais levriers, c'est que comme les levriers

---

(*d*) Voyage du pays des Hurons, par Sabard Theodat. Recollet. Paris 1672, pages 310 & 311.

(*e*) Histoire générale des Antilles, par le P. du Tertre. Paris, 1667, tome II, page 306.

(*f*) Histoire des Incas, Paris, 1744, tome I, page 265. Voyage de Wafer, imprimé à la suite de ceux de Dampier, tome IV, page 223.

(*g*) Nouveaux voyages aux isles de l'Amérique, Paris, 1722, tom. V, page 195.

ſont aſſez rares en France, on en tire pour le Roi, de Conſtantinople & des autres endroits du Levant, & que je ne ſache pas qu'on en ait jamais fait venir de Saint-Domingue ou de nos autres colonies d'Amérique. D'ailleurs, en recherchant dans la même vue ce que les voyageurs ont dit de la forme des chiens des différens pays, on trouve que les chiens des pays froids ont tous le muſeau long & les oreilles droites; que ceux de la Lapponie (*h*) ſont petits, qu'ils ont le poil long, les oreilles droites & le muſeau pointu; que ceux de Sibérie (*i*) & ceux que l'on appelle *chiens-loups*, ſont plus gros que ceux de Lapponie, mais qu'ils ont de même les oreilles droites, le poil rude & le muſeau pointu; que ceux d'Iſlande (*k*), ſont auſſi à-très-peu-près ſemblables à ceux de Sibérie, & que de même, dans les climats chauds, comme au cap de Bonne-eſpérance (*l*), les chiens naturels du pays ont le muſeau pointu, les oreilles droites, la queue longue & traînante à terre, le poil clair, mais long & toujours hériſſé; que ces chiens ſont excellens pour garder les troupeaux, & que par conſéquent ils reſſemblent non-ſeulement par la figure, mais encore par

(*h*) Voyage de la Martiniere, Paris, 1671, page 75. Il Genio vagante. Parma, 1691, vol. II, page 13.

(*i*) Voyez la planche du chien de Sibérie.

(*k*) Voyez celle du chien d'Iſlande.

(*l*) Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe. Amſterdam, 1741, Ire partie, page 304.

l'instinct à nos chiens de berger; que dans d'autres climats encore plus chauds, comme à Madagascar (*m*), à Maduré (*n*), à Calicut (*o*), à Malabar (*p*); les chiens originaires de ces pays ont tous le museau long, les oreilles droites, & ressemblent encore à nos chiens de berger; que quand même on y transporte des mâtins, des épagneuls, des barbets, des dogues, des chiens courans, des levriers, &c. ils dégénerent à la seconde ou à la troisième génération; qu'enfin dans les pays excessivement chauds, comme en Guinée (*q*), cette dégénération est encore plus prompte; puisqu'au bout de trois ou quatre ans ils perdent leur voix, qu'ils ne produisent plus que des chiens à oreilles droites comme celles des renards; que les chiens du pays sont fort laids, qu'ils ont le museau pointu, les oreilles longues & droites, la queue longue & pointue, sans aucun poil, la peau du corps nue, ordinairement tachetée & quelquefois d'une seule couleur, qu'enfin ils sont désagréables à la vue & plus encore au toucher.

On peut donc déjà présumer avec quel-

(*m*) Voyage de Flacourt. Paris, 1661, p. 152.

(*n*) Voyage d'Inigo de Biervillas. Paris 1736, Ire partie, page 178.

(*o*) Voyage de François Pyrard. Paris, 1619, tome I, page 426.

(*p*) Voyage de Jean Ovington. Paris, 1725, tome I, page 276.

(*q*) Histoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevost, tome IV, page 229.

que

que vraiſemblance, que le chien de berger eſt de tous les chiens celui qui approche le plus de la race primitive de cette eſpèce, puiſque dans tous les pays habités par des hommes ſauvages, ou même à demi civiliſés, les chiens reſſemblent à cette ſorte de chiens plus qu'à aucune autre; que dans le continent entier du nouveau monde il n'y en avoit pas d'autres, qu'on les retrouve ſeuls de même au nord & au midi de notre continent, & qu'en France où on les appelle communément *chiens de Brie*, & dans les autres climats tempérés, ils ſont encore en grand nombre, quoiqu'on ſe ſoit beaucoup plus occupé à faire naître ou à multiplier les autres races qui avoient plus d'agrément, qu'à conſerver celle-ci qui n'a que de l'utilité, & qu'on a par cette raiſon dédaignée, & abondonnée aux payſans chargés du ſoin des troupeaux. Si l'on conſidère auſſi que ce chien, malgré ſa laideur & ſon air triſte & ſauvage, eſt cependant ſupérieur par l'inſtinct à tous les autres chiens, qu'il a un caractere décidé auquel l'éducation n'a point de part; qu'il eſt le ſeul qui naiſſe, pour ainſi dire, tout élevé; & que guidé par le ſeul naturel, il s'attache de lui-même à la garde des troupeaux avec une aſſiduité, une vigilance, une fidélité ſinguliere; qu'il les conduit avec une intelligence admirable & non communiquée; que ſes talens font l'étonnement & le repos de ſon maître, tandis qu'il faut au contraire beaucoup de temps & de peines pour inſtruire les autres chiens &

les dresser aux usages auxquels on les destine; on se confirmera dans l'opinion que ce chien est le vrai chien de la Nature, celui qu'elle nous a donné pour la plus grande utilité, celui qui a le plus de rapport avec l'ordre général des êtres vivans, qui ont mutuellement besoin les uns des autres, celui enfin qu'on doit regarder comme la souche & le modèle de l'espèce entière.

Et de même que l'espèce humaine paroît agreste, contrefaite & rapetissée dans les climats glacés du nord; qu'on ne trouve d'abord que de petits hommes fort laids en Lapponie, en Groenland, & dans tous les pays où le froid est excessif; mais qu'ensuite dans le climat voisin & moins rigoureux on voit tout-à-coup paroître la belle race des Finlandois, des Danois, &c. qui par leur figure, leur couleur & leur grande taille, sont peut-être les plus beaux de tous les hommes; on trouve aussi dans l'espèce des chiens le même ordre & les mêmes rapports. Les chiens de Lapponie sont très petits, & n'ont pas plus d'un pied de longueur (*r*). Ceux de Sibérie, quoique moins laids, ont encore les oreilles droites & l'air agreste & sauvage, tandis que dans le climat voisin où l'on trouve les (*s*) beaux hommes dont nous venons de parler, on trouve aussi les chiens de la plus belle

---

(*r*) Il Genio vagante, vol. II, page 13.

(*s*) Voyez le ciquième volume de cette Histoire naturelle, à l'article des variétés de l'espèce humaine.

& de la plus grande taille. Les chiens de Tartarie, d'Albanie, du nord, de la Grèce, du Danemarck, de l'Irlande, sont les plus grands, les plus forts & les plus puissans de tous les chiens : on s'en sert pour tirer des voitures. Ces chiens que nous appellons *chiens d'Irlande*, ont une origine très ancienne, & se sont maintenus, quoiqu'en petit nombre, dans le climat dont ils sont originaires. Les Anciens les appelloient chiens d'Epire, chiens d'Albanie; & Pline rapporte, en termes aussi elégans qu'énergiques, le combat d'un de ces chiens contre un lion, & ensuite contre un éléphant (*t*). Ces chiens sont beaucoup plus grands que nos plus grands mâtins : comme ils sont fort rares en France, je n'en ai jamais vu qu'un, qui me parut avoir, tout assis, près de cinq pieds de hauteur, & ressembler pour la forme au chien que

(*t*) *Indiam petenti Alexandro magno, Rex Albaniæ dono dederat inusitatæ magnitudinis unum, cujus specie delectatus, jussit ursos, mox apros & deinde damas emitti, contemptu immobili jacente eo; quâ segnitie tanti corporis offensus imperator generosi spiritûs, eum interimi jussit. Nunciavit hoc fama regi; itaque alterum mittens, addidit mandata ne in parvis experiri vellet, sed in leone, elephantore; duos sibi fuisse; hoc interempto, præterea nullum fore. Nec distulit Alexander, leonemque fractum protinùs vidit. Posteà elephantum jussit induci, haud alio magis spectaculo lætatus. Horrentibus quippe per totum corpus villis ingenti primùm latratu intonuit, moxque increvit assultans, contraque belluam exsurgens hinc & illinc artifici dimicatione, quâ maximè opus esset, infestans atque evitans, donec assiduâ rotatam vertigine, afflixit, ad casum ejus tellure concussâ.* Plin. *hist. nat. lib. VIII.*

nous appellons *grand danois* (*u*); mais il en différoit beaucoup par l'énormité de ſa taille, il étoit tout blanc & d'un naturel doux & tranquille. On trouve enſuite dans les endroits plus tempérés, comme en Angleterre, en France, en Allemagne, en Eſpagne, en Italie, des hommes & des chiens de toutes ſortes de races : cette variété provient en partie de l'influence du climat, & en partie du concours & du mêlange des races étrangeres ou diffèrentes entr'elles, qui ont produit en trés grand nombre des races métives ou mêlangées dont nous ne parlerons point ici, parce que M. Daubenton (*x*), les a décrites & rapportées chacune aux races pures dont elles proviennent ; mais nous obſerverons, autant qu'il nous ſera poſible, les rſſemblances & les différences que l'abri, le ſoin, la nourriture & le climat ont produites parmi ces animaux.

Le grand danois (*y*), le mâtin (*z*) & le levrier (*a*), quoique différens au premier coup-d'œil, ne font cependant que le même chien : le grand danois n'eſt qu'un mâtin plus fourni, plus étoffé ; le levrier, un mâtin plus délié, plus effilé, & tous deux plus ſoignés ;

(*u*) Voyez la planche du grand danois.

(*x*) Voyez vol. *X* de cette Hiſt. nat. de l'édition en trente-un volumes.

(*y*) Voyez la planche du grand danois.

(*z*) V. celle du mâtin.

(*a*) V. celle du levrier.

& il n'y a pas plus de différence entre un chien grand danois, un mâtin & un levrier, qu'entre un Hollandois, un François & un Italien. En ſuppoſant donc le mâtin originaire ou plutôt naturel de France, il aura produit le grand danois dans un climat plus froid, & le levrier dans un climat plus chaud; & c'eſt ce qui ſe trouve auſſi vérifié par le fait, car les grands danois nous viennent du nord, & les levriers nous viennent de Conſtantinople & du Levant. Le chien de berger (*b*), le chien-loup (*c*), & l'autre eſpèce de chien-loup que nous appellerons chien de Sibérie (*d*), ne ſont auſſi tous trois qu'un même chien : on pourroit même y joindre le chien de Lapponie, celui de Canada, celui des Hottentots & tous les autres chiens qui ont les oreilles droites; ils ne diffèrent en effet du chien de berger que par la taille, & parce qu'ils ſont plus ou moins étoffés, & que leur poil eſt plus ou moins rude, plus ou moins long & plus ou moins fourni. Le chien courant (*e*), le braque (*f*), le baſſet (*g*), le barbet (*h*), & même l'épagneul (*i*), peuvent encore être regardés comme ne faiſant

(*b*) Voyez la planche du chien de berger.
(*c*) V. celle du chien-loup.
(*d*) V. celle du chien de Sibérie.
(*e*) V. celle du chien-courant.
(*f*) V. celle du braque.
(*g*) V. celle du baſſet.
(*h*) V. celle du barbet.
(*i*) V. celle de l'épagneul.

qu'un même chien; leur forme & leur instinct sont à-peu-près les mêmes, & ils ne diffèrent entr'eux que par la hauteur des jambes, & par l'ampleur des oreilles qui dans tous sont cependant longues, molles & pendantes: ces chiens sont naturels à ce climat, & je ne crois pas qu'on doive en séparer le braque qu'on appelle *chien de Bengale* (*k*), qui ne diffère de notre braque que par la robe. Ce qui me fait penser que ce chien n'est pas originaire de Bengale ou de quelqu'autre endroit des Indes, & que ce n'est pas, comme quelques-uns le prétendent, le chien indien dont les anciens ont parlé, & qu'ils disoient être engendré d'un tigre & d'une chienne, c'est que ce même chien étoit connu en Italie il y a plus de cent-cinquante ans, & qu'on ne le regardoit pas comme un chien venu des Indes, mais comme un braque ordinaire: *Canis sagax* (vulgò *brachus*) dit Aldrovande, *an unius vel varii coloris sit parum refert; in Italiâ elégitur varius & maculosæ lynci persimilis, cum tamen niger color vel albus aut fulvus non sit spernendus* (*l*).

L'Angleterre, la France, l'Allemagne, &c, paroissent avoir produit le chien courant, le braque & le basset; ces chiens même dégénèrent dès qu'ils sont portés dans des climats plus chauds, comme en Turquie, en Perse; mais les épagneuls & les barbets

---

(*k*) V. la planche du chien de Bengale.

(*l*) *Ulyssis Aldrovandi, de quadruped. digitat. vivip; lib. III, pag. 552.*

ſont originaires d'Eſpagne & de Barbarie, où la température du climat fait que le poil de tous les animaux eſt plus long, plus ſoyeux & plus fin que dans tous les autres pays. Le dogue (*m*), le chien (*n*) que l'on appelle *petit danois* (mais fort improprement, puiſqu'il n'a d'autre rapport avec le grand danois que d'avoir le poil court), le chien-turc (*o*), & ſi l'on veut encore, le chien d'Iſlande (*p*), ne ſont auſſi qu'un même chien qui, tranſporté dans un climat très froid comme l'Iſlande, aura pris une forte fourrure de poil, & dans les climats très chauds de l'Afrique & des Indes, aura quitté ſa robe; car le chien ſans poil, appellé *chien-turc*, eſt encore mal nommé, ce n'eſt point dans le climat tempéré de la Turquie que les chiens perdent leur poil, c'eſt en Guinée & dans les climats les plus chauds des Indes que ce changement arrive; & le chien-turc n'eſt autre choſe qu'un petit danois qui, tranſporté dans les pays exceſſivement chauds, aura perdu ſon poil, & dont la race aura enſuite été tranſportée en Turquie, où l'on aura eu ſoin de les multiplier. Les premiers que l'on ait vus en Europe, au rapport d'Aldrovande, furent apportés de ſon temps en Italie, où cependant ils ne purent, dit-il, ni durer ni multiplier, parce que le climat étoit

---

(*m*) Voyez la planche du dogue.
(*n*) V. celle du petit danois.
[*o*] V. celle du chien-turc.
[*p*] V. celle du chien d'Iſlande.

beaucoup trop froid pour eux; mais comme il ne donne pas la description de ces chiens nus, nous ne savons pas s'ils étoient semblables à ceux que nous appellons aujourd'hui chiens-turcs, & si l'on peut par conséquent les rapporter au petit danois, parce que tous les chiens, de quelque race & de quelque pays qu'ils soient, perdent leur poil dans les pays excessivement chauds (*q*), &, comme nous l'avons dit, ils perdent aussi leur voix; dans de certains pays ils sont tout-à-fait muets, dans d'autres ils ne perdent que la faculté d'aboyer, ils hurlent comme les loups ou glapissent comme les renards, ils semblent par cette altération se rapprocher de leur état de nature, car ils changent aussi pour la forme & pour l'instinct: ils deviennent laids (*r*), & prennent tous des oreilles droites & pointues. Ce n'est aussi que dans les climats tempérés que les chiens conservent leur ardeur, leur courage, leur sagacité, & les autres talens qui leur

---

[*q*] Histoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevost, tome IV, page 229.

[*r*] Voyage de la Boulaye-le-Gouz, Paris 1657, p. 257. Voyage de Jean Ovington, Paris, 1725 tome I, page 276. Histoire universelle des voyages, par du Perrier de Montfrasier. Paris, 1707, page 344 & suiv. Vie de Christophe Colomb. Paris, 1681, partie Iere, page 106. Voyage de Bosman en Guinée, Utrecht, 1705, page 240. Hist. gén. des voyages, par M. l'abbé Prevost, tome IV, page 229.

ſont naturels ; ils perdent donc tout lorſqu'on les tranſporte dans des climats trop chauds ; mais comme ſi la nature ne vouloit jamais rien faire d'abſolument inutile, il ſe trouve que dans ces mêmes pays où les chiens ne peuvent plus ſervir à aucun des uſages auxquels nous les employons, on les recherche pour la table, & que les Nègres en préfèrent la chair à celle de tous les autres animaux : on conduit les chiens au marché pour les vendre ; on les achete plus cher que le mouton, le chevreau, plus cher même que tout autre gibier ; enfin le mets le plus délicieux d'un feſtin chez les Nègres eſt un chien rôti. On pourroit croire que le goût ſi décidé qu'ont ces peuples pour la chair de cet animal, vient du changement de qualité de cette même chair qui, quoique très mauvaiſe à manger dans nos climats tempérés, acquiert peut-être un autre goût dans ces climats brûlans ; mais ce qui me fait penſer que cela dépend plutôt de la nature de l'homme que de celle du chien, c'eſt que les ſauvages du Canada qui habitent un pays froid, ont le même goût que les Nêgres pour la chair du chien, & que nos miſſionnaires en ont quelqufois mangé ſans dégoût. » Les chiens ſervent en guiſe
» de mouton pour être mangés en feſtin, dit
» le P. Sabard Theodat : je me ſuis trouvé
» diverſes fois à des feſtins de chiens, j'a-
» voue véritablement que du commence-
» ment cela me faiſoit horreur ; mais je n'en
» eus pas mangé deux fois que j'en trouvai

» la chair bonne, & de goût un peu appro-
» chant de celle du porc (*s*) «.

Dans nos climats, les animaux sauvages qui approchent le plus du chien, & surtout du chien à oreilles droites, du chien de berger, que je regarde comme la souche & le type de l'espèce entiere, sont le renard & le loup ; & comme la conformation intérieure est presque entiérement la même, & que les différences extérieures sont assez légeres, j'ai voulu essayer s'ils pourroient produire ensemble : j'espérois qu'au moins on parviendroit à les faire accoupler, & que s'ils ne produisoient pas des individus féconds, ils engendreroient des espèces de mulets qui auroient participé de la nature des deux. Pour cela, j'ai fait élever une louve prise dans les bois à l'âge de deux ou trois mois, avec un mâtin de même âge ; ils étoient enfermés ensemble & seuls dans un assez grande cour où aucune autre bête ne pouvoit entrer, & où ils avoient un abri pour se retirer ; ils ne connoissoient ni l'un ni l'autre aucun individu de leur espèce, ni même aucun homme que celui qui étoit chargé du soin de leur porter tous les jours à manger : on les a gardés trois ans, toujours avec la même attention, & sans les contraindre ni les enchaîner. Pendant la premiere année, ces jeunes animaux jouoient perpétuellement ensemble & paroissoient s'aimer beaucoup ; à la seconde

[*s*] Voyage au pays des Hurons, par le P. Sabard Theodat, Recollet. Paris, 1632, page 311.

année ils commencerent par se disputer la nourriture, quoiqu'on leur en donnât plus qu'il ne leur en falloit. La querelle venoit toujours de la louve : on leur portoit de la viande & des os sur un grand plat de bois que l'on posoit à terre ; dans l'instant même la louve, au lieu de se jeter sur la viande, commençoit par écarter le chien, & prenoit ensuite le plat par la tranche si adroitement, qu'elle ne laissoit rien tomber de ce qui étoit dessus, & emportoit le tout en fuyant ; & comme elle ne pouvoit sortir, je l'ai vue souvent faire cinq ou six fois de suite le tour de la cour, tout le long des murailles, toujours tenant le plat de niveau entre ses dents, & ne le reposer à terre que pour reprendre haleine & pour se jeter sur la viande avec voracité, & sur le chien avec fureur lorsqu'il vouloit approcher. Le chien étoit plus fort que la louve ; mais comme il étoit plus doux ou plutôt moins féroce, on craignit pour sa vie, & on lui mit un collier. Après la deuxième année, les querelles étoient encore plus vives & les combats plus fréquens, & on mit aussi un collier à la louve que le chien commençoit à ménager beaucoup moins que dans les premiers temps. Pendant ces deux ans il n'y eut pas le moindre signe de chaleur ou de desir ni dans l'un ni dans l'autre ; ce ne fut qu'à la fin de la troisième année que ces animaux commencerent à ressentir les impressions de l'ardeur du rut, mais sans amour ; car loin que cet état les adoucît ou les rapprochât l'un de l'autre, ils n'en devinrent que plus intraitables & plus féroces :

ce n'étoit plus que des hurlemens de douleur mêlés à des cris de colere ; ils maigrirent tous deux en moins de trois ſemaines, ſans jamais s'approcher autrement que pour ſe déchirer ; enfin ils s'acharnerent ſi fort l'un contre l'autre, que le chien tua la louve qui étoit devenue la plus maigre & la plus foible, & l'on fut obligé de tuer le chien quelques jours après, parce qu'au moment qu'on voulut le mettre en liberté, il fit un grand dégât en ſe lançant avec fureur ſur les volailles, ſur les chiens, & même ſur les hommes.

J'avois dans le même temps des renards, deux mâles & une femelle, que l'on avoit pris dans des pièges, & que je faiſois garder loin les uns des autres dans des lieux ſéparés : j'avois fait attacher l'un de ces renards avec une chaîne légere mais aſſez longue, & on lui avoit bâti une petite hutte où il ſe mettoit à l'abri. Je le gardai pendant pluſieurs mois, il ſe portoit bien ; & quoiqu'il eût l'air ennuyé & les yeux toujours fixés ſur la campagne qu'il voyoit de ſa hutte, il ne laiſſoit pas de manger de très grand appétit. On lui préſenta une chienne en chaleur que l'on avoit gardée, & qui n'avoit pas été couverte ; & comme elle ne vouloit pas reſter auprès du renard, on prit le parti de l'enchaîner dans le même lieu, & de leur donner largement à manger. Le renard ne la mordit ni ne la maltraita point ; pendant dix jours qu'ils demeurerent enſemble, il n'y eut pas la moindre querelle, ni le jour ni la nuit, ni aux heures du repas ; le renard s'approchoit même aſſez fa-

milièrement, mais dès qu'il avoit flairé de trop près sa compagne, le signe du desir disparoissoit & il s'en retournoit tristement dans sa hutte; il n'y eut donc point d'accouplement. Lorsque la chaleur de cette chienne fut passée, on lui en substitua une autre qui venoit d'entrer en chaleur, & ensuite une troisième & une quatrième. Le renard les traita toutes avec la même douceur, mais avec la même indifférence; & afin de m'assurer si c'étoit la répugnance naturelle ou l'état de contrainte où il étoit qui l'empêchoit de s'accoupler, je lui fis amener une femelle de son espèce, il la couvrit dès le même jour plus d'une fois, & nous trouvâmes, en la disséquant quelques semaines après qu'elle étoit pleine, & qu'elle auroit produit quatre petits renards. On présenta de même successivement à l'autre renard plusieurs chiennes en chaleur, on les enfermoit avec lui dans une cour où ils n'étoient point enchaînés; il n'y eut ni haine, ni amour, ni combat, ni caresses, & ce renard mourut au bout de quelques mois de dégoût ou d'ennui.

Ces épreuves nous apprennent au moins que le renard & le loup ne sont pas tout-à-fait de la même nature que le chien; que ces espèces non seulement sont différentes, mais séparées & assez éloignées pour ne pouvoir les rapprocher, du moins dans ces climats; que par conséquent le chien ne tire pas son origine du renard ou du loup, & que les nomenclateurs (*t*) qui ne regardent

---

[*t*] *Canis caudâ (sinistrorsum) recurvâ*, le chien, *Canis*

ces deux animaux que comme des chiens sauvages, ou qui ne prennent le chien que pour un loup ou un renard devenu domestique, & qui leur donnent à tous trois le nom commun de chien, se trompent pour n'avoir pas assez consulté la nature.

Il y a dans les climats plus chauds que le nôtre, une espèce d'animal féroce & cruel, moins différent du chien que ne le sont le renard ou le loup : cet animal qui s'appelle *adive* ou *chacal*, a été remarqué & assez bien décrit par quelques voyageurs; on en trouve en grand nombre en Asie & en Afrique, aux environs de Trébisonde (*u*), autour du mont Caucase, en Mingrélie (*x*), en Natolie (*y*), en Hyrcanie (*z*), en Perse, aux Indes, à Surate (*a*), à Goa, à Guzarat, à Bengale, au Congo (*b*), en Guinée & en plusieurs autres endroits; & quoique cet animal soit regardé par les naturels du pays qu'il habite, comme un chien sauvage, & que son nom même le désigne; comme il est

---

caudâ incurvâ, le loup. *Canis caudâ rectâ*, le renard. *Linnæi syst. nat.*

(*u*) Voyage de Gemelli Carreri, Paris, 1719, tome I, page 419.

(*x*) Voyage de Chardin. Londres, 1686, page 76.

(*y*) Voyage de Dumont. La Haye, 1699, tome *IV*, page 28 & suiv.

(*z*) Voyage de Chardin. Amsterdam, 1711, tome II, page 29.

(*a*) Voyage d'Inigo de Biervillas. Paris, 1736, part. Iere, page 178.

(*b*) Voyage de Bosman, pages 241, 331 & 332; voyage du pere Zuchel, capucin, page 293.

très douteux qu'il se mêle avec les chiens, & qu'il puisse engendrer ou produire avec eux, nous en ferons l'histoire à part, comme nous ferons aussi celle du loup, celle du renard & celle de tous les autres animaux qui ne se mêlant point ensemble, font autant d'espèces distinctes & séparées.

Ce n'est pas que je prétende d'une maniere décisive & absolue, que l'adive, & même que le renard & le loup ne se soient jamais, dans aucun temps ni dans aucun climat, mêlés avec les chiens. Les Anciens l'assurent assez positivement pour qu'on puisse encore avoir sur cela quelques doutes, malgré les épreuves que je viens de rapporter; & j'avoue qu'il faudroit un plus grand nombre de pareilles épreuves pour acquérir sur ce fait une certitude entiere. Aristote, dont je suis très porté à respecter le témoignage, dit précisément (*c*) qu'il est rare que les animaux qui sont d'espèces différentes se mêlent ensemble; que cependant il est certain que cela arrive dans les chiens, les renards & les loups; que les chiens indiens proviennent d'une autre bête sauvage semblable & d'un chien. On pourroit croire que cette bête sauvage, à laquelle il ne donne point de nom, est l'adive; mais il dit dans un autre endroit (*d*) que ces chiens indiens viennent du tigre & du chien; ce qui me paroît encore plus difficile à croire, parce que le

(*c*) Arist. *de generat. animal.* lib. II, cap. 5.
(*d*) Arist. *hist. animal. lib. VIII, cap. 28.*

tigre est d'une nature & d'une forme bien plus différentes de celles du chien, que le loup, le renard ou l'adive. Il faut convenir qu'Aristote semble lui-même infirmer son témoignage à cet égard ; car après avoir dit que les chiens indiens viennent d'une bête sauvage semblable au loup ou au renard, il dit ailleurs qu'ils viennent du tigre ; & sans énoncer si c'est du tigre & de la chienne ou du chien & de la tigresse, il ajoute seulement que la chose ne réussit pas d'abord, mais seulement à la troisième portée ; que de la premiere fois il ne résulte encore que des tigres ; qu'on attache les chiens dans les déserts, & qu'à moins que le tigre ne soit en chaleur, ils sont souvent dévorés ; que ce qui fait que l'Afrique produit souvent des prodiges & des monstres, c'est que l'eau y étant très rare & la chaleur fort grande, les animaux de différentes espèces se rencontrent assemblés en grand nombre dans le même lieu pour boire ; que c'est là qu'ils se familiarisent, s'accouplent & produisent. Tout cela me paroît conjectural, incertain & même assez suspect pour n'y pas ajouter foi : car plus on observe la nature des animaux, plus on voit que l'indice le plus sûr pour en juger, c'est l'instinct. L'examen le plus attentif des parties intérieures ne nous découvre que les grosses différences ; le cheval & l'âne, qui se ressemblent parfaitement par la conformation des parties intérieures, sont cependant des animaux d'une nature différente ; le taureau, le bélier & le bouc, qui ne diffèrent en rien les uns des autres pour

la

la conformation intérieure de tous les viſcères, ſont d'eſpèces encore plus éloignées que l'âne & le cheval, & il en eſt de même du chien, du renard & du loup. L'inſpection de la forme extérieure nous éclaire davantage; mais comme dans pluſieurs eſpèces, & ſurtout dans celles qui ne ſont pas éloignées, il y a même à l'extérieur beaucoup plus de reſſemblance que de différence, cette inſpection ne ſuffit pas encore pour décider ſi ces eſpèces ſont différentes ou les mêmes; enfin lorſque les nuances ſont encore plus légeres, nous ne pouvons les ſaiſir qu'en combinant les rapports de l'inſtinct. C'eſt en effet par le naturel des animaux qu'on doit juger de leur nature; & ſi l'on ſuppoſoit deux animaux tout ſemblables pour la forme, mais tout différens pour le naturel, ces deux animaux qui ne voudroient pas ſe joindre, & qui ne pourroient produire enſemble, ſeroient, quoique ſemblables, de deux eſpèces différentes.

Ce même moyen auquel on eſt obligé d'avoir recours pour juger de la différence des animaux dans les eſpèces voiſines, eſt, à plus forte raiſon, celui qu'on doit employer de préférence à tous autres, lorſqu'on veut ramener à des points fixes les nombreuſes variétés que l'on trouve dans la même eſpêce : nous en connoiſſons trente dans celle du chien, & aſſurément nous ne les connoiſſons pas toutes. De ces trente variétés il y en a dix-ſept que l'on doit rapporter à l'influence du climat; ſavoir, le chien de berger, le chien-loup, le chien de

Sibérie, le chien d'Islande & le chien de Laponie, le mâtin, les levriers, le grand danois & le chien d'Irlande, le chien courant, les braques, les bassets, les épagneuls & le Barbet, le petit danois, le chien-turc & le dogue; les treize autres, qui sont le chien-turc métis, le levrier à poil de loup, le chien bouffe, le chien de Malte ou bichon, le roquet, le dogue de forte race, le doguin ou mopse, le chien de Calabre, le burgos, le chien d'Alicante, le chien-lion, le petit barbet & le chien qu'on appelle artois, issois ou quatre-vingt, ne sont que des métis qui proviennent du mêlange des premiers; & en rapportant chacun de ces chiens métis aux deux races dont ils sont issus, leur nature est dès-lors assez connue; mais à l'égard des dix-sept premieres races, si l'on veut connoître les rapports qu'elle peuvent avoir entr'elles, il faut avoir égard à l'instinct, à la forme & à plusieurs autres circonstances. J'ai mis ensemble le chien de berger, le chien-loup, le chien de Sibérie, le chien de Lapponie & le chien d'Islande, parce qu'ils se ressemblent plus qu'ils ne ressemblent aux autres par la figure & par le poil, qu'ils ont tous cinq le museau pointu à-peu-près comme le renard, qu'ils sont les seuls qui ayent les oreilles droites, & que leur instinct les porte à suivre & garder les troupeaux. Le Mâtin, le Levrier, le grand Danois & le chien d'Irlande ont, outre la ressemblance de la forme & du long museau, le même naturel; ils aiment à courir, à suivre les chevaux, les équipages; ils ont peu de nez, & chas-

ſent plutôt à vue qu'à l'odorat. Les vrais chiens de chaſſe ſont les chiens courans, les braques, les baſſets, les épagneuls & les barbets; quoiqu'ils diffèrent un peu par la forme du corps, ils ont cependant tous le muſeau gros; & comme leur inſtinct eſt le même, on ne peut guere ſe tromper en les mettant enſemble. L'épagneul, par exemple, a été appellé par quelques Naturaliſtes, *canis aviarius terreſtris*, & le barbet, *canis aviarius aquaticus*; & en effet, la ſeule différence qu'il y ait dans le naturel de ces deux chiens, c'eſt que le barbet, avec ſon poil touffu, long & friſé va, plus volontiers à l'eau que l'epagneul, qui a le poil liſſe & moins fourni, ou que le trois autres qui l'ont trop court & trop clair pour ne pas craindre de ſe mouiller la peau. Enfin le petit danois & le chien-turc ne peuvent manquer d'aller enſemble, puiſqu'il eſt avéré que le chien-turc n'eſt qu'un petit danois qui a perdu ſon poil. Il ne reſte que le dogue qui par ſon muſeau court ſemble ſe rapprocher du petit danois plus que d'aucun autre chien, mais qui en diffère à tant d'autres égards, qu'il paroît ſeul former une variété différente de toutes les autres, tant pour la forme que pour l'inſtinct: il ſemble auſſi affecter un climat particulier, il vient d'Angleterre, & l'on a peine à en maintenir la race en France; les métis qui en proviennent, & qui ſont le dogue de forte race & le doguin, y réuſſiſſent mieux; tous ces chiens ont le nez ſi court qu'ils ont peu d'odorat, & ſouvent beaucoup d'odeur. Il paroît auſſi que la fineſſe de l'odorat, dans

les chiens, dépend de la grosseur plus que de la longueur du museau, parce que le levrier, le mâtin & le grand danois, qui ont le museau fort alongé, ont beaucoup moins de nez que le chien courant, le braque & le basset, & même que l'épagneul & le barbet, qui ont tous, à proportion de leur taille, le museau moins long, mais plus gros que les premiers.

La plus ou moins grande perfection des sens, qui ne fait pas dans l'homme une qualité éminente ni même remarquable, fait dans les animaux tout leur mérite & produit, comme cause, tous les talens dont leur nature peut être susceptible. Je n'entreprendrai pas de faire ici l'énumération de toutes les qualités d'un chien de chasse, on sait assez combien l'excellence de l'odorat jointe à l'éducation, lui donne d'avantage & de supériorité sur les autres animaux; mais ces détails n'appartiennent que de loin à l'Histoire naturelle; & d'ailleurs les ruses & les moyens, quoiqu'émanés de la simple nature que les animaux sauvages mettent en œuvre pour se dérober à la recherche ou pour éviter la poursuite & les atteintes des chiens, sont peut-être plus merveilleux que les méthodes les plus fines de l'art de la chasse.

Le chien, lorsqu'il vient de naître, n'est pas encore entiérement achevé : dans cette espèce, comme dans celle de tous les animaux qui produisent en grand nombre, les petits au moment de leur naissance ne sont pas aussi parfaits que dans les animaux qui n'en produisent qu'un ou deux. Les chiens

naiſſent communément avec les yeux fermés, les deux paupieres ne ſont pas ſimplement collées, mais adhérentes par une membrane qui ſe déchire lorſque le muſcle de la paupiere ſupérieure eſt devenu aſſez fort pour la relever & vaincre cet obſtacle, & la plupart des chiens n'ont les yeux ouverts qu'au dixième ou douzième jour. Dans ce même temps, les os du crâne ne ſont pas achevés, le corps eſt bouffi, le muſeau gonflé, & leur forme n'eſt pas encore bien deſſinée; mais en moins d'un mois ils apprennent à faire uſage de tous leurs ſens, & prennent enſuite de la forme & un prompt accroiſſement. Au quatrième mois ils perdent quelques unes de leurs dents qui, comme dans les autres animaux, ſont bientôt remplacées par d'autres qui ne tombent plus: ils ont en tout quarante-deux dents, ſavoir, ſix inciſives en haut & ſix en bas, deux canines en haut & deux en bas, quatorze mâchelieres en haut & douze en bas; mais cela n'eſt pas conſtant, il ſe trouve des chiens qui ont plus ou moins de dents mâchelieres. Dans ce premier, les mâles comme les femelles s'accroupiſſent un peu pour piſſer, ce n'eſt qu'à neuf ou dix mois que les mâles, & même quelquefois les femelles, commencent à lever la cuiſſe, & c'eſt dans ce même temps qu'ils commencent à être en état d'engendrer. Le mâle peut s'accoupler en tout temps, mais la femelle ne le reçoit que dans des temps marqués; c'eſt ordinairement deux fois par an, & plus fréquemment en hiver qu'en été: la chaleur dure

dix, douze & quelquefois quinze jours; elle ſe marque par des ſignes extérieurs, les parties de la génération ſont humides, gonflées & proéminentes au dehors; il y a un petit écoulement de ſang tant que cette ardeur dure, & cet écoulement auſſi-bien que le gonflement de la vulve commencent quelques jours avant l'accouplement : le mâle ſent de loin la femelle dans cet état, & la recherche; mais ordinairement elle ne ſe livre que ſix ou ſept jours après qu'elle a commencé à entrer en chaleur. On a reconnu qu'un ſeul accouplement ſuffit pour qu'elle conçoive, même en grand nombre; cependant lorſqu'on la laiſſe en liberté, elle s'accouple pluſieurs fois par jour avec tous les chiens qui ſe préſentent : on obſerve ſeulement que lorſqu'elle peut choiſir, elle préfere toujours ceux de la plus groſſe & de la plus grande taille, quelque laids & quelque diſproportionnés qu'ils puiſſent être : auſſi arrive-t-il aſſez ſouvent que de petites chiennes qui ont reçu des mâtins, périſſent en faiſant leurs petits.

Une choſe que tout le monde ſait, & qui cependant n'en eſt pas moins une ſingularité dans la nature, c'eſt que dans l'accouplement ces animaux ne peuvent ſe ſéparer, même après la conſommation de l'acte de la génération; tant que l'état d'érection & de gonflement ſubſiſte, ils ſont forcés de demeurer unis, & cela dépend ſans doute de leur conformation. Le chien a non-ſeulement, comme pluſieurs autres animaux, un os dans la verge, mais les corps caverneux forment

dans le milieu une eſpèce de bourrelet fort apparent, & qui ſe gonfle beaucoup dans l'érection : la chienne, qui de toutes les femelles eſt peut-être celle dont le clitoris eſt le plus conſidérable & le plus gros dans le temps de la chaleur, préſente de ſon côté un bourrelet ou plutôt une tumeur ferme & ſaillante, dont le gonflement, auſſi bien que celui des parties voiſines, dure peut-être bien plus long-temps que celui du mâle, & ſuffit peut-être auſſi pour le retenir malgré lui; car au moment que l'acte eſt conſommé, il change de poſition, il ſe remet à pied pour ſe repoſer ſur ſes quatre jambes, il a même l'air triſte, & les efforts pour ſe ſéparer ne viennent jamais de la femelle.

Les chiennes portent neuf ſemaines, c'eſt-à-dire, ſoixante-trois jours, quelquefois ſoixante-deux ou ſoixante-un, & jamais moins de ſoixante; elles produiſent ſix, ſept & quelquefois juſqu'à douze petits; celles qui ſont de la plus grande & de la plus forte taille, produiſent en plus grand nombre que les petites qui ſouvent ne font que quatre ou cinq, & quelquefois qu'un ou deux petits, ſurtout dans les premieres portées qui ſont toujours moins nombreuſes que les autres dans tous les animaux.

Les chiens, quoique très ardens en amour, ne laiſſent pas de durer; il ne paroît pas même que l'âge diminue leur ardeur, ils s'accouplent & produiſent pendant toute la vie, qui eſt ordinairement bornée à quatorze ou quinze ans, quoiqu'on en ait gardé quelques-uns juſqu'à vingt. La durée de la vie eſt dans

le chien, comme dans les autres animaux, proportionnelle au temps de l'accroissement; il est environ deux ans à croître, il vit aussi sept fois deux ans. L'on peut connoître son âge par les dents qui dans la jeunesse sont blanches, tranchantes & pointues, & qui, à mesure qu'il vieillit, deviennent noires, mousses & inégales, on le connoît aussi par le poil, car il blanchit sur le museau, sur le front & autour des yeux.

Ces animaux, qui de leur naturel sont très vigilans, très actifs, & qui sont faits pour le plus grand mouvement, deviennent dans nos maisons, par la surcharge de la nourriture, si pesans & si paresseux, qu'ils passent toute leur vie à ronfler, dormir & manger. Ce sommeil, presque continuel, est accompagné de rêves, & c'est peut-être une douce maniere d'exister : ils sont naturellement voraces ou gourmands, & cependant ils peuvent se passer de nourriture pendant long-temps. Il y a dans les mémoires de l'Académie des Sciences (*c*), l'histoire d'une chienne qui ayant été oubliée dans une maison de campagne, a vécu quarante jours sans autre nourriture que l'étoffe ou la laine d'un matelas qu'elle avoit déchiré. Il paroît que l'eau leur est encore plus nécessaire que la nourriture, ils boivent souvent & abondamment; on croit même vulgairement que quand ils manquent d'eau pendant long-

(*c*) Histoire de l'Académie des sciences, année 1706, page 5.

temps

temps ils deviennent enragés. Une chose qui leur est particuliere, c'est qu'ils paroissent faire des efforts & souffrir toutes les fois qu'ils rendent leurs excremens : ce n'est pas, comme le dit Aristote (*d*), parce que les intestins deviennent plus étroits en approchant de l'anus, il est certain au contraire que dans le chien, comme dans les autres animaux, les gros boyaux s'élargissent toujours de plus en plus, & que le rectum est plus large que le colon : la sécheresse du tempérament de cet animal suffit pour produire cet effet, & les étranglemens qui se trouvent dans le colon, sont trop loin pour qu'on puisse l'attribuer à la conformation des intestins.

Pour donner une idée plus nette de l'ordre des chiens, de leur génération dans les différens climats, & du mêlange de leurs races, je joins ici une table ou, si l'on veut, une espèce d'arbre généalogique où l'on pourra voir d'un coup-d'œil toutes ces variétés : cette table est orientée comme les cartes géographiques, & l'on a suivi, autant qu'il a été possible, la position respective des climats.

Le chien de berger (*Voyez planche VII, figure 2 de ce Volume*) est la souche de l'arbre : ce chien transporté dans les climats rigoureux du Nord, s'est enlaidi & rapetissé chez les Lappons, & paroît s'être maintenu & même perfectionné en Islande, en

---

[*d*] Aristot. *de partibus animal. capite ultimo.*

Russie, en Sibérie, dont le climat est un peu moins rigoureux & où les peuples sont un peu plus civilisés. Ces changemens sont arrivés par la seule influence de ces climats, qui n'a pas produit une grande altération dans la forme ; car tous ces chiens ont les oreilles droites, le poil épais & long, l'air sauvage, & ils n'aboient pas aussi fréquemment ni de la même maniere que ceux qui, dans des climats plus favorables, se sont perfectionnés davantage. Le chien d'Islande (*Voyez planche VIII, figure 3 de ce volume.*) est le seul qui n'ait pas les oreilles entiérement droites, elles sont un peu pliées par leur extrémité, aussi l'Islande est de tous ces pays du Nord, l'un des plus anciennement habités par des hommes à demi-civilisés.

Le même chien de berger, transporté dans des climats tempérés & chez des peuples entiérement policés, comme en Angleterre, en France, en Allemagne, aura perdu son air sauvage, ses oreilles droites, son poil rude, épais & long, & sera devenu dogue, chien-courant & mâtin, par la seule influence de ces climats. Le mâtin & le dogue ont encore les oreilles en partie droites, elles ne sont qu'à demi-pendantes, & ils ressemblent assez par leurs mœurs & leur naturel sanguinaire, au chien duquel ils tirent leur origine. Le chien-courant (*pl. VIII, fig 1 de ce volume*) est celui des trois qui s'en éloigne le plus ; les oreilles longues, entiérement pendantes, la douceur, la docilité, &, si on peut le dire, la timidité de ce chien, sont autant de preuves de la grande dégénération ou, si l'on

veut, de la grande perfection qu'a produite une longue domesticité, jointe à une éducation soignée & suivie.

Le chien-courant, le braque (*Voyez planche IX, fig. 1 de ce volume*) & le basset, ne font qu'une seule & même race de chiens; car l'on a remarqué que dans la même portée il se trouve assez souvent des chiens-courans, des braques & des bassets, quoique la lice n'ait été couverte que par l'un de ces trois chiens. J'ai accolé le braque de Bengale (*pl. IX, fig. 2*) au braque commun, parce qu'il n'en diffère en effet que par la robe qui est mouchetée; & j'ai joint de même le basset à jambes torses au basset ordinaire (*Voyez pl. X, fig. 1 & 2*), parce que le défaut dans les jambes de ce chien, ne vient originairement que d'une maladie semblable au rachitis, dont quelques individus ont été attaqués, & dont ils ont transmis le résultat, qui est la déformation des os, à leurs descendans.

Le chien-courant transporté en Espagne & en Barbarie, où presque tous les animaux ont le poil fin, long & fourni, sera devenu épagneul (*Voyez planche XI, fig. 4 de ce vol.*) & barbet (*p. X, fig. 3*) : le grand & le petit épagneul qui ne diffèrent que par la taille, transportés en Angleterre, ont changé de couleur du blanc au noir, & son devenus par l'influence du climat, grand & petit gredins (*pl. XI, fig. 2 de ce volume*), auxquels on doit joindre le pyrame (*pl. XI, fig. 3*) qui n'est qu'un gredin noir comme les autres,

mais marqué de feu aux quatre pattes, aux yeux & au museau.

Le mâtin (*Voyez pl. VI, fig. 1 de ce vol*) transporté au Nord, est devenu grand danois; & transporté au midi, est devenu levrier: les grands levriers viennent du Levant; ceux de taille médiocre, d'Italie; & ces levriers d'Italie transportés en Angleterre, sont devenus levrons, c'est-à-dire, levriers encore plus petits.

Le grand danois (*pl. VI, fig. 2*) transporté en Irlande, en Ukraine, en Tartarie, en Epire, en Albanie, est devenu chien d'Irlande, & c'est le plus grand de tous les chiens.

Le dogue (*planche XIV, fig. 1*) transporté d'Angleterre en Danemarck, est devenu petit danois; & ce même petit danois transporté dans les climats chauds, est devenu chien-turc (*pl. XIII, fig. 2*). Toutes ces races, avec leurs variétés, n'ont été produites que par l'influence du climat, jointe à la douceur de l'abri, à l'effet de la nourriture, & au résultat d'une éducation soignée; les autres chiens ne sont pas de races pures, & proviennent du mêlange de ces premieres races: j'ai marqué par des lignes ponctuées la double origine de ces races métives.

Le levrier & le mâtin ont produit le levrier métis, que l'on appelle aussi *levrier à poil de loup*; ce métis a le museau moins effilé que le franc levrier qui est très rare en France.

Le grand danois & le grand épagneul ont

produit enſemble le chien de calabre, qui eſt un beau chien à long poil touffu, & plus grand par la taille que les plus gros mâtins.

L'épagneul & le baſſet produiſent un autre chien que l'on appelle *burgos.*

L'épagneul & le petit danois produiſent le chien-lion (*planche XII, fig. 3 de ce volume*), qui eſt maintenant fort rare.

Les chiens à longs poils, fins & friſés, que l'on appelle *bouffes*, & qui ſont de la taille des plus grands barbets, viennent du grand épagneul & du barbet.

Le petit barbet (*V. planche XII, fig. 1 de ce volume*) vient du petit épagneul & du barbet.

Le dogue produit avec le mâtin un chien métis que l'on appelle *dogue de forte race* (*V. planche XIV, fig. 2 de ce volume*), qui eſt beaucoup plus gros que le vrai dogue ou dogue d'Angleterre, & qui tient plus du dogue que du mâtin.

Le doguin (*voyez planche XIII, fig. 4 de ce volume*) vient du dogue d'Angleterre & du petit danois.

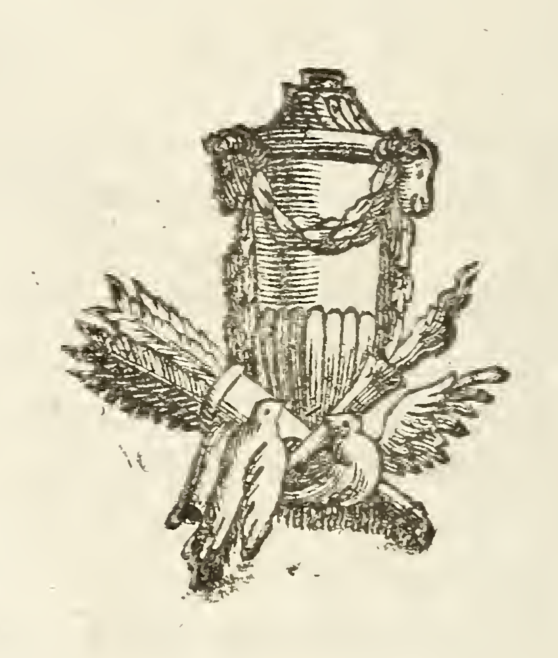
Tous ces chiens ſont des métis ſimples, & viennent du mélange de deux races pures ; mais il y a encore d'autres chiens qu'on pourroit appeller *double métis*, parce qu'ils viennent du mélange d'une race pure & d'une race déjà mêlée.

Le roquet (*voyez planche XIII, fig. 1.*) eſt un double métis qui vient du doguin & du petit danois.

Le chien d'Alicante eſt auſſi un double métis qui vient du doguin & du petit épagneul.

Le chien de Malte ou bichon (*voyez pl. XII, fig. 2 de ce volume.*) est encore un double métis qui vient du petit épagneul & du petit barbet.

Enfin il y a des chiens qu'on pourroit appeller *triples métis*, parce qu'ils viennent du mêlange de deux races déjà mêlées toutes deux : tel est le chien d'Artois, Issois ou Quatre-vingt, qui vient du doguin ou du roquet ; tels sont encore les chiens que l'on appelle vulgairement *chiens des rues*, qui ressemblent à tous les chiens en général sans ressembler à aucun en particulier, parce qu'ils proviennent du mêlange des races déjà plusieurs fois mêlées.



I

2

1. Le Mâtin.
2 Le Grand Danois.



BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY



1. Le Levrier. 2. Le chien de Berger.
3. Le chien Loup.



1 Le Chein Couran 2. le chien de Sibérie.
3 Le chien d'Islande.





I Le Braque
2 Le Braque de Bengale



I Le Chien Basset a Jambes Torses.
2 Le Basset a Jambes droites.
3 Le Grand Barbet.





I Le chien Courant metis. 2 le Gredin
3 le Pirame. 4 L'Epagneul.


BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY



1 Le petit Barbet. 2 Le Bichon.
3 le chien Lion 4 le petit Danois


BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY



1. Le Roquet. 2. Le chien Turc.
3 Le chien Turc Metis 4 Le Doguin.


BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY



1 Le Dogue.
2 Le Dogue de forte race.


BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY

LE CHAT.

Voyez planche XVI, figure 2 de ce Volume.

Le Chat eſt un domeſtique infidèle, qu'on ne garde que par néceſſité, pour l'oppoſer à un autre ennemi domeſtique encore plus incommode, & qu'on ne peut chaſſer : car nous ne comptons pas les gens qui, ayant du goût pour toutes les bêtes, n'élèvent des chats que pour s'en amuſer ; l'un eſt l'uſage, l'autre l'abus ; & quoique ces animaux, ſurtout quand ils ſont jeunes, ayent de la gentilleſſe, ils ont en même temps une malice innée, un caractere faux, un naturel pervers, que l'âge augmente encore, & que l'éducation ne fait que maſquer. De voleurs déterminés, ils deviennent ſeulement, lorſqu'ils ſont bien élevés, ſouples & flatteurs commme les fripons ; ils ont la même adreſſe, la même ſubtilité, le même goût pour faire le mal, le même penchant à la petite rapine ; comme eux ils ſavent couvrir leur marche, diſſimuler leur deſſein, épier les occaſions, attendre, choiſir, ſaiſir l'inſtant de faire leur coup, ſe dérober enſuite au châtiment, fuir & demeurer éloignés juſqu'à ce qu'on les rappelle. Ils prennent aiſément des habitudes de ſociété, mais jamais des mœurs : ils n'ont que l'apparence de l'attachement ; on le voit à leurs mouve-

mens obliques, à leurs yeux équivoques; ils ne regardent jamais en face la personne aimée; soit défiance ou fausseté, ils prennent des détours pour en approcher, pour chercher des caresses auxquelles ils ne sont sensibles que pour le plaisir qu'elles leur font. Bien différent de cet animal fidèle dont tous les sentimens se rapportent à la personne de son maître, le chat paroît ne sentir que pour soi, n'aimer que sous condition, ne se prêter au commerce que pour en abuser; & par cette convenance de naturel, il est moins incompatible avec l'homme qu'avec le chien dans lequel tout est sincère.

La forme du corps & le tempérament sont d'accord avec le naturel, le chat est joli, léger, adroit, propre & voluptueux: il aime ses aises, il cherche les meubles les plus mollets pour s'y reposer & s'ébattre: il est aussi très porté à l'amour, &, ce qui est rare dans les animaux, la femelle paroît être plus ardente que le mâle; elle l'invite, elle le cherche, elle l'appelle, elle annonce par de hauts cris la fureur de ses desirs, ou plutôt l'excès de ses besoins; & lorsque le mâle la fuit ou la dédaigne, elle le poursuit, le mord, & le force, pour ainsi dire, à la satisfaire, quoique les approches soient toujours accompagnées d'une vive douleur. La chaleur dure neuf ou dix jours, & n'arrive que dans des temps marqués; c'est ordinairement deux fois par an, au printemps & en automne, & souvent aussi trois fois, & même quatre. Les chattes portent cinquante-cinq ou cinquante-six jours; elles ne pro-

duiſent pas en auſſi grand nombre que les chiennes; les portées ordinaires ſont de quatre, de cinq ou de ſix. Comme les mâles ſont ſujets à dévorer leur progéniture, les femelles ſe cachent pour mettre bas; & lorſqu'elles craignent qu'on ne découvre ou qu'on n'enlève leurs petits, elles les tranſportent dans des trous & dans d'autres lieux ignorés ou inacceſſibles; & après les avoir allaités pendant quelques ſemaines, elles leur apportent des ſouris, des petits oiſeaux, & les accoutument de bonne heure à manger de la chair: mais par une bizarrerie difficile à comprendre, ces mêmes meres, ſi ſoigneuſes & ſi tendres deviennent quelquefois cruelles, dénaturées, & dévorent auſſi leurs petits qui leur étoient ſi chers.

Les jeunes chats ſont gais, vifs, jolis, & ſeroient auſſi très propres à amuſer les enfans ſi les coups de patte n'étoient pas à craindre; mais leur badinage, quoique toujours agréable & léger, n'eſt jamais innocent, & bientôt il ſe tourne en malice habituelle; & comme ils ne peuvent exercer ces talens avec quelque avantage que ſur les petits animaux, ils ſe mettent à l'affût près d'une cage, ils épient les oiſeaux, les ſouris, les rats, & deviennent d'eux-mêmes, & ſans y être dreſſés, plus habiles à la chaſſe que les chiens les mieux inſtruits. Leur naturel, ennemi de toute contrainte, les rend incapables d'une éducation ſuivie. On raconte néanmoins que des moines grecs * de l'isle de

* Deſcription des iſles de l'Archipel, par Dapper, page 51.

Chypre, avoient dressé des chats à chasser, prendre & tuer les serpens dont cette isle étoit infestée, mais c'étoit plutôt par le goût général qu'ils ont pour la destruction, que par obéissance qu'ils chassoient ; car ils se plaisent à épier, attaquer & détruire assez indifféremment tous les animaux foibles comme les oiseaux, les jeunes lapins, les levreaux, les rats, les souris, les mulots, les chauve-souris, les taupes, les crapauds, les grenouilles, les lézards & les serpens. Ils n'ont aucune docilité, ils manquent aussi de la finesse de l'odorat, qui dans le chien sont deux qualités éminentes ; aussi ne poursuivent-ils pas les animaux qu'ils ne voient plus, ils ne les chassent pas, mais ils les attendent, les attaquent par surprise, & après s'en être joués long-temps ils les tuent sans aucune nécessité, lors même qu'ils sont le mieux nourris & qu'ils n'ont aucun besoin de cette proie pour satisfaire leur appétit.

La cause physique la plus immédiate de ce penchant qu'ils ont à épier & surprendre les autres animaux, vient de l'avantage que leur donne la conformation particuliere de leurs yeux. La pupille dans l'homme, comme dans la plupart des animaux, est capable d'un certain degré de contraction & de dilatation ; elle s'élargit un peu lorsque la lumiere manque, & se rétrécit lorsqu'elle devient trop vive. Dans l'œil du chat & des oiseaux de nuit, cette contraction & cette dilatation sont si considérables, que la pupille, qui dans l'obscurité est ronde & large, devient au grand jour longue & étroite comme une

ligne, & dès-lors ces animaux voient mieux la nuit que le jour, comme on le remarque dans les chouettes, les hiboux, &c. car la forme de la pupille est toujours ronde dès qu'elle n'est pas contrainte. Il y a donc contraction continuelle dans l'œil du chat pendant le jour, & ce n'est, pour ainsi dire, que par effort qu'il voit à une grande lumiere; au lieu que dans le crépuscule, la pupille reprenant son état naturel, il voit parfaitement, & profite de cet avantage pour reconnoître, attaquer & surprendre les autres animaux.

On ne peut pas dire que les chats, quoiqu'habitans de nos maisons, soient des animaux entiérement domestiques; ceux qui sont le mieux apprivoisés n'en sont pas plus asservis : on peut même dire qu'ils sont entiérement libres, ils ne font que ce qu'ils veulent, & rien au monde ne seroit capable de les retenir un instant de plus dans un lieu dont ils voudroient s'eloigner. D'ailleurs la plupart sont à demi-sauvages, ne connoissent pas leurs maîtres, ne fréquentent que les greniers & les toîts, & quelquefois la cuisine & l'office, lorsque la faim les presse. Quoiqu'on en élève plus que de chiens, comme on les rencontre rarement, ils ne font pas sensation pour le nombre, aussi prennent-ils moins d'attachement pour les personnes que pour les maisons : lorsqu'on les transporte a des distances assez considérables, comme à une lieue ou deux, ils reviennent d'eux-mêmes à leur grenier, & c'est apparemment parce qu'ils

en connoissent toutes les retraites à souris, toutes les issues, tous les passages, & que la peine du voyage est moindre que celle qu'il faudroit prendre pour acquérir les mêmes facilités dans un nouveau pays. Ils craignent l'eau, le froid & les mauvaises odeurs; ils aiment à se tenir au soleil: ils cherchent à se gîter dans les lieux les plus chauds, derriere les cheminées ou dans les fours; ils aiment aussi les parfums, & se laissent volontiers prendre & caresser par les personnes qui en portent: l'odeur de cette plante que l'on appelle l'*Herbe-aux-chats*, les remue si fortement & si délicieusement, qu'ils en paroissent transportés de plaisir. On est obligé, pour conserver cette plante dans les jardins de l'entourer d'un treillage fermé; les chats la sentent de loin, accourent pour s'y frotter, passent & repassent si souvent par-dessus, qu'ils la détruisent en peu de temps.

A quinze ou dix-huit mois, ces animaux ont pris tout leur accroissement; ils sont aussi en état d'engendrer avant l'âge d'un an, & peuvent s'accoupler pendant toute leur vie, qui ne s'étend guere au-delà de neuf ou dix ans; ils sont cependant très durs, très vivaces, & ont plus de nerf & de ressort que d'autres animaux qui vivent plus long-temps.

Les chats ne peuvent mâcher que lentement & difficilement, leurs dents sont si courtes & si mal posées qu'elles ne leur servent qu'à déchirer & non pas à broyer les alimens; aussi cherchent-ils de préférence

les viandes les plus tendres; ils aiment le poiſſon & le mangent cuit ou crud; ils boivent fréquemment; leur ſommeil eſt léger, & ils dorment moins qu'ils ne font ſemblant de dormir; ils marchent légérement, preſque toujours en ſilence & ſans faire aucun bruit; ils ſe cachent & s'éloignent pour rendre leurs excrémens & les recouvrent de terre. Comme ils ſont propres & que leur robe eſt toujours ſèche & luſtrée, leur poil s'électriſe aiſément, & l'on en voit ſortir des étincelles dans l'obſcurité lorſqu'on le frotte avec la main : leurs yeux brillent auſſi dans les ténèbres, à-peu-près comme les diamans, qui réfléchiſſent au dehors pendant la nuit la lumiere dont ils ſe ſont, pour ainſi dire, imbibés pendant le jour.

Le chat ſauvage (*Voyez planche XVI, figure* 1 *de ce volume*) produit avec le chat domeſtique, & tous deux ne font par conſéquent qu'une ſeule & même eſpèce : il n'eſt pas rare de voir des chats mâles & femelles quitter les maiſons dans le temps de la chaleur pour aller dans les bois chercher les chats ſauvages, & revenir enſuite à leur habitation; c'eſt par cette raiſon que quelques-uns de nos chats domeſtiques reſſemblent tout-à-fait aux chats ſauvages; la différence la plus réelle eſt à l'intérieur, le chat domeſtique a ordinairement les boyaux beaucoup plus longs que le chat ſauvage; cependant le chat ſauvage eſt plus fort & plus gros que le chat domeſtique, il a toujours les lèvres noires, les oreilles plus roides, la queue plus groſſe & les cou-

leurs constantes. Dans ce climat on ne connoît qu'une espèce de chat sauvage; & il paroît par le témoignage des voyageurs que cette espèce se retrouve aussi dans presque tous les climats sans être sujette à de grandes variétés; il y en avoit dans le continent du nouveau Monde avant qu'on en eût fait la découverte; un chasseur en porta un qu'il avoit pris dans les bois, à Christophe Colomb (*a*), ce chat étoit d'une grosseur ordinaire, il avoit le poil gris-brun, la queue très longue & très forte. Il y avoit aussi de ces chats sauvages au Pérou (*b*), quoiqu'il n'y en eût point de domestiques; il y en a en Canada (*c*), dans le pays des Illinois, &c. On en a vu dans plusieurs endroits de l'Afrique, comme en Guinée (*d*), à la Côte d'or, à Madagascar (*e*) où les naturels du pays avoient même des chats domestiques, au cap de Bonne-espérance (*f*), où Kolbe dit qu'il se trouve aussi des chats sauvages de couleur bleue, quoiqu'en petit nombre : ces chats bleus ou plutôt couleur d'ardoise, se retrouvent en Asie. » Il y a en Perse,

---

(*a*) Vie de Christophe Colomb, IIe partie, page 167.

(*b*) Histoire des Incas, tome II, page 112.

(*c*) Histoire de la nouvelle France, par le P. Charlevoix, tome III, page 407.

(*d*) Histoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevost, tome IV, page 230.

(*e*) Relation de François Cauche. *Paris*, 1651, p. 225.

(*f*) Description du cap de Bonne-espérance, par Kolbe, page 49.

dit Pietro della Valle (*g*), une eſpèce de chats qui ſont proprement de la province du Chorazan ; leur grandeur & leur forme eſt comme celle du chat ordinaire ; leur beauté conſiſte dans leur couleur & dans leur poil, qui eſt gris ſans aucune moucheture & ſans nulle tache, d'une même couleur par tout le corps, ſi ce n'eſt qu'elle eſt un peu plus obſcure ſur le dos & ſur la tête, & plus claire ſur la poitrine & ſur le ventre, qui va quelquefois juſqu'à la blancheur, avec ce tempérament agréable de clair-obſcur, comme parlent les Peintres, qui, mêlés l'un dans l'autre font un merveilleux effet : de plus leur poil eſt délié, fin, luſtré, mollet, délicat comme la ſoie, & ſi long, que quoiqu'il ne ſoit pas hériſſé, mais couché, il eſt annelé en quelques endroits, & particuliérement ſous la gorge. Ces chats ſont entre les autres chats ce que les barbets ſont entre les chiens : le plus beau de leur corps eſt la queue qui eſt fort longue & toute couverte de poils longs de cinq ou ſix doigts ; ils l'étendent & la renverſent ſur leur dos comme font les écureuils, la pointe en haut en forme de panache ; ils ſont fort privés : les Portugais en ont porté de Perſe juſqu'aux Indes ». Pietro della Valle ajoute qu'il en avoit quatre couples, qu'il comptoit porter en Italie. On voit par cette deſcription, que ces chats de Perſe reſſemblent par la couleur à ceux que nous appel-

(*g*) Voyages de Pietro della Valle, tome V, pages 98 & 99.

lons *chats chartreux* (*Voyez pl. XV, fig. 1 de ce volume*), & qu'à la couleur près ils ressemblent parfaitement à ceux que nous appellons *chats d'Angora* (*Ibid. fig. 2*). Il est donc vraisemblable que les chats du Chorazan en Perse, le chat d'Angora en Syrie & le chat chartreux, ne sont qu'une même race, dont la beauté vient de l'influence particuliere du climat de Syrie, comme les chats d'Espagne, (*pl. XV, fig. 3*) qui sont rouges, blancs & noirs, dont & le poil est aussi très doux & très lustré, doivent cette beauté à l'influence du climat de l'Espagne. On peut dire en général que de tous les climats de la terre habitable, celui d'Espagne & celui de Syrie sont les plus favorables à ces belles variétés de la Nature : les moutons, les chèvres, les chiens, les chats, les lapins, &c. ont en Espagne & en Syrie la plus belle laine, les plus beaux & les plus longs poils, les couleurs les plus agréables & les plus variéés : il semble que ce climat adoucisse la Nature & embelisse la forme de tous les animaux. Le chat sauvage a les couleurs dures & le poil un peu rude, comme la plupart des autres animaux sauvages; devenu domestique, le poil s'est radouci, les couleurs ont varié, & dans le climat favorable du Chorazan & de la Syrie le poil est devenu plus long, plus fin, plus fourni, & les couleurs se sont uniformément adoucies, le noir & le roux sont devenus d'un brun-clair, le gris-brun est devenu gris-cendré, & en comparant un chat sauvage de nos forêts avec un chat chartreux, on verra qu'ils ne diffèrent en effet que par cette dé-

gradation

gradation nuancée de couleurs ; enſuite, comme ces animaux ont plus ou moins de blanc ſous le ventre & aux côtés, on concevra aiſément que pour avoir des chats tous blancs & à longs poils, tels que ceux que nous appellons proprement *chats d'Angora*, il n'a fallu que choiſir dans cette race adoucie, ceux qui avoient le plus de blanc aux côtés & ſous le ventre, & qu'en les uniſſant enſemble on ſera parvenu à leur faire produire des chats entiérement blancs, comme on l'a fait auſſi pour avoir des lapins blancs, des chiens blancs, des chèvres blanches, des cerfs blancs, des daims blancs, &c. Dans le chat d'Eſpagne, qui n'eſt qu'une autre variété du chat ſauvage, les couleurs, au lieu de s'être affoiblies par nuances uniformes comme dans le chat de Syrie, ſe ſont, pour ainſi dire, exaltées dans le climat d'Eſpagne & ſont devenues plus vives & plus tranchées, le roux eſt devenu preſque rouge, le brun eſt devenu noir, & le gris eſt devenu blanc. Ces chats, tranſportés aux isles de l'Amérique ont conſervé leurs belles couleurs & n'ont pas dégénéré : » Il y a aux Antilles, dit le P. du Tertre, grand nombre de chats, qui vraiſemblablement y ont été apportés par les Eſpagnols, la plupart ſont marqués de roux, de blanc & de noir : pluſieurs de nos François, après en avoir mangé la chair, emportent les peaux en France pour les vendre. Ces chats, au commencement que nous fûmes dans la Guadeloupe, étoient tellement accoutumés à ſe repaître de perdrix, de tourterelles, de grives & d'autres petits oiſeaux

qu'ils ne daignoient pas regarder les rats ; mais le gibier étant actuellement fort diminué, ils ont rompu la trève avec les rats, ils leur font bonne guerre (*a*), &c. » En général les chats ne sont pas, comme les chiens, sujets à s'altérer & à dégénérer lorsqu'on les transporte dans les climats chauds.

» Les chats d'Europe, dit Bosman, transportés en Guinée, ne sont pas sujets à changer comme les chiens, ils gardent la même figure (*b*), &c. » Ils sont en effet d'une nature beaucoup plus constante ; & comme leur domesticité n'est ni aussi entiere, ni aussi universelle, ni peut-être aussi ancienne que celle du chien, il n'est pas surprenant qu'ils ayent moins varié. Nos chats domestiques, quoique différens les uns des autres par les couleurs, ne forment point de races distinctes & séparées ; les seuls climats d'Espagne & de Syrie ou du Chorazan, ont produit des variétés constantes & qui se sont perpétués : on pourroit encore y joindre le climat de la province de Pe-chi-ly à la Chine, où il y a des chats à longs poils avec les oreilles pendantes, que les dames Chinoises aiment beaucoup (*c*). Ces chats domestiques à oreilles pendantes, dont nous n'avons pas une plus ample description, sont sans doute encore plus éloignés que les autres qui ont les oreilles

---

(*a*) Histoire générale des antilles, par le P. du Tertre, tome II, page 306.

(*b*) Voyage de Guinée par Bosman, page 240.

(*c*) Histoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevost, tome VI, page 10.

droites, de la race du chat ſauvage, qui néanmoins eſt la race originaire & primitive de tous les chats.

Nous teminerons ici l'hiſtoire du chat, & en même temps l'hiſtoire des animaux domeſtiques. Le cheval, l'âne, le bœuf, la brebis, la chèvre, le cochon, le chien & le chat, ſont nos ſeuls animaux domeſtiques : nous n'y joignons pas le chameau, l'éléphant, le renne & les autres, qui, quoique domeſtiques ailleurs, n'en ſont pas moins étrangers pour nous ; & ce ne ſera qu'après avoir donné l'hiſtoire des animaux ſauvages de notre climat que nous parlerons des animaux étrangers. D'ailleurs, comme le chat n'eſt, pour ainſi dire, qu'à demi-domeſtique, il fait la nuance entre les animaux domeſtiques & les animaux ſauvages : car on ne doit pas mettre au nombre des domeſtiques, des voiſins incommodes tels que les ſouris, les rats, les taupes, qui, quoique habitans de nos maiſons ou de nos jardins, n'en ſont pas moins libres & ſauvages, puiſqu'au lieu d'être attachés & ſoumis à l'homme, ils le fuient, & que dans leurs retraites obſcures ils conſervent leurs mœurs, leurs habitudes & leur liberté toute entiere.

On a vu dans l'hiſtoire de chaque animal domeſtique, combien l'éducation, l'abri, le ſoin, la main de l'homme, influent ſur le naturel, ſur les mœurs, & même ſur la forme des animaux. On a vu que ces cauſes, jointes à l'influence du climat, modifient, altèrent & changent les eſpèces au point d'être différentes de ce qu'elles étoient origi-

nairement, & rendent les individus si différens entr'eux dans le même temps & dans la même espèce, qu'on auroit raison de les regarder comme des animaux différens, s'ils ne conservoient pas la faculté de produire ensemble des individus féconds, ce qui fait le caractere essentiel & unique de l'espèce. On a vu que les différentes races de ces animaux domestiques suivent dans les différens climats le même ordre à-peu-près que les races humaines; qu'ils sont, comme les hommes, plus forts, plus grands & plus courageux dans les pays froids; plus civilisés, plus doux dans le climat tempéré; plus lâches, plus foibles & plus laids dans les climats trop chauds; que c'est encore dans les climats tempérés & chez les peuples les plus policés que se trouvent la plus grande diversité, le plus grand mêlange & les plus nombreuses variétés dans chaque espèce; & ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est qu'il y a dans les animaux plusieurs signes évidens de l'ancienneté de leur esclavage : les oreilles pendantes, les couleurs variées, les poils longs & fins, sont autant d'effets produits par le temps ou plutôt par la longue durée de leur domesticité. Presque tous les animaux libres & sauvages ont les oreilles droites; le sanglier les a droites & roides, le cochon domestique les a inclinées & demi-pendantes. Chez les Lappons, chez les sauvages de l'Amérique, chez les Hottentots, chez les Nègres & les autres peuples non policés, tous les chiens ont les oreilles droites; au lieu qu'en Espagne, en



I Le Chat des Chartreux.
2 Le Chat d'angora.
3 Le Chat d'espagne.


BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY



1 Le Chat Sauvage.
2 Le Chat Domestique.

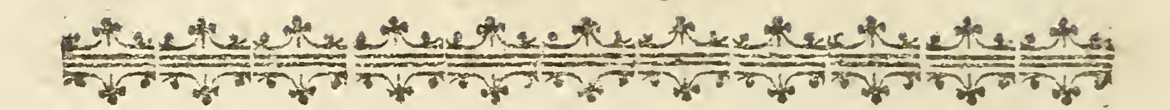


France, en Angleterre, en Turquie, en Perse, à la Chine & dans tous les pays civilisés, la plupart les ont molles & pendantes. Les chats domestiques n'ont pas les oreilles si roides que les chats sauvages, & l'on voit qu'à la Chine, qui est un empire très anciennement policé & où le climat est fort doux, il y a des chats domestiques à oreilles pendantes. C'est par cette même raison que la chèvre d'Angora qui a les oreilles pendantes, doit être regardée entre toutes les chèvres comme celle qui s'éloigne le plus de l'état de nature : l'influence si générale & si marquée du climat de Syrie, jointe à la domesticité de ces animaux chez un peuple très anciennement policé, aura produit avec le temps cette variété qui ne se maintiendroit pas dans un autre climat. Les chèvres d'Angora nées en France, n'ont pas les oreilles aussi longues ni aussi pendantes qu'en Syrie, & reprendroient vraisemblablement les oreilles & le poil de nos chèvres après un certain nombre de générations.

Fin du Tome premier des Quadrupèdes.

Thorp





TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

